

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome I.

(1849—1852.)

Avec deux planches lithographiées.



St.-Pétersbourg.

Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.

1852.

Se vend chez M. *Eggers et Comp.*, libraires, Commissionnaires de l'Académie, Perspective de Nevsky, N^o 12, et à Leipzig, chez M. *Léopold Voss.*

Prix: 2 Rbl. 65 Cop. arg. — 2 Thl. 29 Ngr.

ANALYSE

d'un ouvrage manuscrit intitulé

Die * Ssabier und der Ssabismus

oder

DIE SYRISCHEN HEIDEN UND DAS SYRISCHE HEIDENTHUM IN HARRAN UND ANDERN GEGENDEN MESOPOTAMIENS ZUR ZEIT DES CHALIFATS. EIN BEITRAG ZUR GESCHICHTE DES HEIDENTHUMS IN VORDERASIEN, GRÖSSTENTHEILS NACH HANDSCHRIFTLICHEN QUELLEN AUSGEARBEITET VON DR. JOSEPH CHWOLSOHN.

(Lu le 28 novembre 1851.)

* *Les Sabiens et le Sabisme ou les païens syriens et le paganisme syrien, à Harran et dans autres contrées de la Mésopotamie, à l'époque du Califat. Études pour servir à l'histoire du paganisme dans l'Asie occidentale, d'après des sources inédites pour la plupart, par le D^r Joseph Chwolsohn.*



Contenu.

- Avant-Propos (Pag. 498 — 501).
- I. Essai pour éclaircir, au moyen de l'histoire comparée, la question de l'influence des Iraniens sur les destinées de la race sémitique (Pag. 502 — 542).
- Appendix. Renseignements sur les rois iraniens d'Assyrie et de Babylonie, contemporains du patriarche Abraham (Pag. 611 — 630).
- II. Exposé des recherches de M. Chwolsohn sur le développement historique du Sabisme (Pag. 631 — 685).



Avant - Propos.

L'auteur de l'ouvrage dont le titre se trouve ci-dessus avait adressé, en 1849, à feu mon collègue Frähn une lettre, par laquelle il lui communiqua, qu'il allait achever un travail sur le Sabisme, d'après des sources inédites pour la plupart. En 1850, M. Chwolsohn demanda à l'Académie Impériale des sciences la permission de lui présenter le manuscrit de son ouvrage, rempli de textes orientaux, tout en s'offrant à en surveiller l'impression. M. Frähn se trouvant, à cause de sa santé délabrée, hors d'état de se livrer à l'examen approfondi d'un traité d'une si grande étendue, proposa à la troisième Classe de l'Académie de charger deux de ses membres, M. Dorn ainsi que moi, de lui rendre compte dudit ouvrage. Nous en lûmes, en effet, tous les deux un Rapport assez détaillé dans la séance du 13 sept. 1850. C'est par suite de ce Rapport, dont il fut fait mention dans le Bulletin des séances, que la Classe résolut de publier séparément le travail de M. Chwolsohn¹⁾.

Le but principal de ce Rapport était de décider si l'ouvrage mentionné était digne de paraître sous les auspices de l'Académie Impériale. Avant d'en faire connaître au monde savant les résultats les plus importants, il nous a paru nécessaire, pour plusieurs motifs, de donner plus de développement à certains points que nous avons à peine effleurés dans notre Rapport. Nous avons cru devoir nous imposer cette tâche, d'autant plus que M. Chwolsohn étant arrivé à St. - Pétersbourg, en 1851, a changé l'ordre de quelques chapitres de son ouvrage, et y a joint différentes recherches.

1) Voir le Bulletin de la Classe des sciences hist. Tome VIII pag. 125. Cf. le Compte-Rendu de l'Acad. Imp. des sciences rédigé par son secrétaire perpétuel, pour l'année 1850 (Tome VIII du Bulletin pag. 251, Журналъ Министерства Народнаго Просвѣщенія Спб. 1851. Часть LXX. Отд. III. pag. 43 ou Nouvelles Annales des Voyages. Paris 1851. Tome II. pag. 325. 326).

En outre, il nous importait de donner au monde savant une idée aussi exacte que possible de la manière dont notre auteur s'était acquitté de ce que nous nommons sa *tâche principale*, relativement aux études sur l'histoire du Sabisme. Mon savant collègue, M. Dorn, se trouvant occupé de deux travaux de longue haleine, m'abandonna la rédaction d'un Rapport plus étendu, se réservant toutefois de soutenir le jugement que nous avons conjointement porté, et, en outre, de me prêter, en cas de besoin, le secours de ses lumières ²⁾.

Je rappellerai ici au lecteur que le sujet traité par M. Chwolsohn ne regarde pas, comme on pourrait se l'imaginer, les orientalistes seuls. Il entre, il est vrai, dans le ressort exclusif de ces derniers, d'examiner si le jeune auteur a déployé dans son ouvrage l'habileté et les connaissances nécessaires, pour épurer les textes orientaux cités par lui et pour en donner une traduction fidèle et exacte. Cependant on doit convenir que l'historien versé dans les recherches critiques qui concernent l'ethnographie historique réclame ici sa place, pour comprendre et apprécier à sa juste valeur la partie principale de ces investigations purement historiques. C'est pour cette raison que M. Frähn a cru devoir m'engager à me livrer à l'examen des parties ethnographiques de l'ouvrage en question. Loin de moi la pensée que mes travaux précédents (Recherches sur plusieurs peuples asiatiques qui ont habité autrefois la Russie), puissent servir à attester la validité de mon jugement dans cette analyse; il m'est permis toutefois d'avancer que parmi les orientalistes, nos contemporains, qui ont parlé du Sabisme, aucun n'a prouvé de connaissances spéciales sur ce sujet. Mon devoir en lisant l'ouvrage de M. Chwolsohn était donc d'examiner, avant tout, s'il avait su bien analyser les sources principales, et s'il en avait tiré de justes et solides conclusions. Cette tâche, on en con-

2) La traduction de Széhir-Eddin, faisant partie d'un Recueil de sources mahométanes, est déjà achevée, pour être livrée à l'impression, et le Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Impériale publique vient de paraître. En outre, M. Dorn se propose de publier un Catalogue complet des manuscrits orientaux du Musée asiatique.

viendra, ne devait pas surpasser les forces d'un historien habitué à s'exercer dans des recherches du même genre, comme dans le domaine de l'ethnographie historique de la Russie. Cette science, toute spéciale qu'elle est, offre des points de coïncidence avec les études des orientalistes : elle est intimément liée à leurs progrès.

Parmi les savants qui s'intéressent à l'ethnographie historique de l'Asie occidentale, il n'en est aucun qui ignore l'importance du sujet traité dans ce Rapport. Cependant personne ne s'est probablement appliqué à démêler les opinions contradictoires et divergentes que les savants de différentes époques et de différents pays ont émises sur la question du Sabisme. Les études littéraires et critiques que j'ai faites sur cette branche m'ont convaincu qu'un Rapport sur un ouvrage qui abonde en nouveaux résultats, opposés aux idées reçues, que ce Rapport, dis-je, devrait servir à instruire le lecteur des arguments les plus importants, sur lesquels reposent ces nouveaux résultats. C'est pour cette raison que je suis entré dans quelques détails, qui serviront à jeter de la lumière sur les diverses significations du terme *Sabisme* et sur les différentes phases que l'idée du Sabisme a subies dans la pensée des auteurs arabes. Puissé-je par cet exposé parvenir à déraciner, en tant qu'il dépend de moi, les préjugés à l'égard des *Sabiens historiques* et des *Sabiens supposés*. Je me suis servi dans ce Rapport de la langue la plus universelle, pour être sûrement compris de la masse et de ceux qui se dispenseront volontiers d'aller puiser de minutieux détails dans le volumineux original allemand.

On ne s'attendra donc pas à lire ici un Rapport refondu : ce que j'offre aux lecteurs, c'est un exposé de faits nouveaux, qui m'a dérobé, il faut en convenir, beaucoup de temps ; car on sait combien, dans un Rapport, la précision exacte d'un sujet étendu est difficile à établir. Cette difficulté s'augmente en raison de la complication des faits, et plus encore si, comme dans le cas actuel, le sujet traité a jusqu'alors en quelque sorte échappé à l'oeil investigateur des savants.

L'Essai était nécessaire, avant l'exposé de mon Analyse, car il ne devait pas seulement faire connaître la ma-

nière dont j'envisage les «Commentaires» de M. Chwolsohn, mais aussi mon point de vue personnel à l'égard du paganisme sémitique. En ce qui concerne l'influence des Iraniens sur les destinées de la race sémitique mon point de vue diffère de l'opinion reçue, aussi mon principal but est-il que la question soit vidée plus complètement, et qu'enfin une question si importante fixe l'attention particulière du monde savant. Il serait à désirer que *la méthode comparative*, à laquelle différentes branches des sciences naturelles et la linguistique doivent tant de progrès, que cette méthode, dis-je, devint inséparable de l'histoire universelle. Faute jusqu'à présent de ce secours, plusieurs parties de ce vaste domaine se sont vues au moment d'être ébranlées dans leur base. La tâche de la science contemporaine est de recomposer d'une manière plus solide les parties faibles de l'histoire universelle, elle ne peut y parvenir qu'au moyen de la méthode comparative. Deux pays jadis si importants, les anciens empires de Babylone et de Ninive, demanderaient des recherches de ce genre. Il est à espérer que les gouvernements éclairés des peuples européens s'empresseront d'aider à réaliser les vœux du public amateur d'histoire, vœux qui ne feront que s'accroître, à mesure que les savants comprendront de plus en plus la valeur historique des deux pays qui passent, à juste titre, pour le second berceau de notre civilisation.

Quel que soit l'accueil que mon Essai puisse éprouver, mon but sera atteint, si ce traité est capable d'ouvrir, pour l'avenir, la voie à des discussions plus approfondies sur la source et l'effet des rapports mutuels entre les Iraniens et les Sémites de l'antiquité.

St. - Pétersbourg, octobre 1851.

K u n i k.

1. *Essai pour éclaircir, au moyen de l'histoire comparée, la question de l'influence des Iraniens sur les destinées de la race sémitique.*

Pour que l'histoire du paganisme sémitique devienne intelligible, on doit faire remonter l'influence politique et morale des Iraniens sur les peuples sémitiques à l'époque antérieure à celle des Hyksôs.

Les regards de l'Europe savante se dirigent, depuis quelque temps, avec le plus vif intérêt vers les anciens pays situés aux bords du Tigre et de l'Euphrate. Les recherches heureuses, par lesquelles MM. Botta et Layard ont réussi à déterrer des palais, des villes assyriennes, sur la rive orientale du Tigre, ne sont, nous l'espérons, que le commencement d'entreprises scientifiques qui répandront avec le temps un nouveau jour sur une partie très importante de l'histoire de la civilisation universelle. Il est à désirer que les voyageurs anglais et français ne tardent plus à parcourir les contrées de la Mésopotamie qui n'ont jamais été visitées, ou qui ont été peu explorées par des archéologues instruits: les ruines de l'ancienne ville de Babylone deviennent de plus en plus la proie des spéculateurs et des navigateurs arabes. *C'est particulièrement la tâche de la France et de l'Angleterre, qui possèdent déjà des Musées si riches d'antiquités assyriennes, de sauver sans retard ce qui est parvenu jusqu'à nous d'une civilisation si fameuse et néanmoins si peu connue. Les sacrifices matériels faits jusqu'ici par les gouvernements de la France et de l'Angleterre pour l'encouragement desdits voyageurs et pour l'acquisition d'un grand nom-*

bre d'antiquités, ne sont pas, il faut le reconnaître hautement, d'une valeur peu considérable. Néanmoins ces sommes ne paraîtront pas exorbitantes, si l'on pense qu'il s'agit d'un but plus élevé que celui de satisfaire la curiosité de quelques archéologues contemporains³⁾.

Les savants d'autres pays ne sont pas encore placés dans une condition assez favorable, pour prendre une part active aux fouilles et aux voyages d'exploration qui se font sous les auspices de la France et de l'Angleterre. Cependant ils pourraient encore jouer un rôle honorable à côté de voyageurs-archéologues, tels que MM. Botta, Layard, Rawlinson, Lottin-de-Laval, Loftus etc. D'abord il est du ressort des savants de l'Europe, d'apprécier un grand nombre d'objets d'art récemment découverts et de déchiffrer, mieux que par le passé, la seconde et la troisième classe d'inscriptions cunéiformes rapportées des rives du Tigre, de l'Euphrate etc. En même temps, on a aussi grand besoin de recherches spé-

3) C'est, en effet, de ce point de vue que lesdits gouvernements ont considéré leur tâche. Le gouvernement anglais est renommé pour la protection qu'il accorde à ses voyageurs scientifiques, et ce qu'on fait actuellement en France pour des voyages scientifiques est fort digne de considération et de toute la reconnaissance de l'Europe savante. Voir le beau Recueil qui paraît, depuis 1850, en 12 cahiers par année, sous le titre: *Archives des missions scientifiques et littéraires. Choix de rapports et instructions*, publié sous les auspices du Ministère de l'instruction publique et des cultes.

Post-Scriptum, du 2 novembre 1851. Une partie de ce Rapport a été rédigée au printemps de l'année 1851. Au moment où j'allais le reprendre, j'ai appris avec la plus vive satisfaction que les voeux que j'avais exprimés sont entrés en voie d'exécution par un commencement de fouilles, à Babylone, dirigées par M. Layard, et par l'expédition de plusieurs savants français à Ninive et en Mésopotamie.

Au moment où je finissais la rédaction de mon Rapport, j'ai reçu deux nouveaux cahiers du *Journal asiatique*, d'où j'emprunte la notice qu'on revient en France à l'ancien projet, de faire encourager les consuls dans le Levant à entreprendre des fouilles, et que le gouvernement anglais se propose également de donner des fonds pour des fouilles à Suse, en Perse. Voir le *Journ. asiat.* 1851. Tome XVIII p. 144 — 146 et *The Athenaeum* 1851, avr. p. 456, sept. pag. 982

ciales sur l'histoire morale (die innere, ethische Geschichte) des peuples sémitiques et iraniens qui ont autrefois habité la Mésopotamie et notamment l'ancienne *Babylonie* et la *Basse-Chaldée*. Il s'agit d'éclaircir enfin les circonstances qui ont donné naissance à notre civilisation, et d'en approfondir les causes. Ceux qui abordent des recherches sur des matières d'une si grande importance doivent, avant tout, convenir que les différentes races de l'antiquité ne possédaient pas toutes la même vigueur physique et n'étaient pas non plus douées des mêmes capacités intellectuelles et morales. Cette distinction fondamentale une fois établie, il faut aussi convenir, que la plus grande partie des anciens peuples de l'Asie occidentale devait être écrasée, ou bien ennoblie par les nations actives, les races historiques par excellence. Ce sont les Chamites, les Sémites et les Ariens, qu'il faut citer comme les représentants de ces races historiques qui ont conjointement participé à la civilisation universelle.

La race chamitique est principalement représentée par les anciens Égyptiens, qui donnaient eux-mêmes à leur pays le nom de *Khemi* (Χημία). D'un autre côté, l'Écriture sainte rapporte que le *Chanaan* (Χαναάν, Χνᾶ, Ὀχνᾶ) ou la *Phénicie*, y compris la Palestine, était autrefois aussi un pays chamitique. Ce n'est que dans les derniers temps qu'on est parvenu à apprécier justement cette tradition historique. En effet, il est assez probable que les contrées méridionales de l'Asie occidentale étaient, dans l'antiquité la plus éloignée, occupées par une population, sinon noire, au moins brunâtre. Cette race inférieure fut écrasée ou poussée vers l'Afrique par les Chamites, tandis que ceux-ci devaient postérieurement céder un terrain assez vaste aux Sémites et, à ce qu'il paraît s'établir même dans plusieurs îles de la Méditerranée. C'est ainsi qu'on peut s'expliquer, pourquoi les noms des pays chamitiques furent conservés par la nouvelle population sémitique elle-même.

Ce qui est encore plus important à l'égard du sujet en question, c'est que le Couchite *Nimrod* est représenté par la Bible comme un héros-organisateur en Babylonie, et qu'on rencontre le même nom dans la série d'une des anciennes

dynasties de l'Égypte. Une quantité de mythes et de témoignages historiques viennent à l'appui de toutes ces combinaisons et hypothèses. Qu'il nous suffise de dire que c'est l'Égypte qui passe, à juste titre, pour le berceau de ce que nous autres Européens comprenons sous le nom de notre civilisation. Les causes qui ont fait parvenir ce pays, ainsi que sa population blanche, à occuper cette place unique dans l'histoire universelle, seront, il faut le penser, de plus en plus clairement exposées par les savants contemporains ⁴).

4) Pour qu'on puisse suivre les traces des anciens Chamites en Asie, il faut, avant tout, mieux examiner que par le passé la terminologie ethnographique des auteurs helléno-romains, en ce qui concerne les Éthiopiens et les Indiens de l'Asie occidentale. Il résultera d'un examen si étendu que les auteurs anciens ont, dans le cas actuel, pris dans un sens géographique les noms de peuples éteints, tout en voulant désigner par-là des peuples nouveaux. Il n'est donc point étonnant que plusieurs auteurs grecs parlent assez souvent des Éthiopiens domiciliés dans l'Asie occidentale ou dans les îles de la Méditerranée, tandis que d'autres auteurs anciens emploient le nom d'Éthiopiens asiatiques et celui d'Éthiopiens insulaires comme homonyme de celui d'Assyriens iraniens. Voyez ce qui sera dit plus bas au sujet du mythe de l'Iranien Céphée et des Indes Érythréennes et comp. l'ouvrage de M. Movers (Die Phönizier. II. 1. Polit. Gesch. Berl. 1849 pag. 276 — 297 et II. 2. Gesch. der Colonien. Berl. 1850 pag. 388. 404. 405), le premier des «Mémoires d'archéologie comparée» par M. Raoul-Rochette (Sur l'Hercul. assyr. etc. Paris et Leipz. 1848 pag. 190 — 192), les «Rudimenta mythol. semitic. scrips. Paul Boetticher.» (Berol. 1848 pag. 12. 22) et le travail de M. Knobel (Die Völkertafel der Genesis. Giessen 1850, Register). L'opinion sur l'origine sémitique des Philistins et des Cariens n'est pas démontrée. Voy. l'ouvrage de M. Ewald (Gesch. d. Volk. Israel 2. Ausg. 1. Bd. Gött. 1851 pag. 325 — 335), celui de M. Movers (Phönizier II. 2 pag. 17 — 21. 551. Not. 299 etc.) et celui de M. Knobel (pag. 101 et § 23). Le nom de Kaphtor paraît avoir une relation quelconque avec d'autres noms chamitiques, tandis que le Minôs mythique rappelle le Manou des Ariens. Voy. le Journal intitulé Indische Studien. Herausg. v. Albrecht Weber. Berlin 1850 I. pag. 195.

Quant aux différents personnages portant le nom de Nimrod, je renvoie le lecteur à l'ouvrage de M. Lepsius (Chronologie der Aegypt.-Mélanges asiatiques. 1.

La race sémitique eut pour première patrie, suivant l'Écriture sainte, l'Arménie et d'autres contrées au-delà du Tigre. Ce n'est que dans un temps postérieur au déluge que les Sémites allèrent s'établir dans le Senaar (la Babylonie), d'où quelques unes de leurs tribus émigrèrent dans l'est et le sud. On voit alors certains peuples sémitiques tirer parti les premiers de ce que les anciens Égyptiens (ou les Chamites en général?) avaient déjà inventé en fait de métiers, d'éléments de certaines sciences, ainsi qu'en ce qui concerne l'application de ces théories dans la vie pratique. Ce sera la tâche des savants à venir, de mettre au jour, pourquoi tel et tel peuple de la race sémitique n'a pas dépassé ses prédécesseurs, les Chamites dans les branches de la culture soit intellectuelle ou matérielle, prises dans leur ensemble. Toutefois on doit remarquer que ces deux races, auxquelles on ne peut refuser des capacités individuelles, mais restreintes ⁵⁾, n'ont pourtant réussi qu'à devenir *les maîtres élémentaires* du genre humain en fait de civilisation universelle. Il y a même à dire de plus, que ces deux races étaient tellement organisées qu'elles ne purent plus tard arrêter la décadence rapide de leur propre culture théorique et pratique.

En effet, il fallait qu'une race jeune et vigoureuse, douée de capacités universelles, parût à son tour sur le théâtre de l'histoire, pour que la civilisation individuelle ou bornée des races chamitique et sémitique pût produire un effet réellement bienfaisant sur le genre humain. C'est cette race neuve qu'on désigne par les noms peu convenables de race indo-européenne, indo-germaine, indo-celte, indo-gothique et indo-slave. Cependant il serait plus juste de la nommer

ter. I. Berl. 1849. pag. 223), à celui de M. Schlottmann (Das Buch Hiob erläutert Berl. 1850. pag. 102), à celui de M. Knobel (pag. 339), au Nouveau Journal asiatique, année 1835 (Tome XV.) pag. 103 et 104 et à l'ouvrage de M. P. Boetticher (Arica. Halae 1851 pag. 17).

5) Je ne sais pas mieux rendre, sous une forme succincte, la notion einseitig = односторонний, qu'on rencontre si souvent dans les littératures allemande et russe.

race arienne, contrairement aux orientalistes qui, s'appuyant seulement sur les monuments des littératures sanscrite et avestéenne, donnent exclusivement cette dénomination aux Ariens de la classe asiatique. Voy. mon Appendice.

La race arienne est issue, autant que nous pouvons la suivre, d'après les sources historiques, des pays rapprochés du nord de l'Himâlaya. Déjà dans ces contrées, elle se sépara en deux branches principales : *les Ariens européens et les Ariens asiatiques*. De là les Ariens européens, ainsi que le démontrent les études comparatives sur les langues et sur les mythologies distinctes de cette race, se mirent les premiers en route, tandis que les Ariens asiatiques continuèrent encore longtemps à former un seul corps national dans la mère-patrie. Cependant c'est une thèse soutenable, comme on le verra plus tard, que les Ariens asiatiques s'étaient séparés en deux classes, plus de 2000 ans avant notre ère. Le peuple sanscrit s'apprêtait alors à envahir les Indes orientales, tandis qu'une peuplade très considérable d'Iraniens s'avavançait successivement jusqu'aux bords septentrionaux de la mer Noire, jusqu'en Asie mineure (et de là peut-être, à plusieurs reprises, jusqu'au-delà du Danube), et enfin jusqu'au Tigre et jusqu'au bas Euphrate. C'est cette dernière classe des anciens Iraniens qui formera le sujet principal de cet aperçu.

Pendant que les Ariens originaires restaient confinés, durant des siècles, dans la mère-patrie, l'âpreté et la rigueur du climat de l'Himâlaya, loin de nuire à leur constitution physique, contribuaient évidemment au développement de la vigueur innée en eux. Les Chamites et les Sémites s'étaient de leur côté établis depuis longtemps dans l'Asie du sud-est et dans l'Afrique. Quant aux Égyptiens, qu'on s'accorde ou non avec les investigateurs contemporains qui font remonter l'histoire de leurs dynasties à cinq (?) mille ans avant notre ère, toujours est-il qu'ils étaient déjà un peuple-vieillard, quand plusieurs peuples ariens tels que les Grecs et les Perses n'avaient pas même participé à l'oeuvre générale du genre humain. Pour ce qui regarde les Sémites, on a tout lieu de supposer qu'ils descendirent dans les plaines de la Mésopotamie plusieurs milliers d'années avant notre ère, et que là, sous l'influence

du climat, leur vigueur primitive s'est aussi altérée. Quoi qu'il en soit des véritables causes de l'affaiblissement rapide des deux premières races historiques, ce qui m'importe, c'est de prouver l'hypothèse, que les anciens Ariens ont dépassé les Chamites et les Sémites *en force physique comme aussi en énergie et en profondeur d'esprit.*

La supériorité physique des anciens Ariens à l'égard des autres races a été suffisamment confirmée par l'histoire ancienne et moderne de l'organisation militaire des peuples ariens, par l'histoire des guerres de l'antiquité et du moyen-âge et enfin par la domination politique des Ariens européens dans les cinq parties du monde. Il sera peut-être à propos de fixer l'attention du lecteur sur un fait spécial, emprunté à l'histoire des peuples turcs ainsi qu'à celle des peuples ariens. Ceux-ci parurent l'un après l'autre sur la scène historique, comme des troupes distinctes combattant à pied et parfois munies d'armures lourdes. En outre, ils devinrent, comme l'histoire des Grecs et des Romains et celle de plusieurs peuplades des anciens Germains l'attestent, des marins habiles et hardis. Cependant il fallait du temps, avant que les différents peuples des Ariens européens, sans en excepter les Slaves, commençassent à se distinguer dans les combats à cheval : les peuples turcs et mongols, au contraire, figurent, dès l'antiquité, comme des guerriers dont la bravoure était attachée à leurs chevaux. Cette prédilection marquée de plusieurs peuples ariens pour les combats à pied ne peut s'expliquer autrement que par leur organisation physique : ils aimaient mieux se fier à la force stable de leurs propres jambes qu'à la vitesse de leurs chevaux. Enfin le mépris de la mort, si particulier à plusieurs tribus des Ariens païens, et la lâcheté de différentes hordes scythes et sarmates forment un contraste frappant qui ne dépend point de causes accidentelles. Cependant cette supériorité physique des Ariens fut, aux époques de leur première apparition dans l'histoire de l'antiquité et du moyen-âge, accompagnée d'une certaine lourdeur d'esprit. En effet, ils durent être excités par des peuples déjà avancés dans la civilisation, avant qu'ils pussent réussir eux-mêmes à développer la profondeur et l'universa-

lité de leur intelligence. Cette union intime de la pesanteur physique et de la lourdeur intellectuelle primitive des anciens Ariens ou Indo-Européens peut être démontrée par des faits empruntés à l'histoire comparée de tous les peuples de cette race.

La discussion sur les causes physiques et morales de la destinée fatale des Celtes, ainsi que des Lithuaniens, frères des Slaves et demi-frères des Germains, ne trouve pas ici sa place, et passant à nos anciens Slaves, nous dirons qu'ils n'avaient pour toute occupation que l'agriculture et l'élevage du bétail. On peut en dire autant d'un autre peuple, proche parent des Lithuaniens et des Slaves, c'est-à-dire des Germains païens, qui négligeaient même l'agriculture: ils étaient guerriers déterminés et cherchaient seulement à se distinguer, aux yeux des autres peuples, par différents genres de combats. Malgré cela, si l'on pense que les Germains et les Slaves païens ont conservé jusqu'au moyen-âge une pureté de moeurs patriarcale, et en même temps, certaines notions juridiques, on en reviendra à l'idée d'établir la supériorité de la race arienne sur les autres peuples. Cependant Tacite et les empereurs byzantins, en caractérisant ces deux nations, ne prévoyaient pas que l'esprit belliqueux et les institutions guerrières de l'une et la démocratie patriarcale de l'autre devaient être pénétrés et réglés par une loi supérieure. Quels que soient les efforts de patriotes exaltés en Allemagne et en Russie, pour rendre évidente l'existence d'une ancienne civilisation germanique et slave, on ne peut juger autrement ces peuples païens dans l'histoire comparée que comme des barbares, qui n'ont été préservés d'une mort morale que par le christianisme suivi de la culture gréco-romaine.

La vie pastorale *des Romains*, à la première époque de leur état politique, et le penchant des anciens républicains romains à l'agriculture, sont assez connus. Il faut donc être du nombre de certains philologues, pour trouver l'épithète *lourd* peu convenable au Romain qui, on en conviendra, ne se pressa point de mettre à profit le travail d'esprit d'autres peuples et de se placer ainsi sur la ligne des nations véritablement civilisées.

Ceux qui s'imaginent que l'histoire *des anciens Grecs* contredit formellement l'opinion énoncée ci-dessus, et que les Grecs n'ont pas été des imitateurs assidus d'autres peuples, doivent être rangés du côté des savants «dogmatiques». Les Grecs étaient les plus proches parents des Romains, avec lesquels ils formèrent encore long-temps un seul corps de nation, contrastant avec les autres Ariens dispersés en Europe. Il faut donc en conclure, que ce n'est pas seulement à l'esprit des Romains les plus anciens que doit s'appliquer l'épithète de lourd, mais aussi aux Grecs, à l'époque où ils descendirent du côté du nord dans la Grèce actuelle. En effet, *les Grecs formaient*, comme il est facile de le démontrer, *à la longue époque patriarcale de leur histoire, une classe particulière de barbares, qui avaient besoin non pas encore d'une instruction approfondie, mais avant tout d'une forte impulsion civilisatrice provenant du dehors.* Ce n'est que par suite de la fusion avec les habitants originaires de la Grèce, tels que les Pélasges (ariens ou demi-ariens?), les Yavaniens (Ἰώνων, Ἰάφονες, Ἰάονες) sémitiques et autres colons, que les Grecs lourds et grossiers commencèrent à se transformer en Sellanes ou Hellènes vifs et esthétiques. Mais ils avaient encore beaucoup à faire avant d'oser désigner tous les autres peuples sous le nom de barbares. Ce n'est qu'alors, quand ils abordèrent aux différentes îles et sur les côtes de l'Asie mineure qu'ils furent de plus en plus initiés dans une vie plus civilisée par les colons phéniciens, par les Cariens et autres peuples. Enfin, ce ne sera qu'à la suite de recherches spéciales sur les rapports mutuels qui eurent lieu entre la Grèce et entre différents peuples de l'Asie, qu'on parviendra à montrer sous son vrai jour l'élan merveilleux de la civilisation hellénique et à comprendre celle-ci mieux que par le passé.

Ce n'était pas non plus aux Ariens asiatiques qu'il appartenait d'établir le fondement d'une civilisation universelle. Les Indes formant une partie du monde à part, il en résulta que *la population sanscrite*, après avoir donné par le Bouddhisme une impulsion morale à ses voisins du nord et du sud, est tombée dans des bizarreries de différent genre. *Les nombreux peuples de la branche iranienne*, il est vrai, ne suivirent

pas la même marche que leurs frères indiens, en outre, ils se distinguèrent presque partout par des exploits guerriers. Mais s'il on fait abstraction de la doctrine de l'Avesta, supérieure à tant de religions antiques, il faut convenir que ceux des peuples iraniens qui sont devenus réellement célèbres sont ceux qui sont entrés, comme les Assyriens et les Chaldéens, en rapport avec les Sémites, ou qui ont eu, comme les Perses, des rapports avec une population mixte d'Irano-Sémites. *C'est cette fusion des Iraniens et des Sémites qui forme un des sujets scientifiques les plus importants*, quoiqu'il n'ait été traité jusqu'à présent que d'une manière peu exacte. Pour faire mieux comprendre au lecteur mon idée, je jetterai un coup-d'oeil sur les rapports des Babyloniens avec l'Égypte ou les Chamites en général, ce qui me donnera, en même temps, lieu d'insister sur une distinction rigoureuse entre les peuples des trois races «historiques» qui ont successivement occupé la Babylonie.

Il faut d'abord prendre en considération particulière que les Égyptiens étaient déjà parvenus à un degré remarquable de civilisation, quand les peuples de l'Asie occidentale et de l'Europe méridionale se trouvaient encore dans un état patriarcal. L'Égypte formait même depuis une série de siècles, un corps d'état bien organisé, lorsque les Hyksôs (les chefs de tribus des Pasteurs araméens, arabes et phéniciens), ainsi que les communautés patriarcales des Israélites, faisaient encore paître leurs troupeaux auprès des pyramides. Il paraît encore, à en juger d'après les témoignages formels des auteurs anciens et l'aveu unanime des investigateurs de l'histoire d'Égypte, que l'organisation politique et la civilisation des Égyptiens en général avaient déjà acquis un degré étonnant de perfection dans les temps antérieurs aux Hyksôs: ceux-ci ont donc dû se pénétrer au moins partiellement de l'esprit de leurs sujets égyptiens, tout en ne leur imposant que quelques unes de leurs propres croyances.

Le nombre des savants disposés à admettre une certaine influence intellectuelle des Égyptiens sur les Babyloniens s'augmente de plus en plus. Il est même impossible de s'imaginer que cette opinion repose sur des combinaisons pure-

ment fictives. Au contraire, des savants ingénieux et instruits tout à la fois paraissent être sur le point de donner à la dite opinion la valeur d'une démonstration incontestable. Cependant il peut sembler encore étrange, que les Égyptiens aient, selon l'avis de savants distingués, donné à la Babylonie une impulsion civilisatrice déjà à une époque où ils n'étaient encore eux-mêmes bien avancés ni dans les arts ni dans les sciences. Quoi qu'il en soit, une certaine conformité existant entre le système de poids, de mesures etc. des anciens Babyloniens (Chaldéens) et celui des Égyptiens ne doit pas être perdue de vue, d'autant plus que ce système ainsi que les règles concernant l'architecture de ces peuples n'auraient pu être établis, si les castes de leurs prêtres savants ne s'étaient pas appliquées aux mathématiques et à l'astronomie etc. En tout cas, c'est dans l'Égypte et dans la Chaldée babylonienne que les sciences mathématiques et astronomiques ont pris leur origine, toute faible qu'elle a été. En outre, les premiers résultats de ces études ont été mis à profit postérieurement par tous les peuples civilisés.

Il n'entre pas dans mon plan de m'étendre davantage sur les rapports intimes qui doivent exister entre ces deux premiers foyers de notre civilisation ⁶⁾. Il me suffit d'observer

6) Quant à la question des rapports intimes de l'Égypte et de la Babylonie, j'ai été loin de me ranger, sans réserve, soit du côté des auteurs anglais, dont plusieurs sont des esprits arriérés, ou du côté des savants allemands. Les recherches ingénieuses de MM. Ideler et Letronne ont seulement fait entrevoir les rapports intellectuels de l'Égypte et de la Babylonie. Même un helléniste exclusif tel que feu Otfried Müller se vit obligé de convenir que la métrologie grecque prouve une origine babylonienne (ou, ce qui est plus juste, une origine chamito-babylonienne). Voy. le Journal «Götting. gel. Anz.», année 1839, pag. 929 et suiv., l'ouvrage classique de M. Boekh (Metrolog. Untersuch. über Gewichte, Münzfüsse und Maasse des Alterthums in ihrem Zusammenhange. Berlin 1838) et les recherches de M. Lepsius (Chronologie der Aegypter. I. Berlin 1849. pag. 6, 21, 25, 207, 221 — 225, 231, 233, 10, 13, 29, 30, 44, 45, 59, 60, 63, 97, 106, 122, 124, 130, 164, 228, 235, 549 etc.). — Une liste complète des ouvrages et des traités composés par M. Letronne a été in-

que je regarde, abstraction faite de l'Égypte, assez isolée dans l'antiquité la plus reculée, la ville de Babylone comme le premier lieu central où l'esprit humain ait remporté des triomphes et des victoires paisibles, dont les résultats nous sont acquis. C'est un fait constaté, que le système de poids et de mesures dont j'ai parlé, ainsi que d'autres connaissances qui en sont l'accessoire, s'est répandu de la Babylonie dans plusieurs pays et nommément en Grèce. On est aussi porté à croire qu'on a inventé à Babylone le genre le plus ancien de l'écriture cunéiforme, simplifiée d'abord en Assyrie et puis en Perse. En outre, des savants qui passent pour connaisseurs en fait d'antiquités sémitiques, attribuent exclusivement aux habitants de la Babylonie la gloire d'avoir inventé l'alphabet primitif, qui donna naissance aux autres alphabets sémitiques et aux iraniens ainsi qu'aux alphabets européens ⁷). On sait que dans l'histoire des nations encore

serée par M. Walckenaer dans le «Recueil des notices histor. sur ... les ouvrag. des membres décédés de l'Acad. des inscript. Paris 1850.» pag. 177 — 205.

Voici ce qu'on lit relativement à l'ancienne Égypte dans l'ouvrage d'un théologien-historien illustre: «Aegypten war vielen Zeichen nach sowohl durch seine Schätze als durch seine unvergleichlich frühzeitige und hohe Bildung für die vielen noch nicht so ausgebildeten Völker rings um sein Gebiet in der Urzeit etwa dasselbe, was Athen und Rom in späteren Zeiten für die nördlichen Völker, ein Magnet, der alle anzog oder von sich stieß und von dem alle anders weggingen als sie gekommen, eine Hochschule für die wandernden, die siegenden oder bestiegten Völker. Mitzutheilen von Künsten und Erkenntnissen des Lebens hatte es sicher viel: aber auch des Entarteten und Abstossenden besass es früh genug; und je wie ein frischer gebliebenes Volk von seinen starken und mannichfaltigen Eindrücken sich bestimmen liess, musste es eine schärfere Ausprägung seines Wesens erhalten.»

7) Il est, en effet, fort curieux que le Chaldéen Bérosee (voir p. 497 du Tome II des Fragm. histor. graecor. publ. à Paris, en 1848, par Charles Müller) rapporte l'introduction de l'écriture, des sciences et de l'art etc., en Babylonie, du côté du golfe Persique. Plusieurs savants s'imaginent même que l'idée fondamentale de l'écriture cunéiforme la plus compliquée rappelle le système d'une classe d'hieroglyphes égyptiens. Des savants tels que H. Ewald (Gesch. des Volkes Israel. 2. Ausg. 1. Bd. Gött. 1851. pag. 70 — 73, 538), W. Gesenius

peu éclairées, l'emprunt d'un alphabet est ordinairement suivi de celui des idées et des connaissances techniques tant soit peu parfaites. En effet, il y a de graves motifs de croire que les Babyloniens, comme écoliers ingénieux des Égyptiens, ont contribué à répandre, outre les éléments des mathématiques et de l'astronomie, des idées philosophiques, des traditions mythiques et des particularités d'un culte religieux qui, à parler généralement, a aussi peu d'attrait pour nous que le culte mystérieux des Égyptiens. Enfin, l'histoire des contrées situées sur l'Euphrate inférieur occupera de plus en plus le rang qui lui convient, ne fût-ce que d'abord aux yeux des savants capables d'apprécier les difficultés nombreuses que les Égyptiens et les Babyloniens avaient à surmonter dans leurs premiers efforts pour le progrès intellectuel. Ce qu'on enseigne aujourd'hui dans les écoles élémentaires, a coûté de longues réflexions et des observations réitérées aux premiers fondateurs et promoteurs des sciences.

Mais comment se fait-il, se demandera-t-on, que les anciens habitants de la Babylonie, seuls entre les nations nombreuses de l'Asie occidentale, ont si bien mérité du genre humain? Quelle est la cause que ni les Syriens, ni les Mèdes, ni les Perses, ni les habitants de l'Arabie heureuse, ni les peuples originaires de l'Asie mineure, ni les Hébreux, ni les Phéniciens mêmes, n'aient réussi à se distinguer réellement par des inventions et des découvertes et, en général, par un progrès intellectuel tel que nous le rencontrons chez les Babyloniens? Avant de donner une réponse décisive, je dois

(voir l'art. Palaeographie inséré dans l'Encycl. publ. par Ersch) et J. Ohlshausen (Cf. Weltgesch. von J. W. Löbell. 1. Bd. Leipz. 1846 pag. 572 — 574), soutiennent l'ancienne hypothèse, que l'alphabet originaire des Sémites est inséparable du développement successif de l'écriture hiéroglyphique. Cependant M. Movers n'hésite point à admettre encore l'origine babylonienne de l'alphabet phénicien, tout en se proposant d'aborder la discussion de cette matière dans le dernier tome de son grand ouvrage sur les Phéniciens. La caste des Chaldéens à Babylone employa-t-elle l'alphabet cunéiforme ou le sémitique, pour mettre par écrit ses observations astronomiques? Voy. Pline (VII, 57).

écarter l'opinion généralement fautive sur le mérite des Phéniciens et faire connaître ma manière de voir en ce qui concerne la signification historique du peuple hébreux. Celui-ci, d'abord établi en Babylonie, passa plusieurs siècles en Égypte. Nous voyons là Joseph exercer les fonctions d'un haut dignitaire et Moïse avoir même un libre accès avec les prêtres de la cour. Il faut voir ici une preuve que le mérite de ces deux Hébreux les avait placés, comme le rapporte l'Écriture sainte, dans une condition exceptionnelle, tandis que les autres Hébreux nomades et agricoles s'empresaient peu de se familiariser avec l'esprit et les tendances créatrices et civilisatrices des Égyptiens. «Le peuple de Dieu» poursuivant un but qui lui paraissait plus élevé, s'appliquait presque exclusivement à conserver son monothéisme révélé contre l'idolâtrie démoralisante des autres peuples, soit congénères soit étrangers. Les Juifs préparèrent ainsi, pendant des siècles, l'idée salutaire qui devait un jour préserver les deux jeunes nations ariennes d'une démoralisation complète, au moment surtout où celles-ci allaient se mettre en rapports constants avec les habitants dégénérés des deux empires romains. Après avoir rendu justice au mérite des Hébreux, nous devons dire pourtant qu'en ce qui regarde la civilisation universelle, ils sont restés bien au-dessous de quelques nations et même de leurs voisins, les Phéniciens.

Bien que les dialectes des anciens Hébreux et des Chananéens ou Phéniciens paraissent déjà identiques à l'époque du patriarche Jacob, on aperçoit un contraste frappant dans l'histoire morale de ces deux peuples. Il est incertain, si les Phéniciens occupant le littoral du Chanaan chamitique se seraient confondus avec des habitants plus avancés dans les éléments de la civilisation. Il ne faut pourtant pas exagérer le mérite des voisins congénères des Hébreux. En effet, les différentes peuplades connues sous le nom *générique* de Phéniciens ont joué plutôt le rôle *d'imitateurs, de colporteurs et de médiateurs*, que d'inventeurs en ce qui concerne l'origine de l'industrie, des arts et des sciences. La limite que nous mettons au mérite des Phéniciens est d'autant plus incontestable, que les colonies fondées par ce peuple spéculateur dans les

iles et les presqu'îles de la Méditerranée, ainsi que dans l'Asie occidentale et dans l'Afrique septentrionale, remontent à une époque fort éloignée. En reconnaissant que des colons phéniciens se sont établis en Égypte et en Mésopotamie, entre 1500 et 1000 avant notre ère, et qu'ils ne purent manquer de prendre connaissance des progrès des Babyloniens et des Égyptiens, il n'est point étonnant que les auteurs anciens aient attribué aux Phéniciens différentes idées ainsi que plusieurs inventions utiles etc., tandis que nous savons, grâce aux recherches de MM. Böckh, Movers, Raoul-Rochette etc., que ces spéculateurs ont été, pour ainsi dire, en apprentissage chez les Égyptiens, chez les Babyloniens et les Assyriens. Ceux-ci ont reçu leur civilisation en partie des Babyloniens et ont été à leur tour les modèles des Perses, quant à l'architecture et à la sculpture⁸⁾.

Pour que nous puissions nous rendre compte de ce qui a produit et occasionné la supériorité des Babyloniens en fait de civilisation, rappelons-nous d'abord ce qui est dit plus haut au sujet des races historiques, à l'égard des races moins bien organisées et des races sauvages. Le contraste physique et moral qui fait distinguer les différentes races de l'antiquité les unes des autres a souvent des racines profondes. Il n'y a pas de doute que la même opposition qui existe entre l'histoire des Sémites et des Ariens, en général, ne se fasse aussi observer dans leurs langues respectives, de sorte qu'on peut les nommer le prototype du génie ou de l'histoire entière des Ariens et des Sémites. Il suffit ici de toucher à l'affinité des langues sémitiques, pour en tirer au premier abord une conclusion historique plausible.

On a découvert une affinité entre une ou plusieurs centaines de racines des langues sémitiques et un même nombre de racines correspondantes des langues ariennes. Le

8) Je me contente de renvoyer le lecteur à l'ouvrage de M. Movers (II, 2, Berlin 1850 pag. 158 — 163, 181) et, en outre, au traité du même auteur sur les Phéniciens, inséré dans l'Encyclopédie publ. par Ersch et Gruber Leipz. 1848 Section III, Theil XXIV pag. 367 — 369. 358.

dégré de cette affinité sera, sans doute, mieux fixé et caractérisé, à mesure que la nouvelle science linguistique sortira de sa première phase ; car les études qui ont pour but d'approfondir l'origine successive des racines, ainsi que des formes grammaticales de différentes langues, offrent des bornes insurmontables à la sagacité humaine. Toutefois, il faut insister sur l'opinion que l'affinité réelle des langues sémitiques et ariennes doit provenir d'une époque où les *Ariens et les Sémites* (ou même les races arienne, sémitique et chamitique) formaient encore un seul corps de nation, ou pour mieux dire, *une seule communauté patriarcale*. Comme, du reste, cette affinité se borne aux racines des langues mentionnées, il est évident que l'un et l'autre peuple se passaient encore de formes grammaticales à l'époque où ils allaient se séparer. En un mot, on a bien désigné l'affinité existant entre les langues sémitiques et les ariennes par le terme *vorgrammaticalisch* (antégrammatical). L'idée d'un tel état de ces langues dans l'antiquité la plus reculée est aujourd'hui bien admissible, sans qu'on ait besoin de s'en référer uniquement à la langue chinoise, qui se passe jusqu'ici d'une structure grammaticale proprement dite⁹⁾.

Les historiens pourraient même aller jusqu'à prétendre

9) Les études comparatives sur les racines ariennes et sémitiques paraissent être faites presque exclusivement par des savants allemands dont je vais citer les ouvrages concernant plus ou moins le sujet en question : *Lexic. manual. hebraic. ac chald.* Elabor. G. Gesenius. Edit. alter. Lips. 1847. ainsi que la petite grammaire hébraïque du même savant. — *Ausführl. Lehrb. der hebr. Sprache.* Von H. Ewald. Leipz. 1844. — M. Lassen (*Ind. Alterthsk.* I, Bonn 1847 pag. 528) admet une affinité antégrammaticale entre les langues ariennes et sémitiques, tandis que M. Knobel (*Völkertafel etc.* Giessen 1850) regarde cette affinité comme chimérique (?). Wilh. v. Humboldt, Fr. Bopp et Steinthal n'ont parlé qu'en passant de ce point linguistique ; M. Wüllner est réputé être du nombre des rêveurs linguistiques.

Ce n'est que par les travaux de MM. Jul. Fürst et Fr. Delitzsch que cette question douteuse est devenue un peu plus lucide. En effet, leurs recherches sur l'analogie des racines sémitiques et ariennes doivent être regardées comme le premier essai plus conforme au progrès

que la question relative au degré de l'affinité plus ou moins proche des langues ariennes et sémitiques est de peu d'importance pour les études historiques proprement dites. Mais

des sciences linguistiques de nos jours. Voy. Lehrgebäude d. aramäisch. Idiome mit Bezug auf die Indo-Germanisch. Sprachen von Jul. Fürst. Chald. Grammat. Leipz. 1835. — Perlenschnüre aramäisch. Gnomon und Lieder von Jul. Fürst. Leipz. 1836 pag. XIV — XX où l'on trouve reproduite une lettre de Wilh. Humboldt. — Voy. un traité (De ling. Indogerm., inpr. Sanscritae, comparatione), inséré dans un livre portant pour titre «Jesurum s. Isagoge in grammatic. et lexicograph. linguae hebraeae. Grimm. 1838», et publié par M. Delitzsch. Cependant ces recherches de MM. Fürst et Delitzsch ont porté M. Pott (Voy. l'article intitulé «Indo-germ. Sprachstamm» et inséré dans l'Encyclop. publ. par Ersch, 2. Section, 18. Theil Leipz. 1840, pag. 7, Note 11), à adresser une grave exhortation à tous ceux qui croient l'affinité antégrammaticale des langues de ces deux races déjà démontrée d'une manière scientifique. Voy. encore l'ouvrage «Die quinäre Zählmethode.» (Halle 1847 p. 146. 130. 134 143.) publ. par M. Pott.

Quant à la littérature russe, je ne peux citer que l'article intitulé «Обзоръ современныхъ успѣховъ сравнительнаго языковѣданія, особенно въ отношеніи къ сродству Санскритскаго языка съ языками Семитическими» et publié par M. Keil. Voir le Журн. Мив. Народн. Просв., Année 1838, Часть XX pag. 262 — 319. — Quant à l'ancien caractère monosyllabique de l'arien et du tibétain etc., voy. pag. VII, X, XXII, XXVII de l'ouvrage de M. Böhlingk: «Ueber die Sprache der Jakuten» (St.-Petersb. u. Leipz. 1850) et les «Tibetische Studien» publiés par M. Schiefner dans le Bulletin Tome VIII pag. 218 ou voy. «Mélanges asiatiques tirés du Bull.», Tome I pag. 324.

Dans les derniers temps on s'est appliqué à démontrer que les racines coptes offrent des points communs avec les langues ariennes et sémitiques. Voy. Zwei sprachvergleichende Abhandl. von Rich. Lepsius, Berlin 1836 (II. Ueber den Ursprung und die Verwandtschaft der Zahlwörter in den Indogermanischen, Semitischen und Koptischen Sprachen. Comp. cependant l'opinion énoncée sur cet essai par M. Pott dans les «Hallische Jahrbücher» publ. par Echtermeyer et Ruge, Année 1838, pag. 461 et l'ouvrage de M. Schwartze: Das alte Aegypten. Berlin 1843. — Ueber das Verhältniss der ägyptischen Sprache zum semitischen Sprachstamme. Von Th. Benfey. Leipzig 1844. — Aegyptens Stelle in der Weltgeschichte. Von K. Bunsen. 1. Buch. Hamburg 1845 pag. XI — XIII et pag. 319, 338 etc. — Hebräisches Wurzelwörterbuch nebst drei

ils doivent bien se garder de tomber dans une grave erreur que je signalerai à l'instant. Il faut d'abord être d'accord que les formes grammaticales des langues des Ariens et des Sémites ont exercé une immense influence sur le développement des idées particulières à chacune de ces deux races, et que notamment les langues ariennes sont, sous le rapport des formes grammaticales, supérieures aux langues sémitiques. Ce point établi, il entraînera la conséquence que l'état intellectuel des Sémites et des Ariens devait être frappé, à l'époque de leur séparation, de stérilité ou de simplicité d'idées. Cela n'empêchera pas d'admettre que ces deux races ont continué à manifester, pendant les longues époques de leur histoire, de certaines facultés de l'âme assez conformes. Mais, en même temps, il est aussi naturel de conclure que le développement intelligent de l'une et de l'autre race ne put être désormais aussi rapide qu'à l'époque où chacune d'elles cherchait à se créer des formules grammaticales.

L'histoire morale des peuples dont les langues n'offrent que des racines analogues ou une affinité antégrammaticale, doit porter un caractère distinct. Cependant on a émis, dans les derniers temps, une hypothèse hasardée et tout-à-fait contraire à ce qu'on vient de lire. En effet, on a émis la conjecture étrange que les Sémites et les Ariens doivent avoir conservé, pendant plusieurs milliers d'années, *une quantité* d'idées, de traditions et de croyances communes. On oublie alors d'observer que ces prétendues idées et croyances communes, bien loin d'être simples, étaient déjà fort compliquées. Aussi ne convient-il plus, sans contra-

Anhängen . . . über das Verhältniss des ägypt. Sprachstammes zum semit. von Ernst Meier. Mannheim 1845. Comp. cependant les jugements portés par M. Ewald (Gött. Anzeig. 1845 pag. 1964) et par M. W e n r i c h (Wiener Jahrb. der Litteratur CXVIII. Bd. pag. 149) sur la méthode linguistique de M. Meier.

Nonobstant tous ces essais pour mettre le chamitique, le sémitique et l'arien en rapport intime, l'historien doit se borner à ces recherches *préliminaires*, pour établir le degré de l'affinité des anciens peuples.

diction, aux historiens versés dans l'histoire comparée, d'admettre que l'origine commune de cette prétendue conformité doit remonter à l'époque où les langues des Ariens et des Sémites manquaient encore de formes grammaticales proprement dites.

On peut, sans doute, s'expliquer suffisamment la conformité d'idées particulières aux Ariens asiatiques et aux Sémites tout à la fois. La supposition que les coutumes et les traditions sémitiques ont été jadis propagées jusqu'en Bactriane et dans les Indes orientales, cette supposition, toute possible en elle-même, est peu confirmée par l'histoire positive de l'état moral des peuples asiatiques, antérieure à Alexandre le-Grand. La vérité historique ne gagnerait-elle pas plutôt, à admettre la possibilité d'un emprunt moral que différents peuples sémitiques auraient fait aux Ariens dans l'antiquité la plus reculée? Et n'est-il pas plus digne de l'historien éclairé, plutôt que d'admettre comme loi chrétienne l'égoïsme national, de reconnaître que les nations sont appelées par une puissance invisible, à se mettre en rapport mutuel et à influencer les unes sur les autres?

Pour pouvoir émettre les motifs de l'analogie mentionnée par les idées traditionnelles, on doit avant tout soumettre à un examen nouveau l'histoire des premiers contacts des peuples ario-asiatiques et sémitiques. *Comment, où et quand a commencé ce contact des Iraniens et des Sémites, ainsi que leur fusion?* Je suis loin de vouloir approfondir ici ces graves questions dans toute leur étendue. Cependant il importe à mon sujet, de gagner un point de départ chronologique qui soit ferme et sûr.

Le succès dans les guerres des peuples anciens dépendait plus, à parler généralement, de la vigueur physique des combattants qu'on ne l'admet ordinairement. Il résulte, entr'autres, de l'histoire comparée des guerres des peuples sémitiques et iraniens, que l'organisation et l'art militaires des Sémites étaient, en général, bien inférieurs à l'état des Iraniens sous ce rapport: le roi David, les Phéniciens etc. avaient à leur service des troupes mercnaires prises dans les races belliqueuses. Enfin les Sémites n'étaient poussés ni par le même

enthousiasme ni par la même ardeur qui caractérisaient les guerriers iraniens et philistins¹⁰). L'histoire même des Carthaginois n'est pas entièrement propre à démentir cet argument. Pour la majeure partie des anciens peuples iraniens, la guerre était chose si habituelle, qu'elle devenait leur élément, tandis qu'elle avait, aux yeux de la plupart des Sémites tant commerçants que spéculateurs, agriculteurs ou penseurs, un but moins élevé. Ce contraste est, entr'autres, confirmé par le manque complet d'épopées sémitiques à mettre à côté de monuments épiques tels que le Mahâbhârata et le Râmâyana du peuple sanscrit, le Schah naméh, la plus récente rédaction de l'ancienne épopée des Iraniens, l'Iliade et l'Odyssée des Hellènes, les poèmes d'Arthur etc. des Celtes, la «Heldensage» des Germain, les poèmes épiques des peuples romans et enfin les chansons épiques des Serbes et d'autres peuples slaves¹¹). C'est ainsi qu'il faut s'expliquer, pourquoi les Sé-

10) M. Quatremère s'est aussi appliqué (Voy. le Journal des Savants, 1846, pag. 257 — 269. 417) à apprécier le contraste national qui existe entre les Philistins et les Hébreux. Il se pourrait bien que les Philistins belliqueux fissent partie des Hyksôs, mais les noms de plusieurs Rois-Pasteurs prouvent une origine sémitique. Voy. le traité de M. Ewald (cité dans la Note 4) et la Revue Archéol. VIII. 172.

J'ai cité (voy. Note 4) l'opinion de M. Raoul-Rochette sur l'épithète *aërius*, que je suis disposé à attribuer sinon aux Chamites, du moins aux Hyksôs. En effet, *Aëria* (au lieu de *Ἀφ'ερία* ou de *Οὐαρία*?) était un des noms de l'ancienne Égypte. Voy. le Journ. intit. Zeitschrift für Gesch. von A. d. Schmidt. II. Berlin 1844 pag. 424, la Chronol. de M. Lepsius I. 341, et le Recueil de Fragm. publié par M. Charles Müller IV. 703. Comp. la Note 12 et l'ouvrage de M. Benfey (Ueber d. Monatsnamen etc. Berl. 1836 pag. 191 — 192).

11) Je suis bien loin de contester les traces de l'existence d'une ancienne épopée nationale chez les anciens Polonais et les Bohèmes, tout en ajoutant qu'on remarque dans les restes des épopées lekhitiques une certaine influence politique que les aïeux communs de cette branche slave ont éprouvée avant l'invasion des Huns en Europe. Voici ce qu'un savant du premier rang, feu Preiss, a écrit relativement à l'existence des épopées des anciens Slaves. «Существование эпической поэзии у них не может быть уже вопросом... Оставляя въ настоящемъ случаѣ эпическія созданія прочихъ Славянскихъ племенъ, обращаюсь къ тому изъ нихъ, у котораго эпопея въ полномъ

mites n'ont pas réussi à fonder d'états militaires proprement dits, et pourquoi les attaques impétueuses des Iraniens ont fait succomber, à différentes époques, les Araméens syriens et babyloniens, habitant depuis les côtes de la Méditerranée jusqu'au-delà du Tigre. J'ajouterai ici qu'il se pourrait bien que ces bouleversements politiques remontassent à une époque plus éloignée qu'on ne se l'est imaginé jusqu'à présent.

Il est d'une importance particulière de fixer d'une manière approximative l'époque à laquelle les Iraniens, sortis du côté du nord de l'Himâlaya, ont porté les premiers coups funestes à la race sémitique. Celle-ci établit originairement son domicile dans les contrées au-delà du Tigre. Les débris de cette race y font encore aujourd'hui leur résidence. D'après l'Écriture sainte (1 Moïse, Chap. XI), les Sémites venant du côté de l'orient se fixèrent, après le déluge, mais avant la construction de la tour de Babel, dans une plaine du pays nommé Sinéaar (Babylonie). C'est de-là que presque tous les peuples sémitiques dont nous connaissons les langues, d'après leurs monuments littéraires ou d'après des mots distincts, paraissent avoir émigré. Les langues particulières des peuples sémitiques se rapprochant plus l'une de l'autre que les langues ariennes, il est à supposer qu'elles se sont séparées dans un temps moins éloigné, bien qu'il soit permis de présumer que les dialectes des peuples sémitiques qui sont entrées les premiers dans la Palestine, se sont éteints sous l'influence des colons phéniciens venus de la Mésopotamie. En effet, il est assez évident que l'émigration des Sémites dans l'Arabie et dans

еще свѣтъ, у котораго она не анахронизмъ, но потребность — и притомъ одна изъ главнѣйшихъ потребностей жизни народа.»

Voy. encore l'article intitulé «Объ эпическихъ выраженіяхъ Украинской Поэзіи», publié par M. Буслаевъ dans le *Москвит.* 1850. Часть V. Отд. III. pag. 49 — 47, et le traité étendu du même auteur, intitulé *Эпическая Поэзія* (Voy. le *Журн. Отеч. Зап.* Année 1851). Ce savant, supérieur sous plusieurs rapports à ces auteurs qui se posent en patriotes exaltés, au lieu de prendre connaissance des méthodes rigoureuses de la science moderne, M. Bouslaïev, dis-je, pourrait bien résoudre la question: comment l'épopée pouvait-elle servir à satisfaire un des besoins réels des anciens Slaves?

le Chanaan, pays chamitiques, a eu lieu à différentes reprises. Une des dernières migrations des Sémites est celle que l'Écriture sainte fait entreprendre de *Babylonie*¹²⁾, par *Tharah*, père d'*Abraham* et de *Haran*. Ces patriarches sont réputés être les aïeux des *Israélites* et des *Édomites*, ainsi que des *Ammonites* et des *Moabites*.

L'émigration sémitique que l'Écriture sainte désigne

12) Il existe des opinions contradictoires au sujet de l'*Our Casdim* ou de la *Χώρα τῶν Χαλδαίων*. Plusieurs savants s'imaginent retrouver cet *Our* dans le persicum castellum *Ur*, mentionné par *Ammien* dans la haute Mésopotamie, de sorte qu'ils prétendent rectifier les Septante, traduisant le mot *our* par *pays* ou *contrée* (ἐκ τῆς χώρας τῶν Χαλδαίων). Voy. page 170 — 172 de l'ouvrage de *M. Knobel* (*Die Völkertafel*) et les traités y cités.

M. Ewald (*Gesch. d. Volk. Israël. 2. Ausg. I pag. 378*) interprète l'*Our Casdim* par « le pays des Chaldéens situé au-delà du Tigre », tout en hésitant à admettre l'existence de noms iraniens tel que *vara*, en *Babylonie*, à l'époque d'*Abraham*. Cependant les rois de *Babylonie* et d'*Assyrie* contemporains d'*Abraham* portent des noms purement iraniens (Voir mon *Appendice*).

Ce sont particulièrement des auteurs anglais (Voy., entr'autres, le *Mémoire* de *M. Rawlinson* inséré au « *Journal of the Roy. As. Society.* » Vol. XII pag. 481) et français qui, s'appuyant sur des traditions d'une date assez postérieure, identifient l'*Our Casdim* avec la ville *Οὐρίη* ou *Καμαρίνα* (Voy. les *Fragm. hist. graec.* publ. par *Ch. Müller III pag. 212*) située dans la *Basse-Chaldée*.

Les renseignements donnés sur tout ce sujet par *M. Fr. Benary* (Voy. *Jahrbücher für wissenschaft. Kritik. Berlin 1841. I. pag. 144 — 148*) méritent l'attention particulière des investigateurs à venir. Au dire de *M. Raoul-Rochette* (*Sur l'Hercule Assyrien etc. pag. 36*), le nom de la ville de *Kamarina* se rapporte à un culte lunaire.

Ayant pris connaissance des recherches mentionnées ainsi que des opinions émises sur les sources du *Chap. XI* de la *Genèse* (Voy. le *Commentaire* de *M. Tuch. Halle 1838 pag. 266. 277*), j'hésite à adopter l'opinion de *M. Ewald*. Toutefois, je suis bien loin de faire grand cas des traditions rabbiniques et arabes en question. *Tharah* émigra-t-il d'une contrée de *Sinéaar* soumise au pouvoir des *Chaldéens iraniens*? C'est à quoi on donnera peut-être une réponse plus satisfaisante que celle que nous trouvons chez *Flav. Josèphe*, lorsqu'on sera parvenu à mieux comprendre les premiers contacts des *Iraniens* avec les *Sémites*.

par celle de Tharah et de ses descendants fut-elle spontanée? Il nous est impossible, faute de sources anciennes et positives, de rien dire de certain à ce sujet. Cependant nous trouvons quelques notices propres à éclaircir en quelque sorte le motif des migrations de ces Sémites, encore nomades. Je m'en réfère, outre les fragments du Chaldéen Bérosee, de Flav. Josèphe etc., à deux témoignages historiques d'une haute valeur: je veux parler d'un fragment de Manéthon, prêtre égyptien, et d'un autre, conservé dans le premier livre de Moïse. Manéthon rapporte que les peuplades dirigées par Salatis, premier roi des Hyksôs, construisirent des places fortes dans la Basse-Egypte bientôt après leur occupation, pour se mettre à l'abri des invasions menaçantes des Assyriens déjà puissants (... προορρώμενος Ἀσσυρίων, τότε μείζον ἰσχυρότων, ἐσομένην ἐπιδυμίαν τῆς αὐτῆς βασιλείας ἐφόδου). On ne risque plus de se tromper grossièrement, si l'on fait commencer la domination des Hyksôs environ 2000 ans avant notre ère ou à une époque peu antérieure à cette date¹³⁾, ce qui s'accorderait avec un autre récit d'une haute importance.

13) La science de la chronologie égyptienne ne datant que de nos jours, il ne faut pas s'attendre à voir déjà écartées les difficultés nombreuses qui arrêtent encore les investigateurs des sources monumentales, couvertes d'hiéroglyphes. Ayant consulté les traités publiés récemment en Allemagne et en France sur la période des Hyksôs, je me vois obligé, au milieu des opinions encore assez divergentes, à ne mettre que des nombres ronds relativement au patriarche Abraham et aux Hyksôs. Comp. le traité critique inséré par M. Alfred Maury dans le Journ. Revue Archéolog. Paris 1850. T. VIII. p. 169—183.

Au rapport de Manéthon, auteur s'accordant souvent avec des sources monumentales, la domination de ces Pasteurs-Rois a duré 511 années. Il est hors de doute qu'ils occupaient déjà la Basse-Égypte vers l'an 2000 avant notre ère, mais on est encore loin de prouver, si leur domination a commencé un (comme M. Lepsius le présume), ou deux à trois siècles avant cette date. C'est cependant un fait constaté, que l'expulsion des Hyksôs fut antérieure à la sortie d'Égypte des Hébreux, qui, en raison de circonstances particulières, y séjournèrent pendant long-temps encore. Les observations faites par M. Ewald (Voy. Götting. gel. Anzeig. 1850 pag. 817 — 831 et compar. la

Dans le Chap. XIV de la Genèse il est question de *Kedor-Laomor*, roi d'Élam (= 'Ελυμαίς = Airyama), auquel pendant douze ans furent soumis plusieurs chefs de Sémites habitant les régions du lac Asphaltite et d'autres contrées voisines. Ces Sémites occidentaux s'étant révoltés contre le dynaste iranien et la terre de Chanaan étant devenue le théâtre d'une guerre funeste pour les insurgés, le patriarche *Abraham* réussit à-peine à délivrer son neveu Loth des mains des vainqueurs. D'après notre source, le roi d'Élam fut secondé dans sa guerre par *Ariokh* (אַרְיֹחַ), roi d'Assyrie, et par *Amraphel* (אַמְרָפֶּל), roi de Babylonie. Les noms desdits rois d'Assyrie et de Babylonie étant tout-à-fait étrangers au génie des langues sémitiques et prouvant évidemment une origine iranienne¹⁴), il faut admettre que l'Assyrie et la Babylonie étaient déjà soumises au pouvoir des dynasties iraniennes, à l'époque des premiers Hyksôs et à celle du patriarche Abraham. *Nous sommes donc sûrs de la date 2000, au-delà de laquelle il faut faire remonter le premier contact des Iraniens avec les Sémites orientaux et occidentaux.* C'est au moyen d'autres témoignages, directs ou indirects, qu'on peut rendre encore plus évidente la première fondation d'une forte domination de guerriers iraniens sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. Il importe principalement de tirer ici une conclusion de l'histoire des migrations des Sémites mésopotamiens.

Qu'on se rappelle d'abord certaines causes qui ont, entre autres, donné lieu à l'établissement de différentes colonies phéniciennes ou chananéennes sur les bords de l'Afrique septentrionale et dans des îles de la Méditerranée. Je veux parler de l'expulsion des Hyksôs d'Égypte, environ l'an 1700, et de la conquête du Chanaan par Josué et les Juges d'Israël; car ceux-ci expulsèrent certaines tribus chananéennes, qui aimèrent

nouvelle édition du premier tome de son ouvrage historique, pag. 497 et suiv.) sur le système chronologique de M. Lepsius contribueront, sans doute, à résoudre d'une manière plus satisfaisante cette question.

14) L'analyse de ces noms étant trop longue, pour être insérée dans cette Note, je me réserve de la communiquer, en guise d'Appendice.

mieux s'expatrier que de devenir les serfs des conquérants hébreux. En traversant un long période de l'histoire, nous trouverons que la migration des peuples germaines et leurs invasions dans l'empire romain offrent aussi une certaine analogie avec celles des Sémites les plus anciens : telle ou telle tribu guerrière, poussée par ses voisins ou quelquefois entraînée par d'autres troupes vagabondes, se vit obligée de chercher dans l'empire romain un asyle. C'est probablement ainsi qu'il faut s'expliquer l'histoire des migrations des peuples sémitiques avant l'époque d'Abraham. En outre, si l'on considère la crainte que les bandes belliqueuses des Iraniens inspirèrent au premier chef des Hyksôs, et si l'on prend en considération l'invasion mentionnée en Chanaan de trois rois iraniens, il n'est plus hasardé de placer l'occupation de la Basse-Égypte par les Rois-Pasteurs en rapport intime avec la fondation des empires iraniens dans les contrées arrosées par le Tigre. Le despotisme militaire d'Asiatiques, tels que les Iraniens, était naturellement peu propre à exciter de vives sympathies parmi les bergers et cultivateurs sémitiques, qui n'avaient pas encore la moindre idée d'un état organisé.

Heureusement l'Écriture sainte a fait, à plusieurs reprises, allusion aux premières émigrations des peuples sémitiques. Je signalerai ici pour la science un passage du Pentateuque : le patriarche Abraham rencontra les Chananéens ou les Phéniciens déjà domiciliés dans le Chanaan. On doit donc supposer qu'ils avaient quitté la Mésopotamie ou leur patrie orientale à une époque antérieure. On peut même avancer qu'ils en étaient sortis, après y avoir subi une influence morale de la part des Iraniens. C'est ainsi que la tradition des auteurs anciens, relative à la patrie originaires des Phéniciens dans les environs du golfe Persique, paraît mériter plus de foi que M. Movers n'est disposé à l'admettre.

En effet, l'influence des Ariens sur les Sémites antérieurs aux Hyksôs s'établit encore par plusieurs « *termini historici* », par différents mythes et par les idées traditionnelles de ces peuples, que nous retrouvons, par leur entremise, chez les Grecs. On est trop disposé, comme il est dit plus haut, à se montrer injuste envers les Iraniens, en attribuant cette conformité

d'idées à l'origine commune des deux races. S'il en était ainsi, cette origine commune devrait s'être perdue dans la nuit des temps, à laquelle il serait hasardé d'attribuer *un système de mythes si ingénieux*, puisque les individus le mieux doués n'avaient alors à leur disposition que quelques centaines de radicaux nus, pour se faire entendre les uns des autres! Il est donc impossible de faire remonter les synthèses créatrices dont je viens de parler à une époque si éloignée. De puissants motifs rendent aussi inexplicable, que des mythes et des traditions aussi nombreuses que variées aient pu se propager des bords de l'Euphrate et du Tigre entre les années 2000 et 1000 avant notre ère. Il reste donc à adopter pour conclusion, que les Phéniciens et plusieurs autres peuples sémitiques s'étaient familiarisés avec la plus grande partie de ces idées iraniennes dans un temps, où ils étaient encore exposés à l'influence directe et irrésistible de leurs maîtres iraniens. D'ailleurs il est bien naturel que des peuples tels que les nomades sémitiques de la Mésopotamie, avant l'an 2000 de notre ère, se soient crus en droit de regarder tout ce qu'ils avaient emprunté aux Iraniens comme leur propriété intellectuelle.

Ce n'est qu'à l'aide de recherches comparatives sur les mythologies des Ariens et des Sémites païens que cette fusion d'idées peut être approfondie. Il faudra, avant tout, fixer son attention sur les noms des Dieux et des Déeses sémitiques, correspondant plus ou moins à ceux des Iraniens. Si l'on trouve, soit dans la mythologie des Sémites, soit dans celle des Grecs, des noms mythiques dont les formes soient plus analogues aux formes iraniennes qu'aux formes sanscrites, il faut, sans contredit, en conclure que ces noms, ainsi que le mythe qu'ils impliquent, sont empruntés aux Iraniens. Mais cette vaste tâche exigerait, en raison de difficultés particulières, beaucoup d'efforts de la part des savants. Je signalerai deux de ces difficultés. La mythologie des peuples de l'Asie occidentale, ainsi que celle des Grecs, est encore dépourvue d'une base historico-ethnographique, sans laquelle ces deux parties de la science mythologique resteront un syncrétisme ou un amalgame peu propres à être décomposés dans leurs

éléments fondamentaux et secondaires. En outre, les sources des mythes primitifs manquent aux savants. Les fragments même de l'Avesta ne nous retracent point la forme originelle du culte et de la doctrine des Iraniens de l'est: ce livre ne fait connaître que le système religieux de la nation, tel qu'il a été réformé ou défiguré par le Bactrien Zoroastre, prétendu auteur des anciens volumes de l'Avesta, dont le nombre n'était pas peu considérable.

On ne croit plus que le réformateur Zarathustra ¹⁵⁾ appar-

15) L'opinion autrefois généralement répandue au sujet de l'époque de Zoroastre (Zarathustra) ne peut plus être soutenue; car les recherches de MM. Eug. Burnouf, Lassen, Fr. Spiegel et Rod. Roth, ont servi à éclaircir suffisamment la question relative à la patrie de la réformation religieuse dont l'Avesta est l'expression littéraire. Le Zoroastre à qui on attribue la rédaction de ce livre sacré est contemporain de Vistasp, roi d'Aryana (en Bactrie) doit, pour de graves raisons, avoir vécu à une époque assez éloignée de celle du royaume des Perses. L'essai tenté par M. Ed. Röth, pour attribuer à Zarathustra une origine récente, a complètement échoué. Voy. la docte critique de l'ouvrage de ce savant, publiée par M. Spiegel dans le *Journal Gelehrte Anz. d. Münchner Akad.*, pour l'année 1847. N^o 18. 19. et l'ouvrage de M. Lassen (*Ind. Alt. I. 751 — 754*).

Supposé même que l'existence historique du Zarathustra bactrien ne soit plus soumise au doute, il reste néanmoins à prendre en considération que le nom de Zoroastre figure dans l'histoire de l'Asie occidentale, comme celui d'un personnage mythique: l'Hercule pamphyle portait, si l'on en croit un auteur d'une date récente, le nom de Zoroastre, qui, en outre, était connu des Babyloniens. Le nom de ce prétendu Zoroastre babylonien est transcrit par Ζάρατος, Ζαράττης et Ζαράδτης. Voy. les renseignements donnés par M. Movers (*Phönizier I pag. 340 — 341, 479*), les combinaisons offertes par M. Raoul-Rochette (*Sur l'Hercule assyrien et phénicien, considéré dans ses rapports avec l'Hercule grec, principalement à l'aide des monuments figurés p. 33, 40 — 45, 264*) et la dissertation de M. Gosche (*De Ariana linguae gentisque Armeniacae indole. Berol. 1847 pag. 38, 49*). En ce qui concerne le Zoroastre identifié avec Nimrod voy. pag. 441 et 442 de l'édition des *Homélies de St.-Clément*, publiée par M. Schwegler (*Stuttg. 1847*). En citant ces ouvrages, il m'importe d'observer que la première partie du nom Zarathustra dérive d'une racine dont on trouve de nombreuses formes analogues dans les langues sémitiques et

tienne à une époque voisine de la fondation du royaume de Perse. Cependant on n'est pas encore autorisé à supposer que les peuples iraniens, qui occupèrent *les premiers* les bords du Tigre et du bas Euphrate, fussent déjà imbus de l'esprit réformateur ou innovateur des Iraniens bactriens. Cette manie d'innover et cette tendance destructive du réformateur bactrien, en matière de religion, ne sont dévoilées que par suite de recherches plus récentes sur les Védas. C'est dans ces livres sacrés du peuple sanscrit qu'on trouve les moyens de rétablir le système religieux des anciens Iraniens, antérieurs au réformateur Zarathustra. M. Rodolphe Roth, un des savants les plus versés dans la littérature des Védas, a même récemment supposé que ces monuments littéraires produiront, dans le domaine de la mythologie comparée, presque le même effet que celui qu'on observe dans la philologie comparée depuis le progrès des études dans la langue sanscrite. Cette supposition vient d'être déjà confirmée, d'une manière aussi évidente qu'instructive, à l'égard des mythologies assyrienne et hellénique.

N'ayant pour but que de porter l'attention particulière des investigateurs sur cette grave question, je dois me borner à citer certains personnages mythiques, dont l'histoire imaginaire fait partie de la mythologie des Syriens, des Phéniciens, des anciens Hellènes insulaires etc. Non-seulement l'origine sémitique des noms, tels que ceux de Baal, de Céphée, de Persée, d'Astara (= Astarté), d'Adar(mélekh), de Nébo etc. ne peut être démontrée, mais encore les traditions mythiques qui se rattachent à ces dénominations ne sont pas particulières aux peuples sémitiques seuls. Il y a des motifs réels de supposer que les noms et l'histoire de ces personnages mythiques prouvent une origine iranienne, ainsi que le mythe d'Hercule ou d'Archalé et un certain nombre d'idées

ariennes tout à la fois. C'est à l'aide de recherches mythologiques qu'il faut démontrer si quelques-unes de ces formes sémitiques, tels que les termes mythologiques *çtâra*, *âtara* etc., ont été imposées aux Sémites païens par les Iraniens. Voy. pag. 187 — 203 de l'ouvrage de M. Benfey et Stern (Ueber die Monatsnamen einiger alter Völker etc. Berlin 1836).

traditionnelles grecques, telle que celle des quatre âges du monde, qu'on croit communes à tous les peuples ariens¹⁶).

Ces personnages mythiques et les idées variées qui s'y rattachent nous révèlent une époque fort importante de l'histoire intellectuelle des Sémites païens. Il est aussi peu probable qu'on ne trouve pas de traces d'une influence politique exercée par les Iraniens sur les Sémites avant l'époque des Hyksôs. Cette matière étant très épineuse à traiter, je me contente de dire que cette influence se fait déjà sentir dans les mots *Baal* et *Céphée*. En outre, il est encore douteux que les mots *Adon* et *Sar* doivent leur origine aux Sémites mêmes. Je serais presque porté à croire que le mot *Mélekh* ou *Molokh* des Sémites a été même emprunté aux Iraniens, tandis qu'il me paraîtrait assez probable que la forme et l'idée originaires du mot βασιλεύς appartenait aux Sémites. D'après ce qui est dit ci-dessus, à l'égard du rôle que la race sémitique a dû jouer dans l'histoire des guerres et des rapports politiques de l'antiquité, on ne trouvera pas ces combinaisons extraordinaires.

Après avoir signalé, d'une manière générale, l'influence des Iraniens sur les Sémites à l'époque antérieure à celle des Hyksôs, il me reste à toucher à l'histoire des plus anciennes dynasties iraniennes établies dans le Sinéaar ou la Babylonie. Malheureusement nous sommes encore privés de guide qui puisse nous conduire dans le dédale de l'histoire politique de Babylonie et d'Assyrie. Il m'importe de diriger l'attention particulière du lecteur instruit sur un fait qu'on rencontre souvent dans l'histoire de l'antiquité et du moyen-âge, c'est-à-dire la fusion des dynastes conquérants et de leurs jeunes et vigoureux guerriers avec des nations populeuses qui, ou n'étaient pas encore parvenues à une forte organisation politique,

16) L'opinion que j'ai émise sur la propagation des mythes et des traditions iraniennes dans l'Asie occidentale, avant l'époque des Hyksôs sémitiques, ne peut être développée dans cet Essai. D'ailleurs je communiquerai plusieurs matériaux relatifs à l'histoire imaginaire de Baal, de Céphée etc. à M. Ch w o l s o h n, d'autant plus que ce savant ne peut passer sous silence ma thèse principale dans les Additions qu'il se propose d'ajouter au second tome de son ouvrage.

ou, douées d'une certaine organisation sociale, s'étaient adonnées à une vie molle et sensuelle.

Si certains savants contemporains avaient soigneusement étudié, puis rétabli l'histoire spéciale de telle ou telle fusion nationale, ils n'auraient pas contesté de nouveau l'origine non-sémitique des Chaldéens de Babylonie. Je les engage donc bien à prendre connaissance des invasions des peuples conquérants dans un pays habité par un peuple soit faible, soit peu civilisé ou dégénéré. Je citerai comme exemples : l'invasion des associations pastorales (*Hirtenvölker*) des Ariens sanscrits dans les Indes, qui étaient alors peuplées par des races mal organisées ; l'entrée des associations pastorales des Grecs dans le pays des Pélasges, dans la Yavanie et dans d'autres contrées occupées par les Phéniciens etc. ; l'occupation de la Gaule par les Francs guerriers ; celle de la Grande-Bretagne par les Anglo-Saxons ; l'invasion des Bulgares, peuple nomade de la race turque ou *Pferdenomaden*, dans la Mésie slave ; l'établissement des associations guerrières des *Ῥῶς* normands dans les pays des Slaves patriarcaux et agricoles du nord-est de l'Europe, celle des Slaves et des Albaniens dans la Grèce et celle des Normands romans dans l'Angleterre. En effet, l'histoire de la fusion de ces peuples présente des points d'analogie et de comparaison plus ou moins frappants avec l'histoire des Chaldéens en Babylonie. Toutefois, ces points d'analogie ne peuvent être tirés au clair que par un historien exact ; car les savants à préjugés, ou qui n'auraient pas une juste idée des progrès que les sciences ethnologique et linguistique ont faits de nos jours, ceux-là, dis-je, ne réussiraient jamais à découvrir ces points de ressemblance, sans être induits dans de graves erreurs, qui leur feraient tirer de telle ou telle source des conclusions fausses.

Je devais m'exprimer ainsi, parce que je sentais le besoin d'exposer aux yeux de certains savants de grand mérite les conclusions suivantes :

1^o C'est en guerriers conquérants que les Chaldéens iraniens ou habitants des monts « Cardou » sont descendus dans les plaines de la Babylonie, et même à plusieurs reprises.

2° Ces *montagnards* vigoureux étaient, à l'époque de leurs plus anciennes invasions en Mésopotamie, dépourvus d'une certaine civilisation proprement dite, tout en professant cependant un culte quelque peu élevé et en jouissant d'une organisation sociale, propres l'un et l'autre à faire naître un esprit national entreprenant et à développer des penchants intellectuels.

3° Une des plus anciennes dynasties régnant à Babylone portait le nom de Κηφῆνες, que les anciens auteurs dérivent de Κηφέυς, fils mythique de Baal et grand-père de Κηφῆν (= Πέρσην = *Assyrius*). Il existe une relation entre ces Κηφῆνες du sud et les *Cepheni*, habitants du Courdistan actuel. Ces combinaisons peuvent être soutenues par le rapprochement du nom des Céphènes de celui des *Kaviens*, épithète commune aux anciens rois de l'Ariana (bactrienne), désignés par les auteurs néo-persans sous le nom de *Kaïaniens*.

4° Si l'établissement d'une dynastie chaldéo-iranienne ne remonte pas aux premières invasions des peuples iraniens en Babylonie, au moins doit-on la fixer à une époque fort antérieure à celle du prophète Isaïe.

5° C'est encore un point à approfondir, si le développement de la civilisation de la Babylonie est dû plus aux Chaldéens iraniens qu'aux Babyloniens sémitiques.

6° La race dominante des Chaldéens ayant adopté, en Babylonie, la langue de la population araméo-sémitique, se mêla successivement à leurs sujets tributaires, après lui avoir imposé quelques lois, quelques institutions politiques, certaines croyances et enfin un certain nombre de mots iraniens.

7° C'est par suite de cette fusion que le nom *Chaldéen*, pris dans le sens ethnographique, est devenu *presque* homonyme de celui de Babyloniens, tandis qu'il doit y avoir une raison particulière, pour que ce soit justement le nom de *Chaldéens* et non celui de *Babyloniens* qui a désigné pendant long-temps des prêtres, des sages, des docteurs païens, des mathématiciens et des astrologues.

Tout ce que nous savons ¹⁷⁾ de l'histoire des montagnards désignés sous les noms identiques de Gordyéens, de Gordjik, de Cardabs, de Cardouïens, de Cardoukhs, de Chaldéens, de Chaghdéens, de Cardes et de Courdes, nous porte à croire qu'ils n'étaient, à l'époque de leur première invasion en Babylonie, que des guerriers valeureux. Néanmoins ils étaient, comme issus de la race arienne, susceptibles d'élan de l'esprit et, en général, d'un état moral qui distinguent les races réellement actives ou historiques des peuplades et des hordes destinées à une activité moins importante. J'ai dit qu'on ne peut s'expliquer suffisamment le développement rapide de la civilisation dans la basse Mésopotamie, sans reconnaître la supériorité de l'élément iranien dans l'histoire politique et morale du peuple qu'on désigne ordinairement sous le nom de Babyloniens. Cependant on se trouverait fort embarrassé, s'il s'agissait de caractériser la supériorité de l'élément iranien, ainsi que d'en préciser la durée. Quoi qu'il en soit, il est permis de faire quelques remarques, qui donneront peut-être l'éveil aux savants versés dans les recherches de ce genre, afin de soumettre à un examen étendu cette question compliquée.

L'origine iranienne des Chaldéens de Babylonie et notamment celle de la caste des Chaldéens (= des sages ou des mages) une fois établie, nous aurons la conséquence que la race dominante des Chaldéens en Babylonie éprouva une impulsion civilisatrice des Chamites. Cette conclusion pourrait-elle être soutenable, sans qu'on fit remonter le commencement des invasions faites par les Chaldéens, par les Mèdes et les

17) Pour ne pas donner lieu à des mal-entendus dans l'emploi de termes tels que *Chaldéen*, *Syrien*, *Nabatéen* etc., je me suis appliqué à étudier certaines sources historiques et à consulter, entr'autres, les recherches les plus récentes faites en Allemagne, en Angleterre et en France, sur l'origine et les migrations des Chaldéens, ainsi que sur les différentes classes des Chaldéens pontiques, des Chaldéens de la Grande-Arménie etc. En tout cas, je devais, au milieu des opinions si divergentes sur ce sujet, faire connaître à certains lecteurs ma manière de voir, avant de toucher l'histoire des Sabiens babyloniens (chaldéens) et syriens du moyen-âge.

Assyriens en Babylonie, à une époque très éloignée? Ou faudrait-il plutôt admettre que les peuples sémitiques, en se fixant en Mésopotamie, rencontrèrent déjà un peuple chamitique tant soit peu civilisé? Au moins, les personnages tant historiques que mythiques qui portent le nom chamitique *Nimrod* (Voy. Note 4), paraissent être inséparables des origines politiques de la Babylonie et de l'Assyrie.

On peut encore à ces remarques en ajouter d'autres, concernant les différentes phases que l'élément iranien a éprouvées en Babylonie. Comme les invasions des peuples iraniens dans la Babylonie se sont succédé les unes aux autres, on n'est nullement autorisé à croire que la fusion des éléments iranien et araméen se soit accomplie, dans la Babylonie, en peu de temps: la Chaldée proprement dite, qui s'étend jusqu'au golfe Persique, portait encore ce nom chez les auteurs grecs d'une époque assez postérieure, tandis que le dialecte araméen des Babyloniens sémitiques n'est nommé *le chaldéen* que dès l'époque des Septante (*Χαλδαϊστῆ*).

Il est également presque impossible de signaler l'époque où la réformation de Zarathustra a gagné sur les bords du Tigre et de l'Euphrate ses premiers adhérents. Il est vrai que les livres sacrés des Mendaïtes babyloniens, ainsi que les traités des Manichéens, ne sont pas encore tous publiés. Cependant ils ne nous révéleraient, à ce qu'il paraît, que la forme du parsisme telle qu'elle était sous le règne des Arsacides postérieurs. Un texte fort important, qui lèvera peut-être un jour le voile mythologique des anciens Babyloniens, est encore inédit. Ce que les Juifs postérieurs à la chute de Ninive, ainsi que les Talmudistes, ont emprunté aux croyances des Iraniens, ne peut être bien compris sans le secours des sources authentiques qui proviennent des peuples iraniens mêmes, comme l'Avesta et le Boundehesch. Nonobstant ces difficultés on peut hasarder l'hypothèse, que la doctrine de l'Avesta aurait été très tard répandue dans la Mésopotamie. Ce qui est bien remarquable, c'est que cette doctrine réformée n'admet pas directement l'adoration des images figurées. Il en est de même des anciens Perses, qui ne commencèrent qu'à l'époque des Achéménides à introduire chez eux des simula-

res divins à forme humaine. Les races chamitique et sémitique se composaient, au contraire, à l'exception des descendants d'Abraham, de peuples qui ne pouvaient se passer longtemps d'idoles. Le penchant à l'idolâtrie caractérise de la manière la plus frappante ces deux races, au contraire des peuples ariens, dont plusieurs tribus, tels que les Assyriens, les Chaldéens et, sous quelque rapport, les Hellènes mêmes, se sont laissé pourtant infecter par les Sémites d'une idolâtrie grossière. Toutefois, il reste encore à ajouter que les Assyriens se sont appliqués à donner à leurs simulacres divins une forme plus élevée et plus esthétique que leurs maîtres chamitiques et sémitiques, et cela dans un temps bien antérieur à l'époque classique des arts en Grèce.

Les idoles qui doivent servir à exprimer une idée plus élevée font présumer, dans leur confection, que les prêtres devaient établir eux-mêmes ces règles, ou qu'ils devaient posséder des connaissances techniques de certains arts. Cette induction n'est pas confirmée en ce qui regarde les anciens prêtres de la race arienne. Les races chamitique et sémitique furent plus promptes que les Iraniens à inventer l'écriture, la sculpture, à établir les éléments fondamentaux de la géométrie ainsi que de l'astronomie, et enfin à les appliquer immédiatement à l'industrie, à l'architecture et à la vie pratique en général. Il fallut probablement aux Iraniens mésopotamiens assez de temps, avant qu'ils marchassent sur les traces de leurs maîtres. Ces faits et ces remarques nous rendent donc bien étrange l'obstination avec laquelle on insiste sur l'opinion illusoire que les mages des Mèdes et des Perses possédaient certaines connaissances exactes. Il serait, au contraire, plus fondé de dire que les Mèdes et les Perses se font instruire, sous plusieurs rapports, par les mages d'Assyrie et de Babylonie. Il faut aussi bien se garder de l'opinion mal fondée que les Chaldéens sont entrés en Babylonie, suivis d'une caste de prêtres munis « d'une haute instruction ». A l'époque où les Chaldéens établirent leur domination en Babylonie, leur roi exerçait probablement encore les fonctions de pontife. La caste proprement dite des Chaldéens ou des mages de Babylone était intimement attachée à

la personne du roi et paraît avoir exercé une certaine influence sur la marche des affaires d'état. La tour de Baal elle-même n'aurait-elle pas été construite sous les auspices d'un roi-pontife iranien? C'est là que la caste des Chaldéens fit, pendant tant de siècles, ses observations astronomiques, dont l'origine antique et les calculs étonnants n'ont été mis hors de doute que dans les temps modernes.

Les différentes phases de la civilisation babylonienne restant encore bien obscures, il faut au moins désirer qu'on examine plus exactement les trois éléments nationaux dont les vestiges s'offrent, dans l'histoire de Babylonie, aux yeux des historiens. C'est par le moyen des études *comparatives* sur l'histoire de l'Égypte, sur celle des Sémites et des Ariens, qu'on doit essayer de rendre cette grave question plus lucide. En tout cas, c'est un fait constaté, que *les anciens Syriens ne sont jamais parvenus à un aussi haut degré de civilisation que celui que nous rencontrons dans le pays de leurs voisins congénères, dans l'ancienne Babylonie*. Cette thèse une fois devenue incontestable, il est à espérer que les savants à venir ne négligeront plus ce point de vue dans leurs études sur les deux branches du peuple araméo-sémitiques ¹⁸⁾.

Pour mieux faire comprendre l'individualité de l'ensemble qui caractérise la civilisation particulière des anciens Ba-

18) L'essai très remarquable de M. Lassen (Ind. Alterth. Bonn 1847. I. 414 — 417), qui a pour but de caractériser les destinées des peuples sémitiques en regard des destinées de la race arienne, a donné matière à M. Leo de faire quelques observations sur le même sujet. On peut s'accorder avec ce savant, quant au fond, sur la partie faible qu'on rencontre dans ledit exposé comparatif, tout en n'approuvant pas la forme antiscientifique sous laquelle l'historien mystique a présenté ses remarques sur l'article de l'orientaliste célèbre. Voir «Lehrbuch d. Universg. von Leo. 3. Aufl. Halle 1849 I.» pag. 26 — 32, où l'on trouve reproduit l'exposé de M. Lassen en entier. — Cf. un passage dans le livre de M. Loebell (Weltgesch. I. pag. 70 — 71) et l'ouvrage de M. Ewald sur l'histoire des anciens Juifs. D'ailleurs ce dernier savant se montre peu enclin à admettre entre les Ariens et les Sémites la distinction exigible pour la plus sûre intelligence de l'histoire des païens sémitiques. — Cf. l'ouvr. de M. Leo pag. 164 — 180.

byloniens, il reste encore à consulter, plus que par le passé, certaines sources qui peuvent servir à éclaircir l'histoire des peuples araméens, et principalement celle des Babyloniens. On s'imagine ordinairement que toutes les sources relatives à l'histoire des anciens peuples de la Mésopotamie sont stériles, ne regardant que leur histoire politique. On rejettera probablement cette opinion dans la dernière moitié de notre siècle; car il faut convenir qu'on a trop négligé jusqu'à-présent l'étude de différentes sources orientales qui pourraient présenter un nombre assez considérable de renseignements relatifs aux peuples araméens et iraniens de l'antiquité et du moyen-âge. Je ferai mention ici de deux ouvrages manuscrits, qui sont du nombre des sources les plus précieuses pour l'histoire de l'antiquité ainsi que pour celle du moyen-âge.

Je vais d'abord parler de l'ouvrage attribué à un certain Kouthâmi et connu sous le nom de الفلاحة النبطية (= el-Falâ'hah-el-Nabathijah = l'Agriculture nabatéenne ou babylonienne = עבודת הנבטיה). Si l'on en croit un orientaliste contemporain, ce livre, écrit primitivement en langue chaldaïque (babylonienne), a dû être composé à l'époque où la monarchie babylonienne était florissante. Quoi qu'il en soit, il est constaté que cet ouvrage, après avoir été traduit du chaldaïque en arabe, vers l'an 903 de notre ère, par le naturaliste Abou-Bekr-Ahmed le Chaldéen (Casdani), surnommé *Ibn-Wahschîiah*, fut cité et extrait par plusieurs auteurs arabes et rabbiniques. Cette traduction arabe elle-même est heureusement parvenue jusqu'à nous: elle se compose de cinq tomes, d'une grande étendue, dans lesquels, outre l'économie rurale basée ou sur le calcul astronomique ou sur l'imagination astrologique, sont traitées des matières diverses, telles que la littérature et la mythologie des Babyloniens. Ayant obtenu, grâce aux renseignements communiqués par MM. Quatremère et Chwolsohn, quelque idée du contenu de cette source, j'ai acquis la certitude qu'elle servira à éclaircir plusieurs questions capitales quant à l'histoire morale de l'Asie occidentale, et qu'on pourra en tirer grand parti notamment pour l'examen étendu des rap-

ports mutuels qui ont eu lieu entre les Iraniens et la race sémitique. On doit même, en quelque sorte, attribuer le peu de cas que les savants modernes, à parler généralement, ont fait de la civilisation des anciens Babyloniens ou Chaldéens, à ce qu'ils ont manqué d'étudier la Falâ'ha h nabatéenne. Et cependant les gros volumes de cet ouvrage unique gisent déjà depuis plusieurs siècles dans les bibliothèques de l'Europe ¹⁹⁾!

Il en est de même d'un autre trésor littéraire, savoir du Fihrist-el-ouloum (Index des Sciences) d'en-Nedim, un des bibliophiles arabes les plus versés dans la littérature arabe et en ce qui touche les nombreuses traductions que les Arabes ont faites d'écrits soit en persan, soit en syriaque ou en grec. Ce Fihrist, dont en-Nedim finit la rédaction en 987 de notre ère, renferme un grand nombre de renseignements littéraires et d'extraits empruntés à des ouvrages pour

19) Je renvoie le lecteur, relativement à cet ouvrage manuscrit, à l'article aussi étendu qu'instructif de M. Quatremère sur les Nabatéens. Voy. Journal Asiatique 1835 (Tome XV) pag. 227 — 240 et le Journal des Savants, Année 1849, pag. 566. 567. 606. 611 — 614 et Année 1850, pag. 357.

Cf. Geschichte der arabischen Aerzte und Naturforscher. Nach den Quellen bearbeitet von Ferdinand Wüstenfeld. Göttingen 1840. pag. 38.

Post-Scriptum. Au moment de mettre sous presse cette feuille, je rencontre, dans le Mémoire de M. Quatremère (Journal Asiatique pag. 107), un passage important qui m'avait échappé. Je le reproduis ici :

« L'auteur de l'Agriculture nabatéenne dit expressément que les Nabats étaient les habitants de Babylone avant le règne des Chaldéens. Le même écrivain comprend ailleurs, parmi les Nabats, les Cananéens et les habitants de la Syrie. Enfin, si on l'en croit, les Nabats avaient cultivé tous les genres de sciences; c'étaient eux qui en avaient été les inventeurs, et qui en avaient transmis la connaissance aux autres peuples. »

Quelque incontestable que soit le mérite des Babyloniens sémitiques quant à la culture intellectuelle, il n'est néanmoins pas certain que les auteurs orientaux n'aient pas été capables d'apprécier, à sa juste valeur, l'effet moral de la fusion des Iraniens avec les Sémites de la Babylonie.

la plupart inconnus, sur l'écriture et la littérature, sur la religion et la philosophie des peuples antérieurs et postérieurs à la naissance du mahométisme. C'est le mérite de M. de Hammer d'avoir porté, à plusieurs reprises, l'attention du monde savant sur cette source inappréciable, qui est plutôt une espèce d'Encyclopédie littéraire qu'un simple manuel bibliographique. Il est à espérer qu'on insistera enfin de tous les côtés sur la publication du *Fihrist* et sur celle de l'*Agriculture nabatéenne*. Ce serait le devoir des sociétés savantes, de subvenir aux frais de publication d'ouvrages d'une si haute importance ²⁰).

Je m'abstiens de désigner ici d'autres écrits faisant partie des littératures orientales du moyen-âge, qui pourraient fournir des renseignements sur l'histoire ancienne de la Mésopotamie. Mais je dirai que, pour la mieux éclaircir, il est aussi d'un besoin urgent de faire des recherches linguistiques, ethnologiques et historiques, sur les restes de l'ancienne population de la Mésopotamie qui ont survécu, soit à la chute

20) Le *Fihrist* étant une source curieuse pour l'histoire des peuples de Russie, M. Dorn et moi nous avons fait quelques démarches pour accélérer la publication de cet ouvrage, qu'un savant distingué a nommé « un des trésors les plus précieux parmi les trésors précieux de la littérature arabe ». Mais nos démarches n'ont pas eu le succès désiré.

J'ose émettre mon humble opinion sur l'urgente nécessité de publier le *Fihrist* et l'*Agriculture nabatéenne*, d'abord *en guise de manuscrits*, parce qu'en raison de difficultés spéciales il s'écoulera encore bien des années, avant qu'on parvienne à publier une édition critique de ces deux monuments littéraires. En effet, pour en préparer une édition de ce genre, il ne suffit pas de collationner les manuscrits; il faut en même temps, que les matières renfermées dans les deux ouvrages soient discutées en différentes monographies, telle que celle de M. Chwolsohn. La science gagnerait beaucoup plus par la publication d'un seul des meilleurs manuscrits de ces ouvrages que par une édition qui aurait vu le jour ne fût-ce que dans dix ans, *sans satisfaire les orientalistes-historiens*. Ce que je viens de dire sera évidemment confirmé par les extraits du *Fihrist* cités dans l'ouvrage de M. Chwolsohn, qui n'en a souvent épuré le texte, collationné d'ailleurs sur quatre manuscrits, que *par le moyen des études historiques*. Il est donc superflu de m'étendre davantage sur cette matière.

de l'empire des Parthes, soit à la chute du Califat. Ce besoin a été le mieux compris par le fondateur de la géographie scientifique, M. Charles Ritter. C'est lui qui a engagé les savants contemporains à mettre au jour la relation qui, selon son avis, doit exister entre les Harraniens du moyen-âge et plusieurs peuplades non encore éteintes, tels que les Yézididis et les Schemsyés païens, les Nestoriens chrétiens (ou Pseudochaldéens), les Mendaïtes gnostiques, en Mésopotamie et dans les pays situés au-delà du Tigre ²¹).

Des savants plus ou moins instruits se sont dépêchés de reconnaître l'une ou l'autre de ces peuplades pour un reste des anciens Syriens, des Babyloniens ou des Assyriens. Quelle estimable que soient les efforts des voyageurs anglais, français et américains, pour chercher à répandre des connaissances plus exactes sur les dialectes et les traditions, sur la mythologie et l'état social de ces débris de nations, il faut néanmoins convenir que l'importance de ces peuplades pour les études assyriennes et babyloniennes n'est pas encore généralement reconnue. En effet, cette importance ne peut être

21) Les tribus des Courdes iraniens peuvent également donner matière à des recherches très intéressantes, qui serviraient à jeter quelque lumière sur l'histoire de l'Assyrie, de la Babylonie et de l'Asie-Mineure. Les littératures arménienne, arabe, persane et syrienne, renferment des renseignements épars sur l'histoire des tribus distinctes des Courdes, dont plus de dix milliers sont sujets russes. La Bibliothèque Impériale publique possédant un précieux Manuscrit de l'histoire des Courdes composée par Cheref-eddin (Voy. pag. 295 du Catalog publ. par M. Dorn), il est à espérer que le Directeur actuel de cet établissement scientifique réalisera, comme promoteur éclairé des sciences, les vœux depuis long-temps exprimés relativement à cette source unique. La publication du manuscrit cité satisfierait un besoin réel: les Courdes étaient probablement les parents les plus proches des anciens Assyriens et des Mèdes, ce qui est, sous quelque rapport, confirmé par le nom d'*Aschyret* que porte encore aujourd'hui une classe ou une des tribus courdes.

Pour ne pas donner lieu à des mal-entendus, j'ajoute que je désigne par le nom d'*Assyriens* exclusivement les Iraniens qui avaient jadis établi leur domination dans l'Assyrie, habitée encore jusqu'à-présent par des Sémites et des Iraniens tout à la fois.

suffisamment appréciée que par des orientalistes possédant une vaste instruction scientifique et s'occupant spécialement de la littérature et de l'histoire des races sémitiques et iraniennes. En outre, des études de ce genre ne peuvent être faites avec succès que dans un endroit où l'investigateur a de grandes collections de livres et de manuscrits à sa disposition.

La science offre jusqu'ici peu de notions exactes sur l'histoire spéciale et sur l'état actuel des dites peuplades modernes : aucune d'elles n'a été le sujet d'une monographie *savante*, ni en Allemagne, ni en France, ni en Angleterre. J'ajouterai que, pour qu'un travail de cette nature devienne réellement utile, il ne suffit pas à ceux qui voudraient l'entreprendre de profiter des sources historiques et d'embrasser les matériaux offerts par des voyageurs instruits, on doit leur recommander de consulter la littérature allemande. Je suis bien loin d'affirmer qu'on peut tirer un grand parti matériel de l'érudition allemande dans tous les cas analogues ; mais en ce qui regarde l'ethnographie historique de l'Asie occidentale, une quantité de questions spéciales de haute importance ont été traitées avec un succès incontestable par les orientalistes et par les théologiens-historiens d'Allemagne. Enfin, les méthodes critiques suivies en Allemagne dans le domaine de la philologie comparée, des recherches mythologiques et des études ethnographiques-historiques, mériteraient d'être mieux connues dans les autres pays, qu'elles ne le sont jusqu'à-présent.

Quant aux orientalistes de Russie, il faut convenir qu'ils sont obligés de porter leur attention, avant tout, sur les langues, sur les littératures et l'histoire des peuples asiatiques qui furent autrefois domiciliés dans la Russie actuelle, sur ceux qui sont encore soumis à l'Empire et enfin sur ceux qui l'avoisinent. Toutefois, les orientalistes d'un pays qui a une position historique si marquée, ne doivent pas rester indifférents aux études assyriennes et babyloniennes ou se contenter de ressasser ce que les savants des autres pays parviennent à découvrir. Il est à espérer que les lumières jetées sur ces sciences contribueront à éclaircir l'histoire des colonies orientales et grecques, établies autrefois sur la côte septentrionale de la mer Noire. Cette espérance n'est plus vaine depuis que

l'influence des Assyriens et des Phéniciens sur les pays pontiques de l'Asie-Mineure à cessé d'être une vaine hypothèse. Quelque étrange que nous paraisse encore l'idée que les peuples orientaux de l'Asie-Mineure, ainsi que les Phéniciens et les Cariens, ont précédé les Grecs à l'égard du commerce sur le littoral septentrional de la mer Pontique, il nous faudra probablement nous y soumettre. Il est certain que les Grecs de l'Asie-Mineure, issus en partie d'une population mixte de colons phéniciens et grecs, n'ont souvent fait que suivre les routes de voyages déjà frayées par les Phéniciens. En tout cas, les études relatives à l'éclaircissement de différents éléments asiatiques qu'on rencontre dans l'histoire et dans la mythologie des anciens peuples pontiques, exigent de nouveaux efforts, avant qu'il soit possible de déterminer quel est le peuple qui a commencé le premier le commerce de la mer Noire, et qui a conséquemment introduit les premiers germes de la civilisation en Russie.

Je termine cet Essai en insistant sur un fait honorable pour la Russie, qui devra, à l'avenir, encourager les efforts de nos savants indigènes, c'est que celui auquel on doit la *première* monographie savante d'une des peuplades de Mésopotamie qui ont survécu à la chute de Ninive et de Babylone, est un jeune orientaliste, natif de Russie.

(L'Appendice à la fin de la Livraison.)



ANALYSE

d'un ouvrage manuscrit, intitulé

Die Ssabier ... von Dr. Joseph Chwolsohn.

I. Essai pour éclaircir, au moyen de l'histoire comparée, la question de l'influence des Iraniens sur les destinées de la race sémitique.

APPENDICE.

(Voy. pag. 525. Note 14.)

Renseignements sur les rois iraniens d'Assyrie et de Babylonie, contemporains du patriarche Abraham.

L'authenticité du récit de la Genèse (Chap. XIV) sur l'expédition que le roi d'Élymée entreprit conjointement avec trois autres rois contre des insurgés chananéens ou phéniciens, est à présent généralement reconnue. Tandis que des savans tels que MM. Ewald, Movers etc. ont apprécié l'importance de ce rapport pour l'histoire générale des Sémites, M. Tuch s'est appliqué à éclaircir et à confirmer ce fait remarquable au moyen de la géographie historique ²²⁾.

Cependant il reste encore à mieux constater la nationalité des quatre *rois belliqueux* qui ont porté des coups si funestes aux *faibles patriarches* des Sémites occidentaux, et, en outre, à essayer de mettre ces invasions dans un rapport plus intime avec l'histoire générale des empires iraniens. Je n'ai pas l'intention d'embrasser cette vaste tâche en entier; il ne m'importe

22) Voyez le traité intitulé «*Bemerkungen zu Genesis C. 14.*» et inséré dans le Journal «*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*». Leipzig 1847 pag. 161 — 194.

que de constater l'origine iranienne de deux noms de rois et d'en tirer une conclusion propre à confirmer mes idées sur l'histoire des premières dynasties iraniennes en Mésopotamie.

J'ai émis l'opinion que l'envahissement de la Mésopotamie par des confédérations de guerriers iraniens remonte à une époque antérieure à celle du patriarche Abraham et même à celle du premier roi des Hyksôs. Cette opinion trouve un certain appui dans le témoignage de Bérosee. C'est lui qui n'hésite point à citer une dynastie médique parmi les dynasties les plus anciennes de la Babylonie. En outre, cet historien, qui avait des sources positives à sa disposition, paraît même regarder les rois chaldéens des premières dynasties comme conquérants, ce qui conviendrait bien avec le rapport de Kouthâmi²³). L'histoire de plusieurs rois anciens de Babylonie porte, il est vrai, un caractère mythique²⁴). Cependant il est à désirer qu'on examine soigneusement, au moyen de la philologie iranienne, les noms de rois babyloniens cités par Bérosee. Pourrait-on, par exemple, contester que les noms *Otiartès* et *Xisouthre*, attribués aux deux derniers rois de la prétendue dynastie mythique, prouvent une origine iranienne?²⁵)

23) Voy. ci-dessus Note 19: «Les Nabats (= les Sémites) étaient les habitants de Babylone avant le règne des Chaldéens.»

24) Voyez l'article intitulé *Zu den Fragmenten des Ktesias und Berossos* et inséré dans le *Journal Rheinisches Museum für Philologie*. Frankf. a. M. 1852 pag. 252 — 267. Pour qu'on puisse épurer le texte des séries généalogiques de Bérosee et d'autres, il serait peut-être utile de le collationner sur les copies de ces séries renfermées dans certains ouvrages manuscrits des littératures syriaque et arabe. Je suppose même que la liste de 50 rois de Babylonie, qui se trouve chez un auteur arabe, servira à compléter les fragments de Bérosee conservés par des compilateurs grecs.

25) *Fragmenta histor. graec.* Vol. II. Par. 1848 pag. 500. α... Εἶτα ἄρξαι Ὀτιάρτην Χαλδαῖον ἐκ Λαράγγων^{*)}, βασιλεῦσαι δὲ σάρουρ ἡ. Ὀτιάρτου δὲ τελευτήσαντος τὸν υἱὸν αὐτοῦ Ξίσουθρον βασιλεῦσαι σάρουρ ὀκτωκαίδεκα.

*) Ἐκ Δαράγγων = du pays des Daranges? Comparez le nom d'un prétendu prédécesseur d'Otiartès, *Edoranchus*, et d'autres noms analogues de peuples et de pays iraniens, qu'on lit dans les ouvrages

Malheureusement il n'existe pas encore une collection tant soit peu complète des anciens noms et mots iraniens, dont on rencontre un si grand nombre dans les ouvrages des auteurs classiques, dans les inscriptions grecques et latines, dans les légendes de monnaies des Indo-Scythes, des Arsacides et des rois de Bosphore etc., dans l'Ancien-Testament, dans le Talmud et dans les ouvrages des auteurs ecclésiastiques, dans les littératures syrienne, arabe, mendaïte, arménienne, géorgienne etc. M'étant autrefois familiarisé avec ce genre d'études²⁶) pour mes recherches sur l'ethnographie historique de l'ancienne Russie, je n'hésite point à analyser les noms

historiques des Grecs et dans les inscriptions cunéiformes. — Plusieurs prédécesseurs d'Otiartès (Edoranchus etc.) étaient ἐκ Παντιβέλων. Comp. le nom de la classe des Παντι-αλαῖοι persans.

26) Voy., entre autres, mon traité intitulé *Pseudorussische Roxolanen und ihre angeblüche Herrschaft in Gardarik. Ein Votum gegen Jacob Grimm und die Herausgeber der Antiquités russes* (Bulletin de la Classe des Sc. hist. T. VII, N° 19 — 22 ou Mélanges russes tirés du Bulletin etc. St.-Pét. et Leipz. 1850. T. I. (4^{me} Livr.) pag. 373 — 436).

Comme ce sujet doit exciter quelque intérêt chez les Iranistes, je profite de l'occasion pour citer plusieurs auteurs qui, comme moi, ont plus ou moins discuté le thème iranien *rauç* et les noms qu'on en dérive. Voir les éclaircissements ou les citations qui se trouvent chez M. Burnouf (Journal asiat. 1834. Tome XIII. pag. 69; Commentaire sur le Yaçna. Paris 1835. p. 542. 553), chez M. Quatremère (Journ. des Savants, 1838 pag. 762), chez MM. Rödiger et Pott (Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes. Götting. 1840. pag. 47. 48. 20), chez M. Eug. Boré (Correspondance et Mémoires d'un voyageur en Orient. Tome second. Paris 1840. pag. 163), chez M. Schwartze (Das alte Aegypten. Leipz. 1843. I. pag. 692. 796), chez M. Sjögren (Ossetische Grammatik. St. Pet. und Leipz. 1844 pag. 431), chez M. Oppert (Journ. asiat. 1851. Tome XVII pag. 384 et 262), chez M. Paul Boetticher (Arica. Halae 1851 pag. 85) et enfin chez M. Edouard Röth (Gesch. unsr. abendl. Philos. Mannh. 1846. Notes 614 et 664), auteur que je me garderais bien de citer, si la mythologie de l'Avesta était mieux exposée ailleurs que chez lui. — Quant aux *Rosch* (Ρῶς) de la Bible et au Génie mendaïte *Rosch* ou *Rousch*, je renvoie le lecteur aux notes 37 et 44.

Plusieurs orientalistes contemporains continuent à confondre les Ρῶς de la Bible avec les Roxolans et avec les Ρῶς normands. Toute-

de deux rois d'Assyrie. Les éléments dont ces noms se composent, sont, on en conviendra, si communs, qu'on n'a pas, pour leur examen, grand besoin, d'avoir recours aux finesses de la grammaire comparative des idiomes iraniens.

Quant il s'agit d'analyser tels ou tels noms propres dont il est mention dans l'Ancien - Testament, il faut, avant tout, prendre en considération que l'usage de mettre des voyelles au-dessous et au-dessus des mots hébreux, n'a été introduit que dans les premiers siècles de notre ère. La langue hébraïque ayant subie différentes métamorphoses aux époques antérieures à l'empire romain, l'orthographe des masorèthes ne nous fait connaître que la prononciation hébraïque telle qu'elle était usitée à l'époque de ces prétendus philologues. Il se peut donc bien que les Sémites contemporains d'Abraham aient prononcé les noms des quatre rois en question d'une manière assez différente du système de prononciation établi par les masorèthes. En effet, cette supposition est suffisamment confirmée par les passages analogues empruntés aux Septante et à Flavius Josèphe.

Voici le verset premier du Chap. XIV de la Genèse:

וַיְהִי בַיּוֹם אֲמַרְפֶּל מֶלֶךְ־שֹׁנַעַר אֲרִיִּן מֶלֶךְ אֱלֹסַר
 פֶּדֶרְלִעֶמֶר מֶלֶךְ עֵיִלִם וַתְּדַעַל מֶלֶךְ גִּלִּים

Traduction des Septante (d'après l'édition de Zurich, publiée en 1730):

Ἐγένετο δὲ ἐν τῇ βασιλείᾳ τῇ Ἀμαρράλ βασιλέως Σενναάρ, Ἀριῶν βασιλεὺς Ἑλλάσαρ *) καὶ ὁ Χοδολλογομοὺρ βασιλεὺς Αἰλάμ, καὶ Θαργάλ **) βασιλεὺς Ἐδων.

*) Variante Ἐλασσάρ. — **) Θαργάλ.

fois, c'est une thèse à soutenir, que la prétendue identité des Roxolans asiatiques avec les Ῥῶς normands (ou avec les Russes slaves) n'est due qu'à la fantaisie du compilateur, assez mal-adroit, qui est connu sous le nom de Anonymus Ravennas, et qui aime à substituer des noms classiques aux noms des peuples européens.

Je doute que la nouvelle édition des Septante, publiée par M. Tischendorf, donne de variantes importantes, parce que la traduction arménienne, faite au IV^e siècle, ainsi que la traduction géorgienne, faite avant le VIII^e siècle, renferment un texte assez analogue à celui des éditions des Septante.

Les noms des quatre rois d'après la traduction arménienne: Amarphagh, roi de Sénar, Ariok', roi de Sellasar²⁷⁾, K'odoghagomor, roi d'Egham, Thargagh, roi des nations. (D'après l'édit. de St.-Pét. 1817.)

Les noms des quatre rois d'après la traduction géorgienne: Armaphal, roi de Sénar, Ariak, roi de Salasar, Kodologomar, roi d'Elam, Thagal, roi des nations (Unique éd. de la Bible géorg. Moscou 1743).

Flavius Josèphe. Il suffit ici de reproduire quelques passages de cet auteur d'après l'édition de M. Guill. Dindorf (Paris. 1845. I. pag. 19. 20).

Κατ' ἐκεῖνον δὲ τὸν καιρὸν Ἀσσυρίων κρατούντων τῆς Ἀσίας, Σοδομίταις ἦνδει τὰ πράγματα... Βασιλεῖς τε αὐτοῖς πέντε διεῖπον τὴν χώραν... Ἐπὶ τούτους στρατεύσαντες Ἀσσύριοι, καὶ μέρη τέσσαρα ποιήσαντες τῆς στρατείας, ἐπολιόρκουν αὐτούς· στρατηγὸς δ' ἐκάστοις ἦν εἰς ἐπιτεταγμένος... Καὶ διαβαίνει στρατὸς Ἀσσυρίων ἐπ' αὐτούς, στρατηγούτων Ἀμαραψίδου*), Ἀριούχου, Χοδολλαμόρου, Θαδάλου.

*) Lis. Ἀμαραφάλου. Plusieurs anciennes éditions de Josèphe nous offrent la variante ΜΑΡΦΑΔ, dans laquelle il faut substituer la lettre Λ à Δ.

Eupolème (environ 150 avant notre ère), qui passe pour Grec asiatique ou Samaritain, s'exprime ainsi (Fragm. hist. graec. III. pag. 212; cf. pag. 208):

Ὑστερον δὲ Ἀρμενίους ἐπιστρατεῦσαι τοῖς Φοίνιξι· νικησάντων δὲ καὶ αἰχμαλωτισαμένων τὸν ἀδελφιδοῦν αὐτοῦ, τὸν Ἀβραάμ μετὰ οἰκετῶν βοηθήσαντα ἐγκρατῆ γενέσθαι τῶν αἰχμαλωτισαμένων, καὶ τῶν πολεμίων αἰχμαλωτίσαι τέκνα καὶ γυναῖκας.

27) Je dois la transcription arménienne et géorgienne à la complaisance de mon honorable collègue M. Brosset. — Les Arméniens rendent la lettre l qui manque à plusieurs peuples iraniens, par gh.

1. *Ariokh ou Ariaka, roi d'Assyrie.*

On suppose que les anciens Hébreux n'ont supprimé la voyelle finale de certains mots qu'à une époque assez postérieure. S'il en était ainsi, il se pourrait bien qu'ils prononçassent encore, au temps de David, l'A final de la forme אריאִי et de celles qui lui sont analogues.

Personne n'ignore qu'une quantité de noms iraniens finissent chez les auteurs grecs par *-ακης* ou *ακος*. En effet, le suffixe *aka* (*ka*) a servi à former, dans les langues des Ariens asiatiques, une quantité de noms substantifs et adjectifs. Mais ce qui est étonnant c'est qu'on tarde à soumettre, au moyen de la philologie et de l'histoire comparées, à une analyse comparative plusieurs anciens noms sémitiques finissant par *akh*, *ekh* ou *okh* (cf. la syllabe néopersane *اک*) avec certains noms iraniens dont ils paraissent dériver. Il importe de citer ici une de ces analogies bien propre à nous guider dans l'analyse des noms finissant en hébreu par la lettre Caph.

Un chef d'une tribu hébraïque, contemporain de Moïse, porte (Num. XXXIV. 25) le nom de פִּרְתִּיָּהּ ou Φαρνάχ d'après la transcription des Septante. Tandis que le savant Gesenius (Lexic. man. Ed. alt. Lips. 1847) s'est presque refusé d'analyser ce nom au moyen des dialectes sémitiques, M. Raoul-Rochette n'hésite point à le regarder ainsi que les idées qui s'y rattachent, comme sémitiques, tout en s'abstenant d'en analyser les éléments fondamentaux. Il me paraît hors de doute que ce nom propre prouve une origine iranienne, et qu'ayant pénétré en Mésopotamie et en Asie-Mineure, à la suite des idées religieuses, il fut adopté par les Sémites à la première époque de la domination iranienne ²⁸).

28) M. Movers (Phoenizier I. 626. 649. 459. 460) a déjà fait entrevoir l'origine assyrienne de Pharnacès. M. Raoul-Rochette qui a, sans doute, rendu plus lucide la question de Pharnacès et de Pharnacé (Mémoire sur l'Hercule assyrien pag. 216. 218. 228 — 233.), ne peut encore se défaire de l'opinion généralement reçue, que les Sémites abondent en idées, en mythes et traditions originales. Comp. pag.

Le monothéisme pur des Hébreux repoussa, il est vrai, l'idée religieuse qu'implique le nom iranien Pharnacès, mais nous en trouvons des traces bien frappantes dans l'histoire religieuse des pays habités par des Iraniens et par des Sémites païens à la fois. Pour démontrer l'origine iranienne de ce nom fort répandu, je cite le roi des Mèdes Φαρνόςζ, contemporain prétendu de Ninus. C'est de cette simple forme (Franá ou Farná) qu'il faut dériver le mot Φαρνάκης, de même que les formes *Sandacès* et *Sandocès* se rattachent à celle du nom iranien *Sandan*, dont le nom «Hercule» n'est qu'une épithète. On sait que plusieurs Perses de distinction portèrent le nom de Pharnacès, que le même nom reparait dans la famille des rois du Pont qui prétendaient être d'origine persane, et qu'il était aussi en usage chez les Lyciens. J'ajouterai qu'il est mentionné chez les auteurs anciens d'un fleuve *Pharnacotis* en Drangiane, d'une ville *Pharnacium* en Phrygie, des Perses *Pharnapatès*, *Pharnaspès*, *Artaphernès*, *Tissaphernès*, *Pharnabaze*, *Pharandatès*, *Pharnazathrès*, Ἰνταφέρνης = *Vindafraná* (Journ. Asiat. 1851. Tome XVIII pag. 78. 351 et comp. le Glossaire de M. Rawlinson s. v. franá), d'un historien *Pharnouchus* (Nisibenus), d'*Artaphernès*, roi de Thrace, *Saitaphernès*, roi des hordes scythes (près d'Olbie), qui subirent une certaine influence morale de la race iranienne, tout en restant des barbares réservés à une ruine inévitable.

Passons à Babylone, résidence des conquérants iraniens depuis la plus haute antiquité, pour suivre la propagation des idées religieuses dont la forme Φαρνάκης n'est que l'expression littéraire. C'est justement à Babylone qu'on adorait, sous le nom de *Pharnoucos*, une personnification d'un dieu solaire; et le même dieu, sous le nom de *Pharnacès*, était aussi connu des Mysiens. En outre, Φαρνάκης était le nom cappadocien du dieu *Lunus* et Φαρνάκη, épouse mythique du héros *Sandacus*, était celui de la déesse *Lune* cilicienne, qui représentait la puissance femelle de la Lune.

41 et 42 du traité intitulé *Exercitationum Herodotearum Specimen III. sive Rerum Lydiarum Part. I. cum epimetro de Chaldaeis*. Scripsit Guil. Hupfeld. Rinteli, 1851.

Nous rencontrons le nom *Ariokh* dans deux autres ouvrages de la littérature sacrée des Hébreux, savoir dans le Livre de Daniel et dans le Talmud babylonien.

D'après le Livre de Daniel (Chap. II v. 14 et suiv.) Neboucadnétsar, roi (d'Assyrie et) de Babylonie, charge un de ses dignitaires, nommé *Ariokh*, de tuer les sages de Babylone (v. 14. Τότε Δανιήλ ἀπεκρίθη βουλὴν καὶ γνώμην τῷ Ἀριώχ τῷ ἀρχιμαγεύρῳ τοῦ βασιλέως... v. 15... λέγων· ἄρχων τοῦ βασιλέως...). Les interprètes modernes s'accordent à faire jouer à cet *Ariokh* le rôle d'un «*praefectus satellitum in aula babylonica*.» Quoi qu'il en soit, nous ne sommes nullement autorisés à regarder cet *Ariokh* comme un personnage supposé, ce qu'a fait P. de Bohlen, auteur parfois trop sceptique dans les questions qui se rattachent à la Bible ²⁹⁾.

Enfin le même nom reparait au III^e siècle de notre ère. C'est le fameux Samuel, recteur de l'école supérieure de Nahardah en Babylonie, qui portait le nom *Ariokh*, soit comme surnom soit comme sobriquet. Voici quelques passages du Talmud dont je dois la traduction à la complaisance de M. Chwolson :

On lit dans le traité Sabbath (53. a) à propos de l'interprétation d'une Mischnah :

«*Ariokh* de (en) Babylonie, l'interprète d'une manière pareille. Qui est-cet *Ariokh*? C'est Samuel.»

Le commentateur Raschi qui vit au XI^e siècle, fait observer que *Ariokh* signifie autant que le mot *rica*, c'est à dire *roi*. Bien que Raschi appuie son interprétation du mot «*rica*» sur un passage du Talmud, les philologues modernes prétendent que Raschi a hasardé deux hypothèses insoutenables.

Dans le Traité Menakhot (f. 38. a) nous lisons :

«Lévi dit à Samuel : *Ariokh* ! tu ne dois pas t'asseoir, avant de m'avoir expliqué ce passage.»

29) M. le Professeur Keil m'informe qu'aucun interprète moderne n'approuve l'hypothèse de l'orientaliste ci-dessus cité. Je dois ici exprimer à M. Keil ma reconnaissance de ce qu'il s'est empressé de m'envoyer quelques livres que j'avais tardés à faire venir de l'étranger.

Dans le *Traité Kiddouschine* le même Lévi dit :

« Ariokh! décide et je mangerai. »

Dans le *Traité Baba-Batra* (f. 115. b) un rabbin s'exprime ainsi :

« Je dis quelque chose, ce que Schabour Malka (שְׁבוּר מַלְכָּא = le roi Schapour) n'a point dit. Qui est-ce Schabour Malka? C'est Samuel. » — Cependant les auteurs du Talmud n'hésitent point, dans le même passage, à attribuer le surnom de Schabour Malka à un autre rabbin.

Je m'écarterais trop de mon but, si je voulais entrer ici dans une discussion détaillée sur l'histoire des métamorphoses remarquables que le nom *Arien* a subies dans les Indes, chez les peuples iraniens et chez les Ariens européens. Toutefois je ne pourrais approuver l'opinion émise par des orientalistes de profession que les *Ariens* les plus anciens se nommaient eux-mêmes *les vénérables* ou *les nobles*³⁰). Quelle exacte que soit cette interprétation, sous le rapport formel, elle est cependant peu conforme à la réalité des choses ou, pour mieux dire, elle contraste trop avec l'état patriarcal de la race arienne, quand elle alla se séparer en différentes bandes de bouviers ou pâtres en général.

L'idée d'aristocratie politique et nationale ne pouvant se manifester que successivement dans les communautés patriarcales des Ariens, il convient d'éclaircir l'histoire morale de leur dénomination d'après la méthode rigoureuse de l'ethnographie historique. Celle-ci exige, avant tout, qu'on se garde bien d'attribuer des idées purement abstraites aux membres des sociétés naissantes ou, ce qui revient au même, de se laisser induire dans un grave anachronisme. Ne serait-il pas le plus naturel d'admettre que le nom des Ariens, pris dans

30) Cette opinion est généralement reçue depuis la publication des ouvrages classiques de MM. Burnouf et Lassen sur les antiquités indiennes et iraniennes. Voy. les citations qui se trouvent dans la Note 65 des « Prolegomena de ariana linguaе armen. indole » de M. Gosche. *Comp. Zeitschr. f. d. Kunde des Morgenlandes*. Tome VI pag. 87. 88. et les Mémoires de M. Rawlinson (*Journ. of the R. Asiat. Society* Vol. XI pag. 44 — 46).

le sens de Vénérables, formait une épithète attribuée d'abord aux *patres-familias*, aux *seniores*, puis aux ἑσπάρχαι patriarchaux? Ce ne serait qu'à une époque plus récente que cette épithète aurait pu servir, par suite de tel ou tel progrès social, à désigner des classes ou des peuplades entières.

En ce qui concerne particulièrement l'emploi du nom *Arien* chez les peuples d'origine iranienne, nous voyons qu'ils avaient ainsi que leurs rois une espèce de prédilection pour cette épithète, politique et religieuse tout à la fois. Pour que les motifs de cette prédilection deviennent intelligibles, il faut décider avant tout, si le nom *Arien* était originairement particulier aux ancêtres de tous les peuples indo-européens. Qu'on ne s' imagine pas le trouver en grand usage chez les peuples européens qui tardèrent beaucoup, on le sait, à former des corps de nations séparés. Cependant nous savons que *Aria* (cf. le nom Ἄρια = la Perse) était un des noms de la Thrace et qu'une peuplade belliqueuse des Lyghiens (des Vandales gothiques) était connue sous le nom d'*Arii*. Mais on trouverait, sans doute, de traces plus remarquables de cette dénomination antique dans la mythologie et dans l'histoire des institutions politiques et guerrières des Hellènes et des Germains les plus anciens. Peut-être parviendrait-on même à mieux comprendre, au moyen de l'histoire patriarcale des Hellènes et des Germains, le motif, pour lequel le nom *Arien* et le mot *Artéen* qui dérive de la même racine, étaient si recherchés par les dynastes et par les nobles des peuples iraniens. Est-ce que la royauté émana chez les Iraniens du patriarcat et que l'ancienne épithète *arien* désigna chez eux, par suite de ce progrès social, *roi* ou *seigneur par excellence*? Puis, plusieurs peuples et pays iraniens furent-ils nommés *ariens*, parce qu'ils furent gouvernés par des Ariens par excellence? Au moins, il ne manque pas d'analogies propres à nous guider dans cette question si peu traitée. Qu'on se rappelle seulement le nom de différentes hordes turques dans le moyen-âge et le nom des Astingues vandales, chez lesquels le nom des dynastes est devenu nom national.

Est-ce que les *dynastes* des Iraniens occupant les premiers bords du Tigre et de l'Euphrate étaient des *Ariens par excellence*? C'est à quoi il est impossible de donner une re-

ponse décisive, faute d'autorités positives. Néanmoins il est bien frappant de rencontrer parmi les rois les plus anciens d'Assyrie les noms Ariokh, Ἀρειος et Ἀράνος qui peuvent signifier, sinon *seigneur* ou *Arien par excellence*, au moins *Vénérable*.

Le Sanscrit nous offre un adjectif *áryaka*, qui signifie, ainsi que la forme *árya* dont il dérive, *vénérable*, *noble*. Le substantif *áryaka* signifie (d'après le dictionnaire de M. Wilson) 1) *a grand father*, 2) *any respectable man*. Une forme peu différente du mot *árya* est le mot sanscrit *arya* qui signifie ainsi que le mot *árya* (Lassen Ind. Alt. I. 5) *maître*, *possesseur*, et qui correspond au mot avestéen *airya* (voy. le Comment. de M. Burnouf pag. 460 note 325).

M. Lassen (I. 787) nous fait connaître un dieu des serpents nommé *Aryaka*. Le *Mritchtchakatika*, un des drames sanscrits les plus anciens, qui est cependant postérieur à l'époque d'Alexandre-le-Grand, représente l'histoire d'un bouvier *Áryaka*, décrit d'abord sa révolte et puis son avènement au trône. P. de Bohlen a prétendu trouver dans le nom de ce personnage un titre de prince, ce qu'il n'est pas en effet, bien que l'auteur du drame (trad. par M. Wilson) puisse avoir choisi le nom *Áryaka*, pour honorer un homme destiné à devenir roi.

Il est du ressort des orientalistes d'expliquer comment le même mot est devenu le nom propre de différentes provinces et villes, toutes comprises dans les pays habités ou colonisés par les peuples sanscrite ou iranien. Ptolémée cite l'*Ἀριάκη Σαδινῶν* qui s'étendit (Lassen I. pag. 5. 151. 578) depuis Sourat jusqu'à Goa, et qui était différente d'une autre *Ἀριάκη* dans les Indes. *Ἀριάκη* (Ptolem. VI. 10 § 3) était une ville située en Margiane, *Ariace* (Pline V. 32. 40) était le nom d'une ville située en Asie-Mineure et le peuple *Ariacae*, mentionné par Pline (VI. 17. 19) dans l'Asie centrale, « rappelle » d'après l'opinion de M. Burnouf « le nom de l'antique Aria, en zend Airya. » Ptolémée (VI. 14. § 13) nomme un peuple habitant auprès du fleuve Iaxarte *Ἀριάκται*, ce qui convient bien avec le nom opposé des *Ἀναριάκται* ou des Non-ariakhs (Lassen I. 7). — L'inscription cunéiforme de Bisoutoun nous fait connaître le nom d'un Arménien *Arakha*, dont on

ignore encore l'étymologie. Comp. cependant les mots arméniens *arrak'ini* (= brave, vertueux) et *arak'ial* (= envoyé, ange). — Quelques savants parlent d'une plaine *Ariokh* en Assyrie et attribuent même, mal à propos, le nom d'*Ariokh* à l'ancien Élam, faute d'avoir mal compris un passage du Livre de Judith.

Le roi *Ariokh* d'Assyrie était, sans doute, postérieur à la domination de la dynastie médique en Babylonie. *Les Mèdes* eux-mêmes se nommèrent originairement, d'après Hérodote, Ἄριτοι et portent encore chez les auteurs arméniens du moyen âge (Voy. pag. I. 275 des Mém. de Saint-Martin) le nom *Ari* et *Arik'h* (= Ἄρυα et Ἄρυακα, d'après M. Lassen I. 7) dont on fait dériver l'adj. armén. *ari* = fort, vaillant³¹) En ce qui concerne la forme moderne *Irak*, je renvoie le lecteur au Journ. asiat. 1839. Tome VII. 298.

Nous sommes donc autorisés à tirer de tous ces témoignages la conclusion que le roi *Ariokh*, contemporain d'Abraham, bien loin d'être Sémite d'origine, appartient à cette race vigoureuse (τὸ Ἄρειον γένος) qui exerçait déjà, avant l'an 2000 de notre ère, un ascendant politique et moral sur la race sémitique. Malheureusement les listes des rois d'Assyrie ne sont parvenues jusqu'à nous que dans un état altéré ou incomplet, ce qui nous prive de l'espoir d'y retrouver notre *Ariokh*. Cependant il est assez frappant que la série des rois énumérés dans le prétendu Catalogue de Castor commence par « Bilus, Ninus, Semiramis, Zinas, *Arius*, *Aranus*, Xerxès, qui et Balleus, Mamithrus, Bilochus, Balleus . . » Deux autres listes, celles de Jules Africain et d'Eusèbe, nous offrent les formes Ἄρειος (ce qu'on devrait transcrire, d'après la prononciation byzantine, par *Arios*) et ΑΡΑΛΙΟΣ, dont la dernière est évidemment une alteration de ΑΡΑΝΟΣ, dûe à l'inadvertance des copistes. (Cf. les noms des rois d'Assyrie Ταυτάνης, Ἀχραγάνης et une quantité d'autres noms iraniens finissant par ανης).

31) Cette dérivation approuvée par plusieurs savants distingués deviendrait douteuse, si on parvenait à démontrer que les langues grecque et germane ont conservé des mots analogues sous le rapport de la forme et de l'idée.

Récemment un chronologiste a hasardé une conjecture assez ingénieuse au sujet des noms Ἄρειος et Ἀράνος, tout en les identifiant. En effet, il suppose, que quelque copiste ou interpolateur a changé la terminaison iranienne *ana* de plusieurs noms des rois contre une terminaison grecque ³²). S'il en était ainsi, le roi Ἄρειος, que le chroniqueur syrien Bar-Hebraeus nomme *Aris* et même contemporain (?) du patriarche Isaac, deviendrait fort suspect. Cependant nous ne devons pas perdre de vue qu'il y a des noms persans tels que Ἀριαῖος, Ἀριοβαρζάνης; qu'un auteur désigne tous les peuples professant le magisme comme τὸ Ἄρειον γένος; qu'un roi de Perse s'attribue une épithète bien conforme au nom Ἄρειος, et qu'il est mention d'un pays Ἀρεία. — C'est avec le roi *Aris* que Bar-Hébraeus finit sa série de rois d'Assyrie qui s'accorde assez bien avec les Catalogues grecs. Masoudy paraît avoir profité d'une source de même origine. Est-ce que le roi Ἄρειος est un des derniers rois de la dynastie mythique d'Assyrie?

Ariya, Ariya chi'ra — voilà les mots qu'on lit dans l'épigraphie cunéiforme de Darius I, et que M. Rawlinson (Journ. of the Asiat. Soc. Vol. XI. pag. 46; cf. Vol. X. p. 293) traduit ainsi: (*Je suis*) *an Arian and of Arian descent*, tandis que MM. Lassen et Benfey y entrevoient une allusion faite par le roi à la nation *noble* ou *vénérable* dont il se glorifiait de provenir. Nous ne devons pas nous attendre à voir souvent employé le même nom national par les Parthes ou par les Arsacides, dynastie d'origine scythe. Mais nous le voyons reparaître dans les inscriptions et dans les documents officiels, à l'époque de la Restauration iranienne.

En effet, le premier Sassanide dont l'avènement au trône fut suivi d'une restauration religieuse, se désigne par les titres d'adorateur d'Ormuzd et de roi des *Ariens* (... τοῦτο τὸ πρόσ-ωπον Μασδάνου Θεοῦ Ἀρταξάρου, βασιλέως βασιλέων Ἀριανῶν...). Son fils Schapour, qui compte parmi ses sujets un grand nombre de *Sémïtes*, se complait même à se nommer roi

32) Voy. pag. 261 et 266 du traité ci-dessus citée dans la Note 24. L'auteur de ce traité s'en réfère aux noms «Tautanos (Teutamios)» et «Teutaios», «Ophratanos», «Balaios» et «Belochos».

des Ariens et des *Non-ariens* (βασιλεύς Ἀριανῶν καὶ Ἀναριανῶν), ce qui correspond au titre de *Rois d'Aïran et Anïran*, dans les ordonnances sassanides traduites par les historiens arméniens.

Sommes-nous réellement autorisés à tirer de ces titres royaux la conclusion que le mot *arien* signifie *roi*, à l'époque des Achéménides et des Sassanides? Tout ce que nous pouvons, en attendant, supposer, c'est que le nom national *Arien* avait alors une signification religieuse. Cette supposition est confirmée, sous quelque rapport, par un passage remarquable (Μάγοι δὲ καὶ πᾶν τὸ Ἄρειον γένος...) que le néoplatonicien Damascius, qui séjourna même quelque temps à la cour du grand Khosroès, prétend avoir emprunté à Eudème, disciple d'Aristote.

M. Fürst³³⁾ est d'avis que le fameux recteur juif *Samuel* avait reçu le surnom d'*Ariokh* par suite de l'attachement qu'il porta au Sassanide *Schahpour* et aux partisans du magisme ou du parsisme en général. Quelque supérieur que fût Samuel à ses coréligionnaires, les extraits ci-dessus cités du Talmud ne paraissent pas donner lieu à une interprétation de cette nature. Il n'est pas non plus probable que Samuel reçut, comme le Talmud l'affirme, le surnom de *Schapour Malca*, par cette raison qu'on s'adressa à lui pour affaires d'argent.

Il me reste encore à donner quelques renseignements sur le nom et le site géographique de la résidence d'Ariokh, roi d'Assyrie. Tous les interprètes du Chap. XIV de la Genèse s'accordent d'abord sur ce point, que l'Assyrie ne peut pas y être passée sous silence. Les passages du Livre de Judith (Chap. I.), dans lequel il est mention du territoire de l'ancien roi Ariokh, confirment évidemment l'opinion ancienne que Élassar était située sur la rive gauche du Tigre. Voici ce que M. Rawlinson (The Athenaeum 1851. April p. 455) écrit au sujet de *Nimroud*, devenu si célèbre par les fouilles de M. Layard: «a suburb of the neighbouring large city of *Res-en* or *Alassar* (called by Xenophon, *Larissa*)». Comme ces combinaisons pa-

33) Kultur- und Literaturgeschichte der Juden in Asien. 1. Theil. Leipz. 1849. pag. 97 — 101.

raissent être soutenables sous les rapports philologique et géographique, je me contente de renvoyer le lecteur à quelques traités dont les auteurs³⁴⁾ sont d'avis que Élassar formait une partie de la grande ville qui est devenue fameuse sous le nom général de Ninive.

2. *Amraphel ou Amarapála, roi de Babylonie.*

La forme **אַמְרַפֶּל** est rendue plus exactement par les Septante (Amarphal), par Josèphe (Amaraphal) et par la traduction syriaque de l'Ancien-Testament (Amraphel), que par les Masorètes (Amraphel).

Bien qu'on n'ait pas encore découvert un nom arien tout-à-fait analogue à celui du roi en question, son origine iranienne peut être mise hors de doute. Le mot sanscrit *āmārā* signifie (voy. le Dict. de M. Wilson) d'abord «immortel», puis «a deity». *Amara-sīṅha* est le nom propre de l'auteur du glossaire sanscrite connu sous le nom de «Amara-kocha». L'Avesta nous offre aussi le même adjectif et mentionne, parmi les *Amēschaspenta* (= les saints immortels), le Génie *Amēř-tath* (= le

34) Voyez les traités de M. Tuch, Mespila und Maussil (*Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft.* Leipz. 1848 pag. 368), de M. Rawlinson (*Journ. of the Roy. Asiatic Society.* Vol. XI. Lond. 1849 pag. 10), de M. Wichelhaus, *Die zehn Stämme Israels* (*Zeitschr. d. deutsch. morgenl. Ges.* 1851 pag. 473. 482), de M. Knobel, (*Die Völkertafel der Genesis.* Giessen 1850 pag. 157. 343 et suiv.) et de M. Charles Koch (*Der Zug der Zehntausend, nach Xenoph. Anabasis, geograph. erläutert und mit einer Uebersichtskarte versehen.* Leipz. 1850 pag. 64 65. 141). Comp. les traités de M. Quatremère (*Journ. des Sav.* 1849 pag. 568. 605. 609. — 1850 pag. 308) et pag. 67 des *Annales d'Eutyché*.

Je reproduis encore un passage du «*Lexicon Manuale*» de Gesenius: «*Telasar* 2 Reg. 19. 12 et .. Jes. 37. 12 n. pr. regionis in Assyria vel Mesopotamia, quod praeterea in *Targum. Hieros. Gen. 14. 1. 9* legitur pro hebr. *Elassar* et ibid. et apud *Jonathan Gen. 10. 12* «pro hebr. *Ressen*.» — En ce qui concerne la forme arménienne Sélassar, il est bon d'observer que les mots syriaques «Malco d'Élassar» doivent se traduire par «Roi de Élassar». — Doit-on supposer que le mot hébreu RSN (ou Ressen d'après la transcription des Masorètes) fût prononcé autrefois *Rassan*?

Amerdad des auteurs mahométans; voy. le Comment. de M. Burnouf p. 158. 159. 165.) que M. Paul Boetticher ³⁵⁾ prétend avoir découvert dans la mythologie babylonienne.

Pal, Pol, Phel et Phul ne sont, comme il est constaté, que de formes iraniennes altérées d'après le génie des langues sémitiques. Comp. les noms iraniens *Sardanapal*, *Nabopalassar* (et *Nabopolassar*), *Tiglathpilessar* etc. Le mot sanscrit *pála* qui dérive, comme on sait, de la racine *pá* (= garder, protéger, régner), ne paraît qu'à la fin des noms composés (Indische Studien I. 334), tels que *Lokapála* (= le gardien du monde), *Gopála* (= le bouvier et puis, le seigneur), *Çicoupála* et autres noms de roi.

Amarphal ou *Amarapála* signifierait donc, à ce qui paraît, *seigneur immortel*, — épithète si bien conforme à la dignité des anciens rois iraniens, qui aimèrent à dériver leur origine des Dieux.

3. 4. Noms des rois d'Élymée et du pays des Goïm.

Quant aux noms *Kedorlaomer* et *Thidal*, je ne m'engage point à en donner des analyses tant soit peu satisfaisantes. Cependant j'ose fixer l'attention des investigateurs à venir sur quelques points qu'on ne doit pas perdre de vue.

Le roi d'Élymée (= *Airyama*, l'ancienne Sousiane d'après les idées géographiques des auteurs hébreux) est mis à la tête de cette grande confédération guerrière qui eut pour but de soumettre de nouveau à son sceptre les insurgés sémitiques. Peut-on s'imaginer que le roi si puissant d'Élymée d'alors fut Sémite d'origine? Il n'importe qu'on croie aisément expliquer son nom au moyen des langues sémitiques. Il se peut bien que les Sémites l'aient aussi altéré d'après le génie de leur langue, ainsi qu'ils aient transformé le nom iranien d'*Airyama* ou d'*Aryama* en Élam (*Ἐλυμαῖς*).

La transcription des masorèthes ne peut nous guider dans l'analyse du nom en question, dont la forme authentique n'est évidemment non plus conservée ni par les Septante, ni par

35) Rudimenta mytholog. Semiticae. Berol. 1848 pag. 19. 20. — Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellsch. 1850 pag. 368. — Arica. Halae 1851 pag. 17. Comp. cependant ci-dessus Note 4.

Joseph, ni par la traduction syriaque. En effet, les formes Χοδολλογομόρ et Χοδολλαμόρ, ainsi que la forme syriaque Charadlaamar (lis. *Chadarlaamar*) restent inintelligibles, même si l'on voulait insister sur l'identité originaire de l'hébreu Aïn avec le Ghain des Arabes ou sur l'altération si commune des lettres *r* et *l* ou *n* et *r*. Compar. les noms iraniens *Sandan* = *Sardan*, Ναβόννιδος = *Nabounita* = Δαβύνητος, Ναβου-χοδο-όσορ = Ναβου-χοδρ-όσορ = *Naboukudraçara* (d'après l'inscription cunéiforme de Bisoutoun. Voy. le Mém. de MM. Oppert, Rawlinson etc.). Il est à observer que le dernier nom est aussi représenté par les Hébreux sous la double forme de *Néboucadnétsar* et *Néboucadrétsar* dont la deuxième partie conviendrait assez bien, abstraction faite des voyelles mises par les masorètes, avec le commencement du nom du roi d'Élam. J'ajouterai encore que le dernier roi de l'ancienne Perse porta le nom *Codomanus*.

Nonobstant cette analogie assez frappante, il serait toujours hasardé de rétablir, à propos du nom du roi d'Élam, une forme originaire Χοδοναγαμόρ ou Χοδο-ραμόρ ou Χοδορα-μάνα et d'en rapprocher la première partie de certains mots signifiant « Dieu » dans les langues houzvaesch, néo-persane, courde, ossée et même dans la langue géorgienne. Toutefois je ne peux passer sous silence que le mot *khodāi* signifie dans le Boundéhesch *roi, seigneur*, que « *Khodā*, now used for *Gód*, was the royal title of the ancient kings of Bokhara and Guzagán », et que *Khodāi naméh* est réputé d'être l'ancien titre de l'épopée iranienne qui est actuellement connue sous le nom de *Schahnaméh* ³⁶).

36) Voy. Le Livre des Rois par Firdousi (publ. par M. Mohl. Préface p. X), les « Ossetische Studien » de M. Sjögren (Mém. de l'Acad. Impér. des Sciences de St.-Pét. VI^{me} série. Sciences polit., Histoire. Tome septième pag. 632 — 638. 652), le Glossaire achéménide de M. Rawlinson (Journ. of the Roy. Asiat. Soc. Vol. XI pag. 124), les « Arica » de M. Bötticher (pag. 63), le Journal « The Edinburgh Review » (1851. Oct. pag. 333. 334), les « Prolegomena » de M. Gösche (Berol. 1847. pag. 7), le traité de MM. Rödiger et Pott sur la langue courde (Zeitschrift für Kunde des Morgenl. III. pag. 55) et les Dictionnaires de Gesenius s. v. Néboucadnétsar etc.

Je suis bien loin de prétendre rétablir la forme authentique du nom du roi des Goïm, bien que je ne comprenne point, comment certains orientalistes s'imaginent le savoir expliquer au moyen des dialectes sémitiques, sans essayer de décider, avant tout, la question : *quel était le peuple des Goïm?* Comme je ne trouve point de renseignements précis sur ce sujet-là, je prends la liberté de soumettre à l'examen des orientalistes quelques hypothèses, faute de mieux.

Je dois d'abord les prévenir que le substantif appellatif *goï* (= peuple, et puis païen) est dû, d'après mon avis, au nom propre d'une nation quelconque. Pour désigner le peuple dont le substantif *goï* me paraît dériver, je hasarde l'hypothèse que la voyelle finale de ce mot remplace une lettre du même organe. Il est du ressort des savants versés dans la grammaire historique des dialectes sémitiques, de décider, si les lettres congénères *g* et *i* s'y remplacent mutuellement comme dans certains dialectes ariens.

En supposant que le substantif *goï* ait éprouvé une modification de cette nature, nous ne serions pas embarrassés d'en découvrir la forme authentique: le peuple *Gog* qui vivait, d'après les idées géographiques des Hébreux, du côté du Nord de la race sémitique, est bien connu. Je n'ose, en attendant, ni l'identifier avec les *Gog-ari* et avec les anciens habitants de *Gogarene*, pays du Caucase, ni avec les *Kog* des Arméniens, et je me garderai bien de lui attribuer une origine iranienne, seulement pour cette raison qu'un endroit situé sur les côtes de la Perse proprement dite était connu sous le nom de *Gog-āna*. Il s'en faut de beaucoup, qu'on puisse préciser l'élément scythe dans l'histoire de Médie et d'Assyrie, à-peine effleuré qu'il est par les découvertes de M. Rawlinson. M. R. Roth va même (voy. Note 51) jusqu'à contester l'origine iranienne du mot *mage*. Comp. cependant pag. 78 de la traduction d'Élisé publiée par M. Neumann.

La traduction syriaque de la Genèse, que j'ai consultée d'après l'édition de l'an 1645, traduit les mots *Tideal melekh Goïm* par *Taril malco dGheloö*. Quant aux différentes formes du nom de ce roi, je fixe l'attention des investigateurs à venir sur la forme *Tadar* ou *Tadal*, tout en m'abstenant de dire rien de

certain sur cette matière linguistique. Est-ce que les Goïm habitèrent la contrée de Ghilan, cette partie de la Médie qui s'étend jusqu'à la mer Caspienne?

Il y avait, abstraction faite des Γῆλαι en Hyrcanie, deux peuples nommés *Gelae* ou Ghèles. Les uns étaient voisins ou faisaient partie des Cadousiens, habitants du Ghilan actuel, tandis que les autres habitaient l'Albanie caucasienne.

Ce qui est bien remarquable c'est que les Gog sont nommés à côté des Rasch = Rosch ou Ῥῶς des Septante, et que le dernier peuple faisait partie des anciens habitants de l'Albanie, arrosée par plusieurs fleuves dont les différents noms (Araxes = Rakhsi = Eraskh = Aras = Ras; Cour etc.) prouvent évidemment une origine iranienne.

Je m'abstiens de m'étendre davantage sur ce sujet, qui doit être éclairci au moyen des différentes sources, peu ou point connues de certains théologiens, quand ils abordent la discussion de Ῥῶς et de Gog³⁷).

Quelque incertaine que soit encore l'analyse des noms des rois d'Élam et des Goïm, j'espère que mes renseignements sur les deux rois d'Assyrie et de Babylonie contribueront à rectifier l'opinion mal-fondée relativement à l'antiquité de la domination des Iraniens sur la race sémitique. Je m'attends bien à trouver peu de sympathie chez certains savants qui se croient appelés à exagérer la signification historique de la race

37) Pour faciliter cette tâche à certains savants, je prends la liberté de faire ici quelques observations sur les *Rasch* (*Rosch*) ou Ῥῶς du prophète Ézékiel. Ce peuple est évidemment identique avec les *Rosch* ou *Rousch* que Josèphe ben Gorion, auteur du IX^e siècle, fait habiter sur les rives du Cour dans l'Albanie (Aghovanie) ancienne ou le Daghistan actuel. C'est là que plusieurs auteurs arabes prétendent connaître le peuple *Ras*, et il n'est plus hasardé de l'identifier avec les *Rous*, que l'abréviateur persan de Tabary signale, en 642, comme une tribu vaillante. En tous cas, ni les Ῥῶς normands ni les Russes slaves ne doivent être confondus avec les Ῥῶς caucasiens, que nous rencontrons vraisemblablement encore sous un autre nom, ne fût-ce que dans la Chronique précieuse d'Aghovanie, ouvrage composé en arménien par Mosé Caghancatovatsi, d'après des sources pour la plupart anciennes.

sémitique. Cette classe de savants s'imagine que les anciens rois d'Assyrie et de Babylonie, étant Sémites d'origine, portent, sans aucune exception, des noms sémitiques. D'autres historiens et théologiens, dont le nombre n'est pas peu considérable, n'osent, il est vrai, défendre l'origine sémitique de tous les rois d'Assyrie et de Babylonie, mais ils tâchent de se tirer d'embarras, au moyen de théories peu scientifiques. Il se peut bien, disent-ils, que les (prétendus) rois sémitiques étant en rapport constants, depuis le XIII^e siècle, avec les Iraniens, aient adopté parfois des noms étrangers, ou qu'ils se soient donné des noms sémitiques qui renferment une ou deux syllabes iraniennes. Réfuter ces fausses suppositions au moyen d'une critique spéciale, — ce serait peu avancer la tâche principale, qui doit être exécutée, dans le domaine de l'histoire comparée de l'Asie occidentale, le plus tôt possible.

En attendant, les noms Ὠτιάριτης et Εἰσουθρος, Ἀριώχ et Ἀμαρφάλ, sont à regarder comme le point de départ quand il s'agit de rétablir l'histoire des empires iraniens, arrosés par deux grands fleuves, exclusivement connus sous des noms iraniens. L'origine iranienne des noms du *Tigre* et de l'*Euphrate* est à-présent un fait incontestable. Cela posé, on doit donc tirer la conclusion, que les Sémites, exposés à l'ascendant irrésistible des Iraniens, sont allés, à une époque bien éloignée, même jusqu'à adopter des noms étrangers pour désigner les plus grands fleuves de leur patrie. On conviendra aussi désormais que presque tous les noms connus des rois de Babylonie et d'Assyrie sont purement iraniens et que la plupart de ces rois mêmes étaient des Iraniens de pur sang. Ce fait une fois établi, on réussira à faire disparaître de plus en plus, au moyen de l'ethnologie comparée, ce faux point de vue d'où l'on a, grâce au dogmatisme historique, si longtemps envisagé l'histoire politique et morale des païens sémitiques ^{37^a}.

37^a) Je fais observer que je n'ai pu profiter des ouvrages de M. Spiegel (*Avesta . . . übersetzt . . . I. 1852*) et de M. Dunker (*Gesch. des Alterthums I. 1852*) qui, tous deux, regardent encore les empires d'Assyrie et de Babylonie comme *sémitiques*!



ANALYSE

d'un ouvrage manuscrit, intitulé

Die Ssabier... von Dr. Joseph Chwolsohn.

II. Exposé des recherches de M. Chwolsohn sur le développement historique du Sabisme.

Pour qu'on puisse bien apprécier l'histoire de la chute du paganisme oriental, on doit, avant tout, émettre au jour les causes morales qui ont accéléré ou arrêté la décadence des anciens peuples païens.

M. Chwolsohn a eu l'occasion, depuis son enfance, d'acquiescer des connaissances étendues sur l'ancien hébreu et sur la littérature des talmudistes et des rabbins. C'est par cette vaste lecture qu'il a commencé à se familiariser avec le génie des langues et avec le caractère individuel des littératures sémitiques. Puis il a donné une autre direction à ses études, en se proposant d'explorer certaines littératures orientales et notamment celle des Arabes, dans l'intérêt de l'histoire ancienne de l'Asie et de l'Égypte et particulièrement des anciens peuples de la Babylonie, y compris celle de la Basse-Chaldée. Dans ce but il a fait des recherches préliminaires, pendant son séjour en Allemagne, où il a en même temps pris connaissance des travaux des orientalistes français et anglais. Avant d'entreprendre un ouvrage de longue haleine, il a jugé à-propos de composer un traité étendu sur *les Sabiens syriens de Harran et d'autres vil es de la Mésopotamie pendant le moyen-âge*, et de le présenter, comme savant indigène, au jugement de l'Académie Impériale des sciences.

Chargé d'abord par la Classe historico-philologique de lui rendre compte de l'ouvrage en question et puis d'en donner

un Rapport détaillé, je ne me suis pas dissimulé les difficultés de ma tâche. Je dois même prévenir le lecteur que je me vois hors d'état de publier un Rapport spécial sur le travail entier, ce qui exigerait un temps fort long. Le sujet traité par l'auteur est d'une grande étendue et touche, en outre, à des questions nombreuses et graves, dont plusieurs ne sont connues de moi que d'une manière générale. Cependant ce que je viens de dire se rapporte particulièrement à la seconde section du premier volume et à peu près au second volume entier. Pour soumettre la première section du premier volume à un examen détaillé, il m'a fallu d'abord étudier soigneusement les sources nombreuses que l'auteur a traduites de certaines langues orientales, ou qu'il a citées d'après des livres bien accessibles aux savants d'une ville possédant, grâce à la munificence Impériale, des collections si riches d'ouvrages tant manuscrits qu'imprimés.

J'ai lu et examiné avec le soin nécessaire la première section du premier tome, - section qui traite de l'histoire politique, des institutions et des travaux littéraires des Sabiens. L'exposé que je donnerai de cette section et le jugement que j'en porterai mettront, je l'espère, le lecteur au fait et lui donneront, en même temps, une idée assez favorable du talent et des connaissances de l'auteur. Je pourrai donc me borner à rendre compte en général de la valeur scientifique des parties dont je n'ai pas examiné tous les détails, d'autant plus que M. Chwolsohn y a abordé des questions très obscures et même peu ou point traitées par les orientalistes et par les historiens les plus renommés. On conviendra que de telles questions n'ont pu subir un examen approfondi dans le Rapport actuel, dont j'ai signalé le but principal dans l'Avant-Propos.

Avant d'aborder l'examen soigneux des sources, sur lesquelles les résultats principaux de l'ouvrage en question s'appuient, j'ai jugé nécessaire de suivre la marche des études faites sur les Sabiens et sur le Sabisme par les savants des époques éloignées et par les savants contemporains. Il m'importait de constater, si les recherches de M. Chwolsohn portaient un caractère individuel, ou s'il avait choisi quelque

guide parmi ses prédécesseurs. Je me suis bientôt convaincu qu'un tel guide est introuvable, et que les prédécesseurs de notre auteur ont plutôt embrouillé qu'éclairci la question du Sabisme. Il est même, je peux l'affirmer, impossible de s'orienter dans ce chaos des opinions les plus bizarres et des hypothèses les plus hasardées. Enfin, aucun des auteurs qui ont traité du Sabisme n'a embrassé ce sujet en entier, à l'instar de notre jeune orientaliste, versé dans plusieurs parties des connaissances historiques.

J'ai appris moi-même par expérience qu'il est difficile de se défaire d'opinions mal fondées relativement au Sabisme, et notamment de renoncer au préjugé enraciné, qui porte à croire que le Sabisme et l'astrolâtrie (l'adoration des astres) sont synonymes. Je crois donc utile de donner un aperçu historique des études sabiennes. Ces études ont commencé dans le temps où les savants de l'Europe eurent l'occasion de connaître un ouvrage du rabbin Maïmonide, d'après la traduction hébraïque intitulée *Moré Nébochim*. C'est, sans aucun doute, celui des auteurs arabes qui a contribué le plus à embrouiller la question au moment où elle éveilla pour la première fois l'intérêt des savants de l'Europe. Parmi eux il faut citer comme le premier, à ce qu'il semble, le fameux Isaac Casaubon qui consulta, dans une lettre écrite en 1601, le polymathe J. J. Scaliger au sujet du Sabisme. Pendant le cours de la première moitié du XVII^e siècle les investigateurs se bornaient presque uniquement au témoignage de Maïmonide, qui leur semblait avoir identifié les Sabiens avec les anciens Chaldéens, et qui en outre (on ne tarda pas à le répéter) avait émis l'assertion que le Sabisme avait jadis rempli le monde entier. Ces études furent continuées depuis le milieu du XVII^e siècle sur une échelle plus vaste. En 1651, Jean Henri Hottinger, professeur à Zurich, communiqua le premier plusieurs extraits du *Fihrist* sur les Sabiens, et, entre autres, un récit fort important, d'après lequel *les Harraniens n'avaient adopté le nom des Sabiens du Coran qu'à l'époque du calife al-Mamoun († 833)*. Néanmoins le savant Hottinger et un grand nombre de ceux qui le citaient continuaient à parler des Sabiens de l'antiquité la

plus éloignée. La confusion qui en résulta devait être encore augmentée par une nouvelle inattendue.

C'est vers le milieu du XVII^e siècle qu'on apprit par les Portugais, par des voyageurs et par des carmes-déchaussés, qu'une peuplade sabienne habitait encore les environs du confluent du Tigre et de l'Euphrate, notamment Bassora, et quelques provinces persanes. Cette peuplade, désignée par le nom de *Sabiens* chez les Arabes et chez les Persans actuels et se nommant elle-même *Mendaïtes*, est devenue connue, en Europe, sous la dénomination de *Chrétiens de St.-Jean*, — dénomination qui n'a pas d'autre raison que l'imagination naïve des navigateurs portugais du XVII^e siècle³⁸). Ce fut le savant Maronite Abrahamus Ecchellensis qui fit entrer le premier ces Sabiens modernes dans le cadre des recherches sur le Sabisme. Son ouvrage fut publié à Rome, l'an 1660, et renferme, entre autres, une critique sévère de l'ouvrage de Hottinger intitulé *Historia orientalis*. En vain le fameux Richard Simon, guidé par son tact historique, conseilla, depuis l'an 1678, de ne plus confondre les Sabiens de Maïmonide et ceux d'autres auteurs arabes. Il fut également presque inutile qu'il reconnût les Sabiens modernes ou les Mendaïtes pour un reste des anciens gnostiques, et qu'il devinât déjà des rapports intimes entre les manichéens et les Mendaïtes. On ne fit pas grand cas de ce bon conseil et de ces belles conjectures: on ne cessa pas de traiter les Sabiens, comme un des peuples les plus fameux, et dont le culte devait remonter aux temps les plus reculés.

Le préjugé, qu'il fallait envisager les prétendus Sabiens de l'antiquité comme les représentants d'un culte ancien et nommément de l'astrolâtrie, fut encore fortifié par l'Anglais

38) Voici ce que Ulr. Friedr. Kopp (*Bilder und Schriften der Vorzeit. Mannheim 1824. II, page 327*) a déjà dit à propos de cette dénomination mal fondée: «[Die Benennung Johannis-Christen] ist unter allen wohl diejenige, die zu den grössten Missverständnissen Anlass geben kann. Die Gelehrten, als Eichhorn, Tychsen, Bellermann, Sylvester de Sacy, welche dieses längst wissen, sollten daher, wenigstens um der Schwachen willen, diesen Namen nicht mehr gebrauchen.»

Hyde. Ce savant avertit, en 1700, le monde savant, que, outre les auteurs arabes déjà connus, les Persans du moyen-âge avaient l'habitude de désigner presque tous les peuples de l'antiquité, comme p. e. les Grecs, les Chaldéens, les Persans, les Indiens, les Arabes etc., sous le nom de Sabiens. Et cependant on n'ignorait plus, depuis Golius et Hottinger, que les mots *Harranien* et *Sabien* étaient synonymes chez un grand nombre d'auteurs arabes. Mais ce qui est encore plus étrange, c'est que personne ne fut frappé du silence absolu qui règne chez les Pères de l'église syrienne et chez les chroniqueurs syriens, au sujet des *Sabiens*, tandis que ces auteurs, antérieurs et postérieurs à Mahomet, ne manquent pas de prononcer leur aversion profonde contre les *Harraniens*.

A-peine un savant renommé, J. D. Michaelis, réussit-il, il y a 70 ans, à constater qu'on ne doit point prendre les Sabiens du Coran pour adorateurs des idoles, qu'il faut, au contraire, les envisager comme les ancêtres des Sabiens modernes ou des Mendaïtes et les séparer des Sabiens mentionnés chez les auteurs arabes. Il est vrai que Michaelis n'avait pas d'idée tant soit peu solide sur cette dernière classe de Sabiens, mais son opinion sur ceux du Coran, quelque incontestable qu'elle parût, fut de nouveau mise de côté par plusieurs savants contemporains et postérieurs. Au lieu de confirmer et de développer les conjectures proposées par Golius, par Simon et Michaelis, et de tirer une conclusion importante de la date empruntée par Hottinger au Fibrist, on aima mieux se perdre dans le dédale de l'astrolâtrie sabienne ou identifier les Sabiens avec les anciens Sabéens (*Sabaei*) arabes, — erreur dans laquelle on n'aurait plus été induit, si l'on avait au moins consulté Isaac Casaubon ou Abrahamus Ecchellensis.

Quelques savants de notre siècle se sont formé des idées un peu plus justes par rapport aux Sabiens actuels, mais les prétendus Sabiens de l'antiquité sont pourtant restés pour eux une secte dont on ne savait pas rendre compte. Enfin cette confusion, qui est ressortie de toutes les combinaisons faites au sujet du Sabisme, n'a pas sa pareille

dans l'ethnographie historique. Malgré tous les efforts pour faire une distinction rigoureuse entre les différentes classes des Sabiens et pour en découvrir la nécessité, les orientalistes et les historiens de notre siècle étaient toujours fort embarrassés quand ils touchaient au Sabisme. Est-il donc étonnant que l'illustre géographe Ritter, après avoir consulté un nombre considérable d'orientalistes et d'ouvrages orientaux n'ait pas su se former une idée claire du Sabisme et qu'il se soit vu obligé d'engager les orientalistes et les mythologues à débrouiller cet amalgame d'opinions et de conjectures?

Quelles sont donc les véritables causes qui font que des savants tels que les Casaubon, les Scaliger, les Selden, les Bochart, les Hottinger, les Pococke, les Gale, les Spencer, les Abrahamus Ecchellensis, les Golius, les Herbelot, les Marracci, les Kämpfer, les Hyde, les Basnage, les Prideaux, les Renaudot, les Assemani, les Sale, les Fourmont, les Gibbon, les Michaelis, les Carsten Niebuhr, les Reiske, les Kleuker, les Jones, les deux Tychsen, les Langlès, les Norberg, les Sacy, les Ouseley, les Saint-Martin, les Wilken, les Gesenius, les Letronne, les Stuhr, ainsi que les savants contemporains, n'aient pas compris et écarté cette confusion inouïe? Pour ne pas être injuste envers les auteurs que je viens de nommer, il faut d'abord prendre en considération que les auteurs arabes et persans eux-mêmes avaient déjà fort embrouillé la question du Sabisme, de sorte que les savants européens n'ont, pour ainsi dire, que continué cette confusion des auteurs orientaux. Cependant la relation principale sur une date propre à arrêter les investigateurs dans leur fausse direction a été publiée, il y a deux siècles. En outre, des sources qui nous donnent une idée assez juste de la doctrine et du culte de deux classes des Sabiens *historiques* ont été accessibles au monde savant depuis long-temps.

C'est donc uniquement *le défaut d'une saine critique des sources orientales* qui a empêché les savants les plus renommés de parvenir à une solution définitive de la question.

Il leur fallait rétablir, avant tout, les différentes classes des Sabiens *historiques* et des Sabiens *supposés* et caractériser les premiers d'une manière réellement historique, ne fût-ce que sous une forme succincte. Gardons-nous d'adresser des reproches sévères aux savants antérieurs à notre époque, d'autant plus que le défaut d'une saine critique se fait sentir encore trop souvent dans la partie orientale de diverses littératures contemporaines. On ne peut pas nier qu'on ne s'applique trop peu à apprécier les productions historiques faisant partie des littératures mahométanes d'après leur valeur intrinsèque. Il ne suffit pas, dans un cas tel que le nôtre, d'indiquer les sources anciennes dont tel ou tel auteur oriental a profité, mais il faut se livrer aussi à certaines recherches spéciales, qui offrent des difficultés particulières. Je vais en signaler deux, qui doivent fixer ici notre attention. Il importe d'observer qu'il est assez difficile, même pour des critiques expérimentés en fait d'ethnographie historique, de bien comprendre l'emploi ambigu des dénominations de peuples chez les auteurs orientaux du moyen-âge, et de se pénétrer du point de vue ou des idées particulières d'où ces auteurs partent en exposant le culte, la doctrine, la philosophie ou enfin l'état moral d'un ancien peuple. C'est justement l'analyse du terme «*Sabi*» des auteurs orientaux, ainsi que l'appréciation de certains historiens comme philosophes et hommes de lettres, qu'il fallait entreprendre, pour que les études sur les origines et sur le développement du Sabisme fussent couronnées de succès.

C'est le grand et incontestable mérite de M. Chwolsohn d'avoir débrouillé ce chaos d'opinions mal fondées et d'avoir complètement mis fin aux conjectures hasardées, aux hypothèses incohérentes et aux illusions naïves au sujet des Sabiens et du Sabisme. Malgré l'aveu unanime des savants contemporains, qu'il est fort difficile d'éclaircir l'histoire compliquée du Sabisme, il ne fallut point cependant de circonstances extraordinaires à notre jeune orientaliste, pour qu'il pût se frayer une route aussi nouvelle que directe dans le vaste champ des études sabiennes. La question du Sabisme étant jusque-là si embrouillée et le nom de M. Chwolsohn

étant resté jusqu'en 1851 inconnu dans les littératures contemporaines, non - seulement il sera fort intéressant d'apprendre de quelle manière notre auteur a su éviter le faux chemin de ses prédécesseurs, mais cela donnera aussi lieu de se former dès à-présent une idée de son tact historique.

C'est encore pendant son premier séjour en Russie, que M. Chwolsohn, en faisant une lecture réitérée des ouvrages de Maïmonide, prit connaissance des Sabiens qui, au dire de ce rabbiniste, avaient jadis rempli le monde entier. En continuant ses études en Allemagne sur une échelle plus vaste, notre orientaliste rencontra des passages chez des auteurs modernes qui, faisant allusion au Sabisme, prenaient pour identiques les Sabiens des auteurs arabes et les adorateurs des astres ou du feu. D'ailleurs il n'avait pas la moindre intention de se livrer aux recherches de cette nature. En attendant, le discours prononcé par M. Flügel, en 1845, dans l'assemblée des orientalistes d'Allemagne, sur le Fihrist d'en-Nédim, tomba dans les mains de M. Chwolsohn, qui fut surpris d'y retrouver les Sabiens, à ce qu'il lui parut, de Maïmonide.

Lorsque notre auteur conçut le projet, en 1847, de se rendre à Vienne, pour y prendre connaissance des manuscrits arabes, il avait, entre outre, l'intention, d'y copier le chapitre du Fihrist sur les Sabiens. En le copiant, il fut frappé de son contenu, et ce qui fixa son attention particulière c'est que le Fihrist lui parut offrir un témoignage positif sur l'histoire du nom du Sabisme, sous le règne du calife al-Mamoun (†833). Il n'hésita pas, au premier coup-d'oeil, à en conclure que le Sabisme ne remonte point à la plus haute antiquité, et se mit à rassembler des matériaux tant d'après des ouvrages manuscrits que d'après des auteurs imprimés.

Quoique le jeune investigateur fût peu disposé à admettre l'origine antique du Sabisme, il eut beaucoup de peine à réussir à se défaire de tant de préjugés généralement reçus et à donner à sa conjecture la forme d'une démonstration historique. Il lui fallut écarter une quantité de difficultés qu'offre l'étude des sources orientales sur le Sabisme, dont

les relations se contredisent formellement les unes les autres. C'était peu de chose, en comparaison d'autres difficultés, de constater que les passages du Coran s'accordent bien avec la date du Fihrist, et d'apprécier le caractère individuel des Sabiens du Coran sous le rapport religieux. Mais comment expliquer que les Sabiens, au dire de plusieurs auteurs arabes, reconnaissaient pour leurs précepteurs et sages anciens tantôt Hermès et Agathodémon, tantôt Seth et Hénokh (Edrise)? Que doit-on juger du récit d'après lequel les Sabiens se disent eux-mêmes descendants d'un certain Sabi, fils d'Hénokh? Vaut-il mieux approuver une des nombreuses étymologies arabes du nom de Sabiens? Est-ce que les Arabes ont puisé dans une source authentique en prononçant que Bouddha est le fondateur du Sabisme, et en désignant tout à la fois le Sabisme comme la religion de Noé? De quelle manière les noms d'Abraham et de Zoroastre se rattachent-ils aux origines et aux destinées successives du Sabisme? D'où provient cette affinité et presque l'identité de la doctrine philosophique et même des dogmes religieux des Sabiens avec ceux du néoplatonisme? Comment les Arabes peuvent-ils identifier les Sabiens avec les Syriens, avec les Chaldéens et les Nabatéens, et assurer à la fois que les anciens Grecs, les Romains, les Égyptiens, les Cappadociens, les Persans etc. étaient du nombre des Sabiens? Doit-on ajouter foi aux voyageurs et aux géographes arabes, antérieurs aux croisades ou contemporains, quand ils disent qu'à leur époque, les restes des Chaldéens antiques se trouvent, sous le nom de Sabiens, à Harran et que les véritables Sabiens demeurent dans les contrées situées au confluent de l'Euphrate et du Tigre? Les Sabiens modernes, connus sous la fausse dénomination de Chrétiens de St.-Jean, sont-ils les véritables descendants des Sabiens si souvent mentionnés chez les auteurs arabes? Ou doit-on seulement admettre entre eux des rapports intellectuels? Peut-on s'imaginer que les Sabiens aient partagé toutes ces opinions, toutes ces doctrines et tous ces rites superstitieux que leur attribuent les Arabes? Est-ce que les Sabiens étaient, comme les auteurs arabes

semblent le prétendre, les véritables représentants de l'astro-lâtrie? Mais que juger de Schahristani, connaisseur si renommé des dogmes et de la doctrine philosophique de différentes sectes et peuples? Son rapport n'est-il pas en opposition ouverte avec les relations renfermées dans le Fihrist, dans les ouvrages de Masoudy et d'autres auteurs arabes? Que dire de Maïmonide, qui est de la première autorité en fait de Sabisme, et qui paraît avoir profité d'écrits sabiens provenant de la plus haute antiquité? D'où vient-il donc que ses récits si curieux et si étranges à la fois ne s'accordent ni avec les relations du Fihrist, ni avec l'exposé de Schahristani? On conviendra qu'il fallait une critique judicieuse, des connaissances spéciales dans différentes parties des sciences historiques et des efforts assidus, pour approfondir toutes ces questions divergentes, et que nous pourrions augmenter par d'autres, dont nous n'avons point fait mention.

L'ouvrage manuscrit de M. Chwolson se compose de deux tomes, dont le premier est de plus de 800 pages et le second de plus de 2000 pages in-4°. Le premier volume, renfermant *l'histoire politique et morale des Sabiens à Harran*, est divisé en deux sections (Bücher), dont la première a pour but d'éclaircir tant *le développement successif du terme «Sabisme» chez les auteurs arabes, que l'histoire politique (äusserer Geschichte), les institutions et la littérature des Sabiens syriens à Harran, en Mésopotamie*, tandis que la seconde section contient *un traité détaillé sur la doctrine et les opinions philosophiques des Sabiens harraniens, à l'époque du califat*. Dans le second volume l'auteur nous offre *les textes arabes principaux, suivis d'une traduction allemande et de vastes commentaires*.

Je vais passer en revue chaque chapitre de la première section du premier volume, en tâchant de préférence de présenter un exposé succinct des recherches de l'auteur sur le développement historique de la terminologie arabe, en tant qu'elle concerne le sujet en question. L'emploi varié des mots *Sabi* et *Sabisme* une fois justement déterminé, on ne peut plus être induit en erreur par les fausses interpré-

tations du mot Sabisme, soit des auteurs arabes, soit des savants européens.

La question du Sabisme ³⁹⁾ étant si compliquée et, en outre, si embrouillée par les savants européens, notre auteur a jugé à-propos — il lui faut en savoir bon gré — de présenter dans le Chap. I *un Résumé de ses recherches*, destiné à faire connaître en général le développement du Sabisme et les interprétations que les Arabes en ont faites. Après avoir parlé des méthodes critiques suivies dans la partie historique de la littérature allemande, il expose les causes pour lesquelles le sujet en question est devenu si compliqué à l'époque des croisades.

1^o Les deux peuplades qui portaient réellement au moyen-âge le nom de Sabiens se sont appliquées elles-mêmes, par des raisons analogues et différentes à la fois, à déguiser leur caractère individuel et surtout leurs croyances.

2^o Un grand nombre d'auteurs arabes et persans n'ont pas eu de notions exactes en traitant des Sabiens et du Sabisme.

3^o Les Arabes se sont successivement formé du Sabisme une idée particulière, qui était peu conforme à la réalité des choses. Nous croyons pouvoir nommer cette idée une idée fixe.

La confusion qui résulta de ce procédé n'a pas eu lieu à toutes les époques de l'Islam. Nous ne la rencontrons ni dans le Coran, ni chez les premiers commentateurs du Coran, ni chez les auteurs antérieurs au X^e siècle, autant qu'ils sont connus de M. Chwolson. Enfin cette confusion n'est arrivée à son comble que dans les ouvrages d'une époque postérieure et peut être bien expliquée même au sujet des auteurs tels que Schahristani et Maïmonide, quand on tâche de se pénétrer des idées religieuses et historiques qui étaient particulières à ces auteurs. Il n'importe que

39) Quant à la transcription *Sabiens* (*Ssabier*) au lieu de *Tsabiens* (*Zabier*) voir la Note 48.

beaucoup d'auteurs arabes et persans aient compris sous la dénomination de *Sabiens des adorateurs des astres*, et que le *Sabisme* n'ait souvent été autre chose, à leurs yeux, que *l'astrolâtrie*. Cette interprétation du Sabisme est néanmoins dépourvue de base tant étymologique qu'historique. M. Chwolsohn va même, pour extirper cette fable étymologique, cultivée avec prédilection en Angleterre, jusqu'à prétendre qu'il n'y a jamais eu, aux époques historiques, une nation sémitique *exclusivement* astrolâtre et qu'il ne faut point regarder du même point de vue les traces de l'astrolâtrie chez les païens arabes, chaldéens, syriens, phéniciens etc. Cependant il faut convenir qu'il y a eu, en effet, des *astrolâtres sabiens* (ou Sabiens syriens), et qu'il existe encore une peuplade d'*astrologues sabiens* (ou Sabiens babyloniens), mais cette astrolâtrie et cette astrologie ne forment qu'une *seule* particularité du culte de chacune de ces deux classes de Sabiens.

En général, le Résumé renfermé dans le Chap. I est fort instructif et contribuera beaucoup à faciliter l'intelligence des recherches spéciales.

Après avoir démontré par quelques indications que les idées des auteurs arabes relatives au Sabisme sont souvent plutôt compliquées que confuses, M. Chwolsohn passe au Chap. II. Il y donne un *Aperçu historique des opinions émises par les savants européens, depuis 1601 — 1850, sur le Sabisme*. Il en résulte que la science moderne n'offre en général que des idées confuses au sujet du Sabisme. Les savants chez lesquels on aperçoit, à commencer de J. Casaubon, des notions un peu plus justes qu'à l'ordinaire, sont fort peu nombreux et n'ont réussi à éclaircir que quelques points particuliers, sans approfondir le sujet. Et même ces notions plus claires furent toujours de nouveau obscurcies par l'influence de la confusion générale⁴⁰). Je ne peux passer sous

40) MM. Fleischer et Mohl qui ont été chargés par les sociétés asiatiques de Paris et de Halle-Leipzig, de composer des Rapports annuels sur les progrès des études orientales, conviennent qu'on ne possède jusqu'à-présent que des renseignements *très imparfaits* sur le Sa-

silence que M. Chwolsohn assure — on pourrait même confirmer son assertion par des preuves formelles — n'avoir recueilli ces notices historico-littéraires qu'à une époque où il avait déjà traité à fond son sujet moyennant l'étude des sources manuscrites. D'ailleurs cette énumération d'une centaine de savants plus ou moins fameux, qui ont négligé d'approfondir l'histoire du Sabisme, fait déjà bien deviner le grand service rendu aux lettres par notre auteur. En même temps, cet Aperçu peut être considéré comme un recueil de matériaux pour servir à l'histoire critique des études orientales, — science très propre à introduire les jeunes orientalistes et les historiens proprement dits dans le vaste domaine des sciences linguistiques et historiques relativement à l'Orient.

Dans les Chap. I — V il est question des associations religieuses et des peuplades dont les noms si analogues à celui de Sabiens, ont souvent induit en erreur les savants et même des investigateurs contemporains. Pour écarter les causes de cette confusion, M. Chwolsohn a senti la nécessité d'éclaircir ces termes ethnographiques des points de vue linguistique et historique, tout en s'abstenant d'embrasser l'histoire entière de ceux qui portaient des noms analogues à celui de Sabiens syriens. Il aborde cette tâche secondaire, mais indispensable, dans le Chap. III, où il parle de trois personnages nommés *Scheba* (שְׁבָא) et de *Seba* (סְבָא) dans la Bible, ainsi que des *Sebaïm* (סְבָאִים) etc. Toutes ces formes ne doivent plus être confondues avec le nom des Sabiens araméens, mentionnés depuis l'époque de Mahomet. Le nom de ces Sabiens du moyen-âge commence en hébreu par un tsadé (צ = au syr. Ⲫ = à l'arabe. ص) et non par un samekh ou schin (ס, ש), comme celui des Sabéens ou Schabéens de l'Ancien-Testament, qui habi-

taient et l'Arabie et l'Éthiopie. Une de ces peuplades est d'ailleurs identique avec un peuple de l'Arabie-Heureuse nommé Σαβαῖοι, Σάβαι, *Sabaei* et سَبَا (*Sabá* ou le peuple de Saba) par les auteurs arabes. M. Chwolsohn prétend que les Arabes n'ont jamais confondu le peuple *Sabá* de l'Arabie-Heureuse avec les «*Sabioun*» araméens (الصايون) = Es-Sábioun). On connaît assez bien l'origine, l'histoire et l'état moral distinctes des Sabéens arabes de l'antiquité, dont l'astrolâtrie est fort différente de celle des Sabiens formant le sujet de l'ouvrage en question. Malgré tous ces arguments incontestables, on rencontre encore des combinaisons étranges sur la prétendue identité des Sabéens arabes et des Sabiens araméens. Il n'est pas superflu d'observer que même les savants de France continuent à désigner le peuple «*Sabá*» de l'Arabie-Heureuse et les «*Sabi-oun*» araméens par le même nom, à savoir par celui de *Sabéens*. Loin de moi la pensée de prétendre régler l'orthographe française, mais qu'il me soit permis de faire observer que l'usage de désigner les Sabiens araméens par les termes de *Sabéens*, *Sabäer*, *Sabeans*, *Cabeu*, date d'une époque à laquelle on faisait dériver, par suite d'une fausse étymologie, l'origine des Sabiens araméens de l'Arabie. Continuer désormais cette habitude orthographique, c'est de nouveau donner lieu à des mal-entendus chez les non-orientalistes ⁴¹).

Le Chap. IV renferme quelques indications sur les *Sébouéens* (Σεβουαῖοι) *samaritains des premiers siècles de notre ère*

41) Il n'entre pas dans mon plan de contester l'assertion de M. Chwolsohn, que les hommes de lettres, parmi les Arabes, n'étaient pas capables de confondre les noms de *Sabéens* et de *Sabiens*. Cependant je ne serais pas étonné d'apprendre un jour que les auteurs arabes aient rapporté une tradition quelconque aux Sabiens syriens, tandis qu'elle concerne les Sabéens arabes. Plusieurs auteurs arabes parlent du pèlerinage des Sabiens harraniens vers la Mecque et de leur vénération pour les pyramides de l'Égypte. On peut être d'accord avec M. Chwolsohn sur ce point, que les deux traditions ne sont pas authentiques, tout en désirant qu'il en indique l'origine d'une manière incontestable.

qui sont, en outre, mentionnés chez un auteur juif d'une époque postérieure. Ces Sébouéens, rangés parmi les sectes des Couthéens ou des Samaritains, peuvent aussi peu que les Sapéens (Σαπαῖοι) thraciens, scythes et éthiopiens, les Sabins (Σάβροι) phrygiens, les Σαβαῖοι βωμοί des Mèdes et les Sabéens arabes, obscurcir le sujet traité par notre auteur.

Le Chap. V renferme aussi des recherches préliminaires, mais dont le but principal est de démontrer l'origine étymologique du nom des Sabiens babyloniens mentionné dans le Coran, adopté, l'an 830 de notre ère, par les Harraniens syriens, et puis interprété arbitrairement tant par ceux-ci que par les auteurs arabes. M. Ch wolsohn prévient ses lecteurs que les recherches renfermées dans ce chapitre, ne sont pas destinées à éclaircir les questions aussi nombreuses que difficiles se rapportant à l'histoire des Sabiens du Coran ou des Sabiens proprement dits. Au contraire, il ne lui importe que de gagner dans ce chapitre *un point de départ* pour son travail sur les Sabiens harraniens. Il traite d'abord des Sabiens (babyloniens) mentionnés dans trois passages du Coran. Plusieurs investigateurs tant anciens que contemporains sont déjà parvenus à s'apercevoir que Mahomet a voulu désigner par le terme Sabiens (Sabioun, du singul. Sabi, voir la Note 48) une peuplade ou une secte qui n'était ni juive ni chrétienne. Il n'a pas non plus échappé à plusieurs interprètes modernes du Coran que ces Sabiens sont à envisager comme les ancêtres des *Mendaïtes babyloniens* (ou chaldéens; voy. la Note 17) de notre temps, qui, en effet, portent encore le nom de Sabiens chez leurs voisins arabes et persans. Toutefois, il faut convenir que les savants de la première moitié de notre siècle n'ont cessé d'émettre des opinions hasardées ou peu fondées sur ces trois passages du Coran. Ces hypothèses sont enfin ou affaiblies ou entièrement réfutées par l'interprétation très simple de M. Ch wolsohn et par les nouveaux renseignements ci-joints. Il prouve d'une manière incontestable que Mahomet ou ceux qui ont composé le Coran n'avaient point l'intention de désigner par « *Sabioun* » une secte d'adorateurs des idoles ou du feu. En outre, notre auteur donne une foule de témoignages

à l'appui, empruntés tant aux commentateurs arabes et persans qu'aux historiens arabes, et concernant les Sabiens du Coran ou leurs descendants immédiats. Nous pouvons en tirer la conclusion que les Sabiens du Coran, *étant bien loin d'être juifs ou chrétiens*, furent reconnus par Mahomet et par ses partisans comme une secte qui se vantait d'avoir reçu *une espèce de révélation*. C'est pour ce motif que Mahomet les rangea parmi les *peuples du Kitab* (☞ du Livre ou du Livre révélé), auxquelles appartenaient, aux yeux de Mahomet, les musulmans, les juifs et les chrétiens, de sorte que les Sabiens eurent également droit à la tolérance des partisans du prétendu prophète.

Mais qu'elle était donc la contrée habitée par ces Sabiens à l'époque de Mahomet? C'est à quoi l'on n'a pas su donner jusqu'à présent une réponse satisfaisante, parce qu'on a négligé de consulter les auteurs orientaux, dont plusieurs, Arabes d'origine et appartenant au X^e siècle, désignent ces Sabiens comme habitants des marais entre Wasith et Bassora, c'est à dire d'une partie de l'ancienne Chaldée. L'un de ces auteurs, qui est un homme aussi savant que judicieux, atteste même que les Sabiens habitaient déjà ces contrées au temps de Manès, fondateur de la secte des manichéens. Ce qui vient à l'appui de ces indications, c'est que les auteurs arabes regardent les habitants de ces marais comme un reste des *anciens Nabatéens*, — terme par lequel les Arabes désignent, par quelque raison inconnue, tous les peuples de la souche araméenne et particulièrement le reste des anciens Chaldéens babyloniens. Les Sabiens nabatéens ou chaldéens étant *indigènes* de Mésopotamie et notamment de la Chaldée proprement dite, il faut donc supposer qu'ils avaient conservé la langue babylonio-araméenne de leurs ancêtres. Cette supposition est confirmée d'une manière formelle tant par les Arabes que par les Syriens, qui n'hésitaient point à comprendre sous le nom de Chaldéens les habitants sémitiques de la Mésopotamie pendant le moyen-âge.

Les Babyloniens ou les Chaldéens étant de nouveau exposés à l'ascendant des peuples iraniens sous le règne des Arsacides et des Sassanides, il est fort probable qu'ils ont

aussi subi l'influence morale ou religieuse de la race irannienne à l'époque où l'ancienne civilisation babylonienne tombait en désuétude. En effet, il est constaté, comme nous verrons plus bas, que les Nabatéens ou les Sabiens des marais ont été imbus du parsisme à une époque peu antérieure à Mahomet. Nous ne pouvons entrer ici dans une discussion ni sur la ceinture sacrée (*kamara*) des Guèbres et des Mendaïtes ni sur les Kimariens sabiens que M. Chwolsohn n'ose identifier avec une secte récente des mages, nommée kayoumarthiens et adhérents au prince mythique Kayoumarth ou Keïomars, qui fut regardé par eux comme Adam et qui fut aussi connu des Mendaïtes. Cependant on peut présumer que la prétendue révélation des Sabiens babyloniens, à laquelle Mahomet fit allusion, était en rapport quelconque avec le parsisme.

Il faut bien prendre en considération que les Arabes postérieurs à Mahomet attribuaient une espèce de révélation et une espèce de livre révélé tant aux mages qu'aux *thnaviya* (dualistes). C'est par le dernier mot que les Arabes désignent les sectateurs de deux principes, savoir les sectateurs du bon et du mauvais principe ou *ceux des gnostiques qui se rapprochaient le plus du parsisme*. En outre, les Arabes mêmes font dériver, avec juste raison, les dualistes, parmi lesquels ils rangent expressément les Sabiens babyloniens ainsi que les manichéens, de l'ancien parsisme. Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que Manès est né et a été élevé dans la secte des Sabiens babyloniens, dans la première moitié du III^e siècle de notre ère. Ce fait est mis, à ce qu'il semble, hors de doute par M. Chwolsohn, et on en tirera peut-être grand parti pour l'éclaircissement de l'histoire du parsisme à l'époque des Arsacides, d'autant plus qu'une même idée fondamentale, savoir l'empire imaginaire de la lumière (ou d'Ormouzd), est particulière tant aux Mendaïtes qu'aux manichéens. R. Simon, Peringer, Gesenius et d'autres savants, qui ne connaissaient pas encore la relation arabe sur l'éducation de Manès, ont été disposés à faire subir au mendaiïsme l'influence du manichéïsme, ce qui serait un anachronisme.

C'est aussi à l'aide de la même source arabe, savoir du Fibrist d'en-Nédim, que M. Chwolsohn est parvenu à confirmer d'une manière assez probable l'étymologie du nom de *Sabiens* babyloniens, jadis devinée par Norberg et Michaelis, puis rejetée sans raisons solides par plusieurs savants, qui se sont laissé induire en erreur par les fausses étymologies faites par les Arabes à une époque bien postérieure. Cependant la plupart des auteurs modernes sont revenus à l'étymologie mentionnée. Cette interprétation du nom de *Sabiens* acquiert un fort appui dans une notice d'en-Nédim qui désigne au moins deux fois ⁴²⁾ les dualistes sabiens (les Mendaïtes babyloniens) par le mot purement arabe *Mogtasilah* = *qui se baignent ou qui se purifient* (par le moyen des bains de rivière). Ce terme doit donc être une traduction littérale du terme *Sabioun* du Coran. En effet, les verbes sémitiques טַבַּל en hébreu (cf. טַבַּע), טַבַּל en chaldaïque, ṭṭal en syriaque et صبغ en arabe signifient originairement *tingere, immergere*. *Es-Sabioun* sont donc ceux *qui se plongent* (dans l'eau lustrale), *qui se purifient* (en se baignant), *qui font des lustrations*. Cette habitude de pratiquer fréquemment des lustrations était particulière à plusieurs peuples de l'antiquité, tels que les Juifs, les Grecs, les Perses, les Indiens etc.

On ne s'attendra pas à apprendre que les Arabes n'ont jamais confondu les *Sabiens* babyloniens avec les *Sabiens* syriens. Au contraire, le nombre de ceux qui savaient établir une distinction rigoureuse entre les *Sabiens* du Coran et les *Sabiens* de Harran, est peu considérable. Le terme *Nabatéen* étant chez les auteurs orientaux l'équivalent du nom *Araméen* et se rapportant aussi bien aux *Araméens* syriens qu'aux *Araméens* babyloniens (ou *Chaldéens sémitisés*), il était bien naturel, que même des auteurs du X^e siècle de notre ère ne manquassent pas de désigner les *Sabiens harraniens* ou syriens, à titre mal fondé, sous la dé-

42) Un de ces passages fut traduit, en 1840, par M. de Hammer, qui rend le nom de *Mogtasilah* par *die sich durch Waschung Reinigenden*.

nomination de *Chaldéens* (Babyloniens), et de les déclarer à la fois *Nabatéens*. Bien plus, ils allaient jusqu'à attribuer à ces deux classes de Sabiens la même origine religieuse. Toutes ces méprises ne peuvent désormais donner lieu à de fausses combinaisons.

Ces recherches préliminaires quoique non complètes, au sujet des Sabiens du Coran étaient nécessaires, pour que notre auteur ne fût plus arrêté par les opinions erronnées que plusieurs auteurs arabes et persans ont émises sur les origines du Sabisme en général et des Sabiens harraniens en particulier. L'étymologie du nom des Sabiens proprement dits étant découverte et confirmée par des témoignages historiques, M. Chwolson put se passer de réfuter en détail les fausses étymologies que nous rencontrons chez les auteurs arabes à l'égard du nom «*Sabi*». Ces fausses étymologies, il est vrai, ont donné matière à des rêveries historiques aussi nombreuses que puérides, mais il n'importe à notre auteur que de les ranger dans l'ordre de leurs dates dans les chapitres suivants, pour caractériser, par le moyen de ces dérivations ordinairement peu conformes au génie des langues sémitiques, les idées fixes que les Arabes postérieurs à l'époque d'al-Mamoun s'étaient formées sur le Sabisme.

Pour écarter toute espèce de doute qui pourrait s'élever au sujet de la nationalité babylonienne, des éléments fondamentaux du culte des Sabiens du Coran, ainsi que de la différence totale qu'il y a entre eux et les Sabiens syriens, M. Chwolson jette à la fin du chapitre V, *un coup d'oeil sur les Sabiens actuels ou les Mendaïtes babyloniens, dispersés en Mésopotamie et dans la Perse méridionale*. N'ayant pas fait une étude spéciale du mendaï et des livres sacrés écrits dans ce patois sémitique, notre auteur a dû se borner à recueillir les renseignements les plus nécessaires sur ce débris des anciens Babyloniens, qu'on prend encore souvent pour des descendants des Harraniens. Il faut approuver hautement M. Chwolson d'avoir évité de faire des digressions étrangères à son but principal, d'autant plus que la question du mendaïsme est bien épineuse et exigerait, pour être approfondie, des études très spéciales des manuscrits mendaïtes et de l'Avesta et, à

ce qu'il paraît, du Boundéhesch. En face de telles difficultés M. Chwolsohn s'est contenté de fournir quelques indications, puisées dans les ouvrages des orientalistes et dans les rapports des voyageurs et des missionnaires. Ces renseignements sont suffisants et propres à faire mieux connaître *la différence totale qui existe entre les Sabiens mendâïtes et les Sabiens harraniens*, de sorte que les Mendâïtes seuls doivent être regardés comme les véritables descendants des Sabiens mentionnés dans le Coran.

Qu'on ne se laisse pas induire en erreur par la communauté de l'origine *araméenne* des Harraniens et des Mendâïtes. Quelque grands et intimes que soient les rapports entre la langue classique des Syriens et le chaldéen (ou le babylonien) de quelques fragments de l'Ancien-Testament, il est néanmoins sûr que les dialectes des peuplades araméennes qui ont survécu à la domination des Parthes, allèrent en s'altérant d'une manière bien sensible. En outre, il est constaté que les Araméens orientaux, à l'époque des écrivains du moyen-âge, ne savaient se faire entendre avec les Araméens occidentaux que par l'intermédiaire des interprètes. Suivant les témoignages formels d'auteurs bien instruits, *les Sabiens harraniens* parlaient et écrivaient *le dialecte syriaque le plus élégant*, tandis que les Araméens orientaux, y compris *les Sabiens des marais*, ne se servaient que d'un *dialecte corrompu*, rempli de locutions vicieuses. Cet aveu est confirmé par le langage des livres sacrés des Mendâïtes et par la langue vulgaire qu'ils parlent encore entre eux. Ce jargon se rapproche, d'après l'opinion d'orientalistes du premier rang, plus de l'ancien chaldéen (babylonien) que du syriaque ecclésiastique, et peut conséquemment être désigné comme un dialecte incorrect du chaldéen (babylonien).

Les Sabiens actuels nomment leur langue maternelle *mendâï* et se donnent à eux-mêmes le nom de *Mendâïtes* (מנדאייא) du sing. (מנדא). Signifie-t-il *gnostiques* ou *sectateurs du génie Menda* (מנדא), ou, ce qui est encore moins probable, *disciples*? C'est une chose fort indifférente pour notre auteur, parce que les Harraniens ont adopté seulement le nom que

les Mendaïtes *portent dans le Coran* et chez leurs voisins arabes et persans jusqu'à l'heure actuelle. 43)

Tout ce que nous savons des Sabiens des marais, à l'époque antérieure à l'arrivée des Européens dans le golfe Persique, s'accorde bien avec les observations faites par des voyageurs relativement aux Mendaïtes et avec les renseignements empruntés à la littérature mendaïte. Quelque faibles que soient encore les études sur les livres sacrés des Mendaïtes, on ne peut plus douter qu'ils ne renferment des traces de la sagesse ou ce qui revient souvent au même, de la superstition des anciens Babyloniens ou Chaldéens. Il est facile de comprendre que cette sagesse a été bien défigurée avec le temps, de sorte que les Mendaïtes, comme gens superstitieux, ont un penchant particulier pour l'astrologie et la magie. En outre, il doit paraître peu étonnant qu'on rencontre dans le langage des livres sacrés des Mendaïtes des mots persans et une terminologie mythologique qui rappelle souvent celle de l'Avesta et des manichéens.

Il est donc impossible de méconnaître les rapports intimes existant entre les anciens Babyloniens et les Sabiens mendaïtes, et il serait plus que hasardé de détacher la doctrine et le culte mendaïtes du développement historique du parsisme et du manichéisme. Ainsi il ne peut non plus être question d'une tradition très douteuse en elle-même, suivant

43) Comme les Mendaïtes ne se nomment jamais, ni entre eux ni dans leurs livres, *Sabiens*, comme, au contraire, les Harraniens seuls se sont désignés pendant plusieurs siècles par cette dénomination, et comme enfin les relations des Arabes et des Persans sur des Sabiens *historiques* regardent principalement ceux de Harran, il vaudra mieux employer désormais le terme « *Sabiens* », exclusivement, pour désigner les Harraniens, depuis l'an 830. Cf. Note 48.

La plus grande partie des Mendaïtes actuels n'habite plus la Babylonie proprement dite. Cependant j'aimerais mieux désigner leur dialecte par le mot *babylonien*, bien qu'on ait déjà, avant la naissance du mahométisme, nommé la langue des Araméens babyloniens *le chaldaïque*. D'ailleurs on pourrait nommer la langue des Chaldéens iraniens *l'ancien cardé*, surtout si l'on devait parvenir à déchiffrer une partie des inscriptions cunéiformes de Babylone, au moyen des idiomes iraniens.

laquelle les Mendaïtes, après avoir été expulsés de la Palestine sous le règne des premiers califes, s'étaient réfugiés dans les pays qu'ils habitent actuellement. On en trouve des associations dispersées en différentes contrées de la Mésopotamie et de la Perse. Quelques-unes d'entre elles sont soumises aux Turcs et aux Perses, tandis que d'autres, comme nommément celle qui se trouve à Dorak, paraissent former des associations politiques et religieuses à-part. Quoi qu'il en soit, les Mendaïtes sont trop nombreux, pour être, à-part toute autre considération, regardés, comme les descendants immédiats d'une poignée de colons fugitifs.

On connaît le goût des peuples asiatiques pour les contes et pour les traditions fabuleuses généalogiques. Si ces traditions et ces assertions ne reposent pas sur quelque source réellement historique, on doit les accueillir avec une extrême réserve. Ce que je viens de dire se rapporte particulièrement aux païens de la Mésopotamie du moyen-âge et de notre temps, comme par exemple aux Mendaïtes, que leur triste destinée paraît avoir forcés à se déguiser, à l'instar d'autres peuplades de la Mésopotamie, sous divers masques. Néanmoins on doit les regarder comme indigènes de l'ancienne Babylonie ou Chaldée; ils sont connus, chez les auteurs arabes du moyen-âge, sous les noms de *Sabiens* ou de *Mogtasilah des marais* entre Wasith et Bassora, de *Kimariens (des marais)* entre Wasith et Bassora et de *restes des Nabatéens*. Ce qui vient à l'appui de cette dernière assertion, c'est que les auteurs arabes nomment Wasith la capitale de ces Nabatéens, et qu'un savant arabe du XII^e siècle, natif de Wasith, porta, pour une raison inconnue, le surnom d'*el-Mendaï*.

C'est donc justement en Mésopotamie ou dans la Chaldée proprement dite que l'ancien culte et l'ancienne doctrine de ce reste des Nabatéens (Babyloniens) a été imbu du gnosticisme ou, ce qu'il vaut peut-être mieux dire, du gnosticisme persan, et cela à une époque antérieure à la naissance de Manès. Ainsi on les a appelés avec juste raison *ausserchristliche Gnostiker*, ou gnostiques hors du christianisme, qui se sont parfois rapprochés soit des chrétiens soit des mahométans et même des Guèbres actuels, sans vouloir passer ni pour les

uns ni pour les autres. Les autres métamorphoses des croyances des Mendaïtes, étant presque inintelligibles, ne peuvent entrer dans le cadre des recherches de M. Chwolsohn, qui se contente de porter l'attention sur un fait fort remarquable. Ce fait est bien propre à démontrer parfaitement les rapports intimes entre le parsisme et le mendaïsme.

C'est par la méprise des navigateurs portugais, qui se laissèrent tromper par quelques particularités du culte mixte des Mendaïtes, qu'on les a désignés, au XVII^e siècle, par la dénomination de *Chrétiens de St.-Jean*. Il n'importe qu'ils pratiquent encore, outre les sacrifices du bélier, de la poule et plusieurs autres coutumes magiques et superstitieuses, des lustrations (= καθαρισμοί) fréquentes et variées, instituées, suivant leur assertion, depuis la création du monde: les missionnaires les plus judicieux du XVII^e siècle s'étaient déjà aperçu que les Mendaïtes sont en substance des restes des anciens Chaldéens (Babyloniens), et qu'ils ne méritent point, ni pour leurs lustrations extérieures (Waschungen, Reinigungen), ni par aucun autre motif, le nom de chrétiens. M. Chwolsohn, en joignant les résultats tirés des sources arabes aux observations de missionnaires bien instruits, n'hésite donc plus à regarder les associations nombreuses des Mendaïtes babyloniens (chaldéens) comme des païens déguisés. Opprimés et persécutés par les mahométans, ils se sont appliqués à substituer, pour se mettre à l'abri de toute persécution, quelques personnages bibliques à leurs génies mythiques. C'est ainsi que les Mendaïtes ont échangé, par exemple, les noms de leurs principaux génies *Mouhr*, *Rast* et *Rosch*, contre les noms d'*Abel*, de *Seth* et d'*Énosch*. Et cependant ces trois génies doivent avoir enseigné la doctrine des sept planètes ou des mauvais génies aux ancêtres des Mendaïtes! Cette confusion d'idées ne serait point intelligible, si les noms de ces trois génies *Mouhr* (Mithra), *Rast* (Razista) et *Rosch* (Raoço) ne prouaient eux-mêmes une origine persane, et si l'on ne rencontrait pas des analogies frappantes de pareilles substitutions chez les Sabiens harraniens ⁴⁴).

44) Les formes mises entre () sont empruntées à l'Avesta. *Mithr* et

Cet exposé succinct suffira au lecteur pour se former une juste idée des Sabiens babyloniens ou chaldéens, encore identifiés, en 1850, avec les Sabiens syriens, par des auteurs estimables en Angleterre, en Allemagne et en Russie, et pour porter un jugement impartial sur la valeur de deux traditions analogues, dont l'une est d'une importance particulière pour nous, et dont nous parlerons plus bas.

Après avoir dégagé son sujet de ce qui l'a tant obscurci jusqu'ici et après avoir gagné un *point de départ* sûr et ferme par l'interprétation exacte de trois passages du Coran, M. Chwolsohn passe à un accident ou à un fait historique qui lui a donné occasion de composer un ouvrage de deux volumes sur les Sabiens syriens. C'est dans le Chap. VI qu'il expose *le motif pour lequel les païens syriens de Harran ont adopté, l'an 830 de notre ère, le nom des Sabiens babyloniens rangés parmi les peuples tolérés dans le Coran.*

C'est une chose fort étrange, presque inouïe et incroyable, qu'une peuplade change de nom et se déguise, pendant plusieurs siècles, sous un nom qui lui était jusque-là étranger, sans emprunter ni la moindre tradition historique, ni le moindre rite, ni la moindre sentence morale à ceux qui portaient réellement ce nom. Néanmoins c'est par une pareille thèse que M. Chwolsohn vient de débiter, quelque paradoxale qu'elle paraisse au premier coup-d'oeil.

Les païens syriens de Harran, menacés par le calife al-Mamoun de la peine de mort, adoptèrent, l'an 830 (= 215 de l'Hégyre), le nom de Sabiens babyloniens du Coran, pour qu'en feignant d'être adhérents de ladite secte, ils pussent rester fidèles, sous ce masque, au paganisme syro-hellénique de leurs ancêtres.

Rast appartiennent, dans les idées des sectateurs postérieurs du parsisme, à la classe des Yazata (Izeds). La forme néo-persane *Rosch* ou *Rousch* doit être rapprochée du terme mythologique *raoço* (= la lumière), qu'on rencontre souvent dans le texte de l'Avesta.

Je ne connaissais par encore ces deux termes, *raoço* et *Rosch*, quand je publiai, il y a deux ans, mon Mémoire sur les Roxolans. Voir ci-dessus la Note 26.

La source principale qui nous avertit de ce changement de nom provient d'un chrétien syrien, Abou - Yousof Abscha'a surnommé el-Qathî'i. On ignore encore si cet el-Qathî'i était natif de Harran (Κάρραϊ, Carrhae), mais il est certain qu'il y séjourna, et qu'il s'empessa d'obtenir des renseignements solides sur les Harraniens païens du IX^e siècle, parmi lesquels il comptait des personnes de sa connaissance. Cet auteur est né, d'après le calcul de M. Ch wolsohn, vers le milieu du IX^e siècle, et composa, entre 893 — 912, un traité intitulé *Révélation des doctrines des Harraniens nommés de nos jours Sabiens*, d'où en-Nédim a extrait deux fragments précieux pour les insérer dans son Fihrist. C'est de ce dernier ouvrage manuscrit que Hottinger a déjà tiré ⁴⁵⁾ le fragment concernant le changement de nom des Harraniens. Les deux fragments d'el-Qathî'i, traduits en français, sur un manuscrit fort mauvais, par M. de Hammer, ont paru en 1841. Je m'abstiens d'énumérer les savants qui ont cité le fragment publié en 1651, sans savoir en tirer parti, mais il n'est pas superflu d'observer que le Maronite Abrahamus Ecchellensis et d'autres membres de la propagande ont attribué probablement la tradition sur ce changement de nom aux Mendaïtes du IX^e siècle, et que Fourmont l'ainé et les encyclopédistes ont défiguré le rapport d'el-Qathî'i de la manière la plus arbitraire. Il fallait qu'un homme du nord vint rétablir la vérité pure et nette et rendre l'authenticité et l'importance de ladite relation incontestables pour toujours.

El-Qathî'i nous raconte d'une manière très simple et presque comme un témoin oculaire que le calife al-Mamoun, en passant par Harran, l'an 830, y rencontra quelques habitants, dont les cheveux longs et les habits singuliers le choquèrent. Il leur adressa les questions suivantes: «Êtes-vous chrétiens? êtes-vous juifs? êtes-vous mages? avez-vous une écriture sainte ou un prophète?» Ils furent obligés de répondre à cet interrogatoire qu'ils n'étaient ni juifs, ni chrétiens, ni mages, mais Harraniens. Le calife finit son discours par leur

45) Voy. s. *Historia orientalis*. Tiguri 1651. pag. 168. Ed. altera 1660. pag. 252.

conseiller, sous peine de mort, d'embrasser l'islam ou une des religions « dont Dieu le sublime fait mention dans son écriture sainte », savoir dans le Coran. El-Qathi'i décrit fort au long l'embaras de ces Harraniens, qui enfin s'avisèrent, suivant le conseil d'un jurisconsulte vénal, d'adopter le nom des Sabiens, rangés par le Coran parmi les sectateurs des religions tolérées.

Les détails communiqués sur cet événement par un auteur chrétien si bien instruit inspirent une si grande confiance, qu'on le peut regarder comme une autorité fort digne de foi. D'ailleurs le même fait est encore rapporté, bien qu'en termes plus succincts, par deux auteurs arabes, et il est, en outre, confirmé par une quantité de preuves indirectes dont je citerai quelques-unes plus bas. En attendant, je me contente de reproduire un seul passage du récit d'el-Qàthi'i.

« Depuis ce temps ils (les Harraniens) ont donc adopté ce nom (de Sabiens); car auparavant il n'y avait, ni à Harran ni aux environs, point d'hommes qui portassent le nom de Sabiens. »

Après avoir lu l'ouvrage entier de M. Chwolsohn avec attention, je me suis convaincu: 1^o qu'il n'a pas manqué de caractériser les Sabiens harraniens comme hommes habitués à avoir recours à la ruse et aux artifices, quand ils risquaient de perdre la vie ou de s'exposer à des persécutions sévères à cause de leur penchant au paganisme; 2^o qu'il a compris le motif de ce changement de nom. Toutefois il importe, en attendant, de démontrer que l'autorité, sur laquelle notre écrivain s'appuie de préférence nous indique elle-même ce motif. Je vais discuter cette matière en peu de mots. Il est bien naturel que le Sabisme professé par les Mendaïtes, ce mélange bizarre de l'ancien chaldéisme, du parsisme et du gnosticisme (persan), fût peu connu des Arabes, dont les auteurs les plus judicieux et les plus instruits semblent avoir hésité à signaler ce reste des anciens Babyloniens comme une secte de monothéistes, ce qu'ils en effet ne sont pas. Il ne doit pas donc être étonnant, que le calife al-Mamoun se contentât de demander seulement aux Harraniens: « Êtes-vous chrétiens ou

juifs ou mages? — tout en omettant le nom de Sabiens. Mais supposons même qu'il ait connu les Sabiens des marais, et qu'il les ait regardés, à l'exemple de quelques auteurs arabes, comme une secte de mages, il est néanmoins fort évident que l'avocat mahométan a eu ses motifs pour donner le conseil susdit aux Harraniens. Le calife lui-même avait signalé le Coran comme le code auquel ils devaient se conformer. Mais il leur aurait été impossible de déguiser le culte affreux de leurs ancêtres sous le nom de quelque secte juive ou chrétienne : ils auraient bientôt été démasqués, tandis que le culte et la doctrine de païens déguisés, tels que les Mendaïtes sabiens, étaient trop compliqués pour être appréciés à leur juste valeur par les mahométans ou par les chrétiens de Mésopotamie. Le nom de Sabiens parut, aux yeux des mahométans, appartenir aux sectateurs d'une religion révélée, quelque douteuse que fût cette révélation. Il suffit donc aux Harraniens, pour se soustraire à la persécution qui les menaçait, de s'attribuer uniquement le nom de Sabiens. Aussi l'avocat se garda-t-il bien de les engager à adopter, outre ce nom, le culte ou quelque livre sacré des Mendaïtes. Mais n'ont-ils, en effet, adopté aucune autre chose faisant partie du culte ou de la doctrine des Mendaïtes? M. Chwolsohn prétend que non. Il est d'avis que les Harraniens n'eurent besoin que de cacher leurs rites, leurs mystères, en un mot de tromper les mahométans. En effet, ces païens rusés y ont tellement réussi, et ils ont si bien joué le rôle qu'ils avaient choisi, que les mahométans, à quelques exceptions près, ainsi que les savants européens, sont restés, à leur égard, dans les ténèbres jusqu'à-présent.

Je crois donc la thèse que j'ai transcrite ci-dessus, démontrée d'une manière sûre et incontestable. Il m'est impossible de m'imaginer que les preuves principales, sur lesquelles M. Chwolsohn appuie sa thèse, soient un jour refutées ou affaiblies par quelque source inédite ou par quelque auteur antérieur à l'an 830. J'insiste sur la justesse de ces preuves d'autant plus que moi-même j'ai hésité quelque temps à approuver ladite thèse, et que je suis allé un instant jusqu'à

rendre suspect le récit d'el-Qath'i. J'avais à écarter deux difficultés.

Mon doute a été d'abord provoqué par une tradition mendaïte, analogue à celle que je viens de discuter. Puis, j'étais embarrassé de m'expliquer suffisamment les motifs pour lesquels les auteurs arabes et persans ont établi l'usage de désigner presque toutes les nations de l'antiquité et, en outre, plusieurs peuplades du moyen-âge sous la dénomination de Sabiens. Comme l'une et l'autre de ces difficultés pourraient naître aussi chez le lecteur, je crois être obligé d'entrer dans quelques détails sur ces points. J'aborde la question d'autant plus franchement que M. Chwolsohn n'a pas traité cette tradition analogue dans son manuscrit et qu'il n'a pas encore assez éclairci les causes et les origines de l'usage mentionné.

Il existe, si l'on en croit trois auteurs du XVII^e siècle, une tradition mendaïte qui paraît, au premier abord, bien propre à rendre la question du Sabisme encore plus compliquée et à contredire formellement la thèse de M. Chwolsohn, qui d'ailleurs n'avait pas à sa disposition les ouvrages d'Abrahamus Ecchellensis, du Père Ange de St.-Joseph et du voyageur Engelbert Kämpfer. Tous ces trois auteurs, dont l'un a fait connaissance de plusieurs Mendaïtes à Rome, et dont les deux autres ont séjourné à Bassora et en Perse, s'accordent à dire que les Mendaïtes s'avisèrent, pour se mettre à l'abri de la persécution du calife al-Mamoun, d'adopter le nom de *Chrétiens de St.-Jean* ou, ce qui est la même chose chez ces trois auteurs, celui de *Sabiens*. Il n'y a aucun doute que le premier et le troisième auteur n'aient emprunté une partie essentielle de leurs renseignements aux Mendaïtes mêmes, avec lesquels le second a eu, dans l'orient, beaucoup de relations.

En me proposant d'examiner les origines et la valeur de ce récit, je me suis posé les questions suivantes: cette prétendue tradition mendaïte est-elle réellement redevable de son origine à ces païens déguisés auxquels les Orientaux donnent jusqu'ici le nom de Sabiens? S'il en était ainsi, pourrait-elle être préjudiciable à l'authenticité de la tradition harranienne? Enfin les Mendaïtes et les Harraniens ont-ils adopté tous les

deux le nom de Sabiens à l'époque d'al-Mamoun? Ce n'est qu'après un examen scrupuleux de ces deux traditions analogues, que je suis parvenu à constater que les trois auteurs mentionnés ont attribué par erreur la tradition concernant les Harraniens aux Mendaïtes du XVII^e siècle. Toutefois, il se peut bien que les Mendaïtes de Bassora, contemporains de ces trois auteurs aient pris connaissance, soit à Rome soit à Bassora, de la tradition renfermée dans le Fihrist, et qu'ils l'aient crue, à l'instar d'Abrahamus Ecchellensis, relative aux Mendaïtes du IX^e siècle. Pour faire disparaître chaque doute sur ce point, j'ai indiqué dans une note l'origine de cette fausse interprétation du récit d'el-Qâthî'i. Il résulte en même temps de mon examen, qu'on n'a pas besoin de proposer l'hypothèse que les Mendaïtes aient puisé cette (prétendue) tradition dans un manuscrit du Fihrist même. La troisième partie de cet ouvrage était, d'après M. Chwolsohn, fort peu répandue dans l'Orient et probablement inaccessible à une secte qui, comme celle de Mendaïtes, ne s'est distinguée par aucun goût pour les branches les plus nobles des lettres. ⁴⁶⁾

46) Le mal-entendu provient, sans aucun doute, du Maronite A. Ecchellensis, dont l'ouvrage a paru en 1660, à Rome, sous le titre *De nomine Papae. Pars altera*. C'est dans son traité critique sur l'ouvrage de Hottinger, qu'il a mêlé (pag. 325 et 326) la tradition renfermée dans le Fihrist et traduite par Hottinger aux renseignements que quelque Mendaïte converti lui avait communiqués à Rome. Il faut se rappeler que c'est le même Maronite qui le premier, en Europe, a identifié les Sabiens harraniens avec les Sabiens mendaïtes.

Le carme-déchaussé Ange de St.-Joseph, qui a beaucoup conversé avec les rusés Mendaïtes à Bassora, a tout bonnement copié le passage d'Abrahamus Ecchellensis. Voir pag. 359 (360 — 62, 386) du *Gazophylacium linguae Persarum* (Amstelodami 1684) du Père Ange.

Engelbert Kämpfer, qui se rendit en Perse, en 1683, à travers la Russie, a publié ses *Amoenitates exoticæ* à Lemgo, en 1712. Il doit la plupart de ses notices sur les Mendaïtes aux missionnaires catholiques de Bassora, qui, s'étant préparés pour leurs missions à la propagande, connaissaient, fort probablement, les ouvrages du jé-

Abordons la seconde difficulté, qu'il m'avait fallu écarter avant d'être disposé à approuver complètement la thèse de M. Chwolsohn. Le terme *Sabi* étant employé à l'époque antérieure à al-Mamoun dans un sens *ethnographique* et religieux à la fois et ayant reçu, l'an 830, par les artifices des Harraniens, une signification surtout *religieuse*, les Arabes ne manquèrent pas de lui faire subir encore d'autres modifications. En effet, c'est depuis le X^e siècle que les auteurs arabes l'employaient dans un triple ou, selon moi, dans un quadruple sens. Ayant égard à la confusion extrême qui existe à cet égard dans les littératures contemporaines, je m'empresse d'établir quelques formules, pour désigner d'une manière succincte et intelligible les diverses *phases du Sabisme* dont il est question dans les littératures arabe, persane et rabbinique.

I. Sabiens historiques.

1^o *Véritables Sabiens*, ou Sabiens babyloniens du Coran, ancêtres des Mendaïtes de notre temps.

2^o *Faux Sabiens*, *pseudosabiens* ou Sabiens syriens, à Harran, à Édesse etc., depuis l'an 830, qui disparaissent successivement depuis le XII^e siècle, bien qu'il soit possible que quelques-uns d'entre eux végètent encore sous un autre nom.

suite Ignace (Rome 1652) et du Maronite A. Ecchellensis. Kämpfer, ou ceux qui lui avaient communiqués des renseignements plus ou moins justes, ont encore commis une autre inadvertance, de sorte que ce voyageur illustre a confondu (pag. 438) deux persécutions différentes pour le temps et pour le lieu: la tradition factice et provenant du Maronite et la tradition mendaïte, d'après laquelle les Mendaïtes feignirent au moyen-âge de se soumettre pour quelque temps aux patriarches des chrétiens nestoriens, pour se soustraire aux persécutions des mahométans. C'est le même artifice auquel les Schemsiéyes eurent recours dans le siècle passé.

Comme M. Chwolsohn approuve parfaitement les résultats de mon analyse spéciale de cette prétendue tradition mendaïte, il serait superflu de publier mon exposé de motifs dans toute son étendue.

II. Sabiens supposés.

1^o Peuples et sectes que les auteurs arabes du X^e siècle et des époques postérieures paraissent avoir regardés comme des Sabiens en prenant ce nom dans le sens *religieux*, tels que les anciens Chaldéens, les Perses antérieurs à Zoroastre, les Bouddhistes etc. La question de ce *Sabisme imaginaire* doit être éclairci d'après la manière de voir particulière à chaque auteur.

2^o Nations et sectes de l'antiquité et du moyen-âge désignées comme *sabiennes* (= *astrolâtres* ou *païennes*) par les auteurs arabes, persans et juifs, et transformées en Sabiens historiques par les savants européens.

Pour faire comprendre aussi bien que possible la nouvelle phase de l'usage si varié des termes *Sabi* et *Sabisme*, M. Chwolson a senti la nécessité de faire précéder le chapitre (VIII), sur les Sabiens supposés, d'une esquisse, dans laquelle il caractérise *en général* les Sabiens de Harran depuis al-Mamoun. Le Chap. VII a donc pour but d'exposer que les *pseudosabiens n'étaient ni une secte, ni une nation* proprement dites, *mais seulement un reste des anciens païens syriens de Mésopotamie*. Cette thèse doit de nouveau étonner tant les orientalistes que les historiens. En effet, aucun des prédécesseurs de notre auteur, même aucun de ceux qui ont pressenti la véritable cause de l'identité des termes *Sabien* et *Harranien*, ne s'est appliqué à reconnaître *la nationalité des Harraniens*: on ne pouvait pas se défaire de l'idée qu'il fallait absolument comprendre sous le nom de ces Sabiens les représentants d'une *secte* antique. Notre auteur avoue qu'il a partagé quelque temps, même après avoir reconnu l'importance du fait rapporté par el-Qâthî'i, cette opinion généralement reçue, d'après laquelle les Harraniens formaient une secte à-part.

Les pseudosabiens de Harran, d'Édesse etc., parlaient la même langue syriaque, célébraient les mêmes pratiques religieuses et s'adonnaient aux mêmes études sérieuses que les païens syriens de Mésopotamie en général à l'époque des

Sassanides. On n'est donc pas autorisé à parler d'un « *culte harranien* » ou d'une « *secte sabienne* », parce que la religion professée par les païens de Harran était essentiellement la même que celle des païens syriens en Mésopotamie à l'époque des Sassanides. Sans doute, le culte des païens domiciliés à Harran était déjà, au temps des empereurs romains, plus connu que celui d'autres païens syriens ; mais les Harraniens n'ont jamais formé une secte à-part, telle que la secte des manichéens païens, qui fut fondée tout-à-coup par un homme d'une imagination bizarre et comptait parmi ses membres *des gens d'origine distincte*. La seule différence essentielle qui existât entre les Harraniens, sous les califes antérieurs et postérieurs à al-Mamoun, consistait en ce que les pseudosabiens portaient le nom d'une peuplade ou d'une secte mentionnée dans le Coran, et qu'ils étaient obligés de s'accommoder de temps en temps aux circonstances extérieures, en faisant semblant tout à la fois de vénérer quelques personnages bibliques desquels le Coran et les mahométans parlaient avec un grand respect. Toutefois, ces faux Sabiens étaient en général bien loin de vouloir passer pour une *secte*. Au contraire, ils savaient bien qu'ils n'étaient issus ni du christianisme ni du mahométisme, et qu'ils étaient indigènes d'un pays peuplé autrefois exclusivement par des Syriens païens. Ces hommes bouffis de vanité prétendaient même être les véritables représentants du paganisme *entier*, tant qu'il avait eu un certain degré de civilisation, et se glorifiaient d'être, à l'instar des néoplatoniciens, le véritable soutien de la culture morale et intellectuelle des anciens païens ou, comme les Harraniens du IX^e siècle s'exprimèrent eux-mêmes, *des nobles païens!*

Mais comment pouvait-il se faire qu'une poignée de païens syriens, entourés de chrétiens et de mahométans, osât exprimer des sentiments si orgueilleux et avoir des prétentions si hautes, sous les yeux des ennemis jurés du paganisme? Qu'on fasse d'abord abstraction des Mendaïtes sabiens, race industrielle mais peu intelligente, ainsi que d'autres restes des païens dispersés actuellement en Mésopotamie; puis, qu'on prenne en considération, que les chrétiens syriens n'étaient eux-mêmes dans ce temps-là qu'une secte à-peine tolérée, et

que les sectateurs de la religion du Coran ne pouvaient pas éprouver des retours fréquents d'aversion à l'égard du culte abominable et de la vaine doctrine de païens entêtés, tels que les Harraniens. Ceux-ci formaient un corps d'hommes dont le penchant au paganisme avait des racines très profondes. J'en vais signaler une seule, en me proposant de toucher plus bas à l'ancien culte des Harraniens.

Il y avait parmi les pseudosabiens une élite d'hommes fort instruits, un corps d'aristocrates d'esprit, qui se sont distingués dans les sciences, et qui ont enrichi les littératures syrienne et arabe d'un grand nombre d'ouvrages traitant de diverses matières. Il suffit en attendant de citer le fameux Albatany (Albategnus † 929), dont le nom est un de ceux qui brillent dans l'histoire des origines des sciences mathématiques et astronomiques. Mais il faut porter l'attention du lecteur surtout sur les philosophes sabiens, qui n'occupent pas encore, dans l'histoire des études philosophiques, la place qui leur convient. Ceux qu'on connaît déjà de nom sont souvent regardés comme mahométans et même comme Arabes de pur sang.

M. Chwolsohn s'est attaché à exposer, dans son ouvrage, l'influence remarquable de la civilisation grecque que la ville de Harran a subie depuis l'époque d'Alexandre-le-Grand. C'est là, ainsi qu'en autres villes occupées par des Syriens ou par une population mixte de Syriens et de Grecs, que la littérature hellénique fut étudiée avec ardeur. On sait que plusieurs néoplatoniciens étaient Syriens d'origine ou séjournèrent comme philosophes errants en Syrie, et que ces rêveurs, se déclarant défenseurs de la civilisation païenne, entamèrent une lutte acharnée contre la nouvelle doctrine issue de la Judée. Au rapport d'auteurs dignes de foi, le dernier néoplatonicien Damascius, né à Damas en Célé Syrie, alla chercher, en 529, un asyle chez le Sassanide Khosroès-le-Grand et dut, ainsi que ses confrères, céder le champ à la vigueur morale du christianisme. Toutefois, nos philosophes contemporains conviendront désormais que le néoplatonisme trouva aussi un asyle paisible en plusieurs contrées de la Syrie, et notamment à Harran. En effet, on n'avait pas, à ce

qu'il paraît, jusque-là, la moindre idée claire que les païens syriens se fussent crus appelés à continuer le rôle des philosophes grecs, et que les prêtres des chrétiens syriens se fussent appliqués, pendant plusieurs siècles, à combattre avec le plus grand acharnement ceux de leurs compatriotes qui étaient imbus de la philosophie néoplatonienne.

C'est justement à Harran, surnommée Ἐλληνόπολις ou **هَرَّانُ** **صَبِيَّانُ** (= ville des païens par excellence), que cette dernière école philosophique des Grecs avait encore dans les IX^e et X^e siècles ses disciples les plus ardents et les plus hautains, et nommément parmi les pseudosabiens, de sorte que notre orientaliste va jusqu'à dire: *Les Th'âbit ben Qorrah (de 836 à 901) et d'autres Sabiens doivent être nommés néoplatoniciens, ainsi que les Procle et les Jamblique*. Quoi qu'il en soit, il est constaté que les pseudosabiens ont traduit en syriaque et en arabe un grand nombre d'ouvrages grecs, comme par exemple des traités des néoplatoniciens. C'est à l'aide des traductions et des commentaires philosophiques composés par les pseudosabiens que les Arabes ont, sinon commencé, au moins continué leurs études philosophiques. Plusieurs de ces savants et traducteurs sabiens jouissaient, comme hommes de talent, d'esprit et d'érudition, d'une grande réputation chez les Arabes, même à la cour des califes du IX^e et du X^e siècle. Est-il donc étonnant que les Harraniens païens et leurs descendants, les pseudosabiens, parmi lesquels il y avait tant d'hommes supérieurs, se refusassent à embrasser le mahométisme? Et comme leur culte et leur doctrine étaient imbus des formes et des idées grecques, n'était-il pas aussi fort naturel que ces païens, élevés dans une atmosphère philosophique, pussent même leur aveuglement jusqu'à résister opiniâtrément au christianisme professé par leur compatriotes à Harran?

Voilà donc l'histoire intellectuelle du genre humain enrichie d'un fait remarquable qui est, d'après mon avis, d'une grande importance pour l'histoire de la chute du paganisme et pour celle de la civilisation des Arabes. Quelques débris de l'ancienne population syrienne en Mésopotamie étant

restés fidèles, par conviction et par amour à la fois, aux traditions, aux coutumes et au goût littéraire de leurs ancêtres, se conduisaient en païens acharnés et fanatiques, bien qu'ils fussent entourés et attaqués par des chrétiens pieux et par des mahométans défiants. En même temps, ces païens aveugles et tenaces arrivaient à acquérir une grande réputation, comme savants et comme précepteurs, parmi les Arabes, et prétendaient même publiquement être reconnus comme « *les véritables héritiers* » de la civilisation païenne ! Une association d'hommes semblables, bouffis de vanité et d'orgueil, put facilement changer de nom pour ne plus être exposée à la persécution religieuse, mais le mahométisme n'eut rien d'attrayant pour eux, et la signification universelle du christianisme ne pouvait jamais être bien comprise et impartialement appréciée par eux. D'un autre côté, une telle association d'hommes opiniâtres et persévérants dans leurs convictions et dans leurs coutumes devait étonner les Syriens chrétiens, ainsi que les Arabes, et produit enfin *une impression profonde sur les uns et sur les autres.*

Quant aux Chrétiens syriens, M. Chwolsohn a mis hors de doute qu'ils avaient déjà exprimé leur aversion avant l'an 830, pour les *Harraniens* païens, et qu'ils les considéraient comme les païens ou les idolâtres καὶ ἑξοχήν. Les pseudosabiens réussirent, il est vrai, à tromper les Arabes par un changement de nom et à affaiblir de temps en temps le soupçon nouvellement éveillé de leurs maîtres politiques. Cependant il y a des motifs suffisants de présumer que nombre d'Arabes, soit des gens de lettres, soit des gouverneurs de provinces, s'apercevaient souvent que les prétendus Sabiens célébraient un culte affreux, pensaient et se conduisaient comme de véritables païens.

C'est dans le Chap. VIII que M. Chwolsohn s'est proposé de développer *les motifs pour lesquels le nom des faux Sabiens et le terme Sabisme ont été employés par les Arabes, depuis le X^e siècle, dans le sens de païens et de paganisme en général.*

Nous regrettons de ne pouvoir exposer suffisamment ces motifs, parce que M. Chwolsohn n'a pas encore refondu ce chapitre intitulé, dans le manuscrit présenté à l'Acadé-

mie, en ces termes: *Qu'est-ce que (Was) les Arabes entendaient sous le nom de Sabisme, et quelles gens (Wen) ont-ils désignés par le mot Sabien? Voici la thèse qu'il a présentée à ce propos, et qu'il s'est appliqué à soutenir par des témoignages aussi nombreux que respectables.*

*Les Arabes, possédant pour l'ordinaire une connaissance aussi peu détaillée qu'approfondie de la religion des divers peuples païens, regardant avant tout l'astrolâtrie comme base et source du paganisme en général et identifiant, par conséquent, l'astrolâtrie avec le paganisme, ont nommé **Sabiens** presque tous les païens de l'antiquité et du moyen-âge et ont compris le paganisme en général sous la dénomination de **Sabisme**, parce que les Sabiens harraniens vivant au milieu des Arabes étaient des païens et, sous quelque rapport, des astrolâtres.*

Cette thèse que M. Chwolsohn est, selon son propre aveu, disposé jusqu'à-présent à soutenir, n'est évidemment pas dépourvue de vraisemblance. Il résulte des témoignages recueillis par lui qu'aucun auteur arabe antérieur au X^e siècle n'a employé le terme *Sabiens* autrement que pour désigner soit les véritables Sabiens soit les pseudosabiens issus de Harran. Je suis même d'accord avec lui sur ce point, que l'astrolâtrie et notamment l'adoration de sept planètes, formant une partie essentielle du culte des pseudosabiens, doivent être prises en considération particulière dans une discussion sur le sujet en question. En outre, je suis convaincu qu'il a recueilli les matériaux les plus nécessaires et les plus évidents, au moyen desquels la nouvelle phase de l'emploi du terme *Sabiens* doit être éclaircie. Néanmoins je n'ose encore assurer que M. Chwolsohn ait réussi complètement à développer cette question épineuse, mal ou point comprise par ses prédécesseurs, d'après les règles de l'investigation historique. Qu'on m'accuse ou non d'être trop exigeant, sous ce rapport, je suis pleinement convaincu que notre auteur, comme connaisseur judicieux des phases du développement des littératures arabe, syriaque et rabbinique, parviendra à donner une forme plus parfaite à son exposé, qui a pour but de prouver que

les Arabes, ainsi que les Persans postérieurs, étaient accoutumés à comprendre sous le nom de Sabisme l'idée d'astrolâtrie et de paganisme en général. 47)

Après avoir mis le lecteur en état de se défaire de toute idée fausse et de tout préjugé répandus jusqu'à-présent par rapport au Sabisme, je peux enfin passer au sujet particulièrement traité par M. Chwolsohn. Il nous présente d'abord dans le Chap. IX un tableau historique, dans lequel il retrace *les destinées et la signification historiques de la ville de Harran et des Harraniens depuis le temps les plus reculés jusqu'en 830 de notre ère*, d'après des sources grecques, romaines, syriennes etc., tout en ne négligeant pas les symboles gravés sur des monnaies, relatifs à la ville de Harran. Cette recherche servira à faire connaître l'histoire de la ville de Harran et le

47) C'est dans ce chapitre, comme on le voit, qu'il s'agit de la seconde difficulté dont j'ai parlé plus haut. M. Chwolsohn, ayant mis d'abord ce chapitre à-peu-près à la tête de son ouvrage manuscrit, s'est proposé de ranger dans l'ordre de leurs dates les nombreux témoignages relatifs au développement du mot *Sabien* et de les discuter d'après la méthode qu'on nomme dans la littérature allemande *die genetische Methode*. Il fera bien de dire tout simplement que le nom propre *Sabien* a été peu-à-peu réduit à un nom appellatif, pris dans le sens d'*astrolâtre* ou *païen*. En outre, il ne sera pas superflu de citer plusieurs autres noms de peuples ou de sectes offrant avec celui-ci des analogies frappantes, tels que ceux de Ἑλληγες (= *gentiles, pagani*; cf. ἑλληγικός, ἑλληγισμός, ἑλληγίζειν), de *magous* (= Μάγοι et puis *païens*, surtout les *païens normands*), d'*araméens*, de *mehriens*, de *zendikites* et de *manichéens*, de Бусурманы, et de Лопари.

D'ailleurs je m'explique un peu autrement la métamorphose que l'idée du Sabisme a éprouvée chez les Arabes depuis le X^e siècle. M. Chwolsohn expose lui-même, dans une simple note, que les idées des rabbins et des Arabes au sujet du paganisme s'accordent beaucoup, et explique, en outre, dans le Chap. IX, que les *païens* de Harran, antérieurs à l'an 830, étaient réputés par les chrétiens syriens, comme *païens par excellence*. En un mot, je ne crois pas encore que les Arabes aient seuls donné lieu à l'existence des Sabiens supposés ou des *sabiens* pris dans le sens de *païens*. On rencontre l'idée d'une différence réelle entre les adorateurs du vrai Dieu et entre les *païens*, dans la plus haute antiquité, et les *païens* (τὰ ἔθνη) sont encore opposés, dans le Nouveau-Testament, τῷ λαῷ Θεοῦ Ἰσραήλ.

caractère individuel de sa population, tel qu'il s'est formé sous l'influence de la civilisation européenne, depuis l'époque d'Alexandre-le-Grand. Il résulte très évidemment de ces recherches que les anciens habitants de la ville de Harran furent en rapport intime avec les Grecs et avec l'hellénisme, et que ce dernier contribua beaucoup à faire naître un esprit fort et orgueilleux chez les Harraniens, de sorte que Harran devint enfin non-seulement un lieu central pour les païens syriens, mais aussi un point d'attraction pour des païens d'autres pays. C'est ainsi que s'explique l'attachement que lui vouèrent des empereurs romains, tels que Caracalla et Julien-l'Apostat, qui furent attirés particulièrement par le culte fameux de la Lune androgyne. Le néoplatonisme, qui convenait si bien aux païens syriens, comme hommes superstitieux et présomptueux, trouva un véritable asyle et des partisans enthousiastes dans «la ville des païens», et munit de son côté ces gens aveuglés de l'arme d'une fausse intelligence contre la vigueur morale de la religion chrétienne. Déjà des églises commençaient à être élevées, justement au-dessus des lieux qui étaient jadis le théâtre de sacrifices cruels et de scènes affreuses. Toutefois, les prêtres chrétiens ne parvinrent jamais jusqu'au point, que la population syrienne de Harran fût entièrement convertie. Le reste des païens s'opposa plus furieusement que jamais à la doctrine salutaire. Il nous faut lire attentivement les rapports des chroniqueurs et des Pères syriens, pour connaître l'entêtement et l'aveuglement des païens harraniens, et pour ne plus douter qu'ils ne soient les ancêtres des pseudosabiens qui n'ont fait que marcher sur leurs traces.

Si nous avons encore besoin d'un témoignage décisif et incontestable pour démontrer cette identité, il nous faudrait seulement prendre en considération que les auteurs syriens, en tant qu'ils parlent des Harraniens antérieurs à al-Mamoun, n'emploient jamais le terme *Sabien*, mais exclusivement les noms de *Khorronöio* (= Harranien) ou simplement *Khanfoö* = *païen* (de Harran). En outre, les auteurs syriens postérieurs à al Mamoun n'imitent jamais l'exemple des Arabes en parlant des faux *Sabiens*. Et ce qui mérite une attention par-

ticulière, c'est que Bar-Hébraeus auteur aussi fécond qu'instruit du XIII^e siècle, nomme toujours dans son Histoire des dynasties, écrite *en arabe*, les Harraniens *Sabiens*, tandis qu'il les désigne, dans sa chronique écrite *en syriaque*, toujours ⁴⁸⁾ par les termes *Khorronoïe* ou *Khanfoïe*. Le parti tiré par M. Chwolsohn des monuments de la littérature syriaque nous fait vivement regretter qu'il n'ait eu qu'un seul ouvrage manuscrit à sa disposition. Les sources de ce genre demandent encore, à être explorées davantage, tant pour la question du Sabisme que pour les sujets historiques en général. Mais ce désir, partagé par plusieurs savants contemporains, ne sera pas sitôt réalisé, parceque le reste de la littérature syriaque est enfoui à-peu-près exclusivement dans les bibliothèques de l'Angleterre et de l'Italie. ⁴⁹⁾

48) Le chroniqueur Bar-Hébraeus a transcrit le mot *Sabiens* (= Harraniens), qui se rencontre une seule fois chez lui, par la forme syriaque ܣܒܝܝܢ (= Tsaboïe). Les auteurs juifs du moyen-âge mentionnent parfois les צביון (= Tsabioun) de Harran. Cette forme juive prouve plutôt une origine arabe qu'araméenne. Cependant il se peut bien que le nom de *Sabiens* ait été donné originiairement aux Mendaïtes babyloniens par leurs voisins congénères, savoir par des Araméens chrétiens ou païens. Mais comme le Sabisme n'est devenu fameux que par les relations *des Arabes*, M. Chwolsohn a préféré écrire *Sabiens* (Ssabier) au lieu de Tsabiens (Zabier). Le ص (sad) des Arabes modernes correspond à-peu-près à un *s* français, tandis qu'on s'est habitué à transcrire le צ (zadé) hébreu et le ܣ (tsodé) syriaque par *ts*, en français, et par *z*, en allemand.

49) Une bonne partie des manuscrits syriaques conservés dans les bibliothèques de l'Italie a été dernièrement examinée par M. Erneste Renan. Voir son Rapport inséré aux Archives des missions scientifiques. Paris 1850 pag. 366. 381. 387. Il est, pour plusieurs motifs, fort à regretter que la chronique composée, au VII^e siècle, par Denys et extraite par Bar-Hébraeus ainsi que d'autres chroniques syriennes soient encore inédites: elles renferment probablement plusieurs renseignements sur les Harraniens.

M. Chwolsohn ne cite point de sources arméniennes qui concernent directement les Harraniens païens. Cependant je fixe son attention sur la traduction arménienne de la chronique de Michel le Syrien qui parle, au rapport de M. Dulaurier (voy. Journal Asiatique

Pour rendre plus clair et plus intelligible le changement de la situation, dans laquelle les faux Sabiens se voyaient placés vis-à-vis du mahométisme depuis 830, M. Chwolsohn a inséré au Chap. X un traité très intéressant et renfermant des renseignements sur les païens et sur le paganisme en général dans les provinces soumises au califat, tout en ayant particulièrement en vu les différentes restes des païens en Mésopotamie. Il s'y attache à démontrer, par des témoignages formels tirés de plusieurs littératures orientales, que le paganisme, bien loin d'être exterminé impitoyablement par les Arabes, ne manqua pas à l'époque du califat. L'auteur lui-même exprime son regret d'avoir porté son attention particulière sur cette matière, et nommément sur les païens syriens domiciliés hors de Harran, seulement quand il avait déjà fini la rédaction de son ouvrage. Lui en adresser un reproche, ce serait être ingrat envers un auteur dont le premier traité présente des résultats abondants. — Je ne peux m'abstenir de rendre ce témoignage à M. Chwolsohn, qu'il envisage, dans ce chapitre, en historien judicieux et impartial, la vocation historique du christianisme vis-à-vis du paganisme décrépité et flétri, qui se vantait de repousser la force naissante d'une doctrine nouvelle, sans être lui-même en état de produire une seule idée vivifiante et régénératrice.

Dans le chapitre XI il est question des rapports dans lesquels

Tome XIII. Paris 1848. pag. 304) des Harraniens (païens?) du VII^e siècle, ainsi que des Slaves méridionaux. Les Arméniens possèdent même (voy. pag. 15 du tome premier des Mém. publ. par J. Saint-Martin) «plusieurs traités de théologie destinés à combattre les erreurs de divers hérétiques ou sectaires, connus, dans l'Arménie et «dans la Mésopotamie septentrionale», sous différents noms, et entre autres, sous celui «de Sabéens, de Harrani». Le savant auteur des Mémoires sur l'Arménie a-t-il confondu les Sabiens harraniens avec les autres païens de Mésopotamie?

Au moment de mettre sous presse mon Rapport, j'ai été frappé en lisant deux notes remarquables du même orientaliste. Voy. «Histoire du Bas-Empire, par Lebeau. Revue par M. de Saint-Martin.» Tome III. Paris 1825 pag. 61 et Tome IX. pag. 26. Ce savant a compris mieux qu'aucun des prédécesseurs de M. Chwolsohn, l'histoire des Sabiens syriens.

les pseudosabiens se trouvaient avec le gouvernement politique, ainsi qu'avec les mahométans et les chrétiens. Je me borne à communiquer quelques-uns des renseignements renfermés dans ce chapitre important, qui mérite, à mon avis, d'être développé davantage, bien que cela soit presque impossible, faute de sources plus riches. Il y avait des pseudosabiens à Harran, aux environs de cette ville, à Édesse, à Tarouz, à Raqqah, à Diar-modhr, à Sélemsine, à Bagdad et probablement aussi à Batana, à Baalbek et en d'autres villes de la Mésopotamie. Quoique opprimés et persécutés momentanément, les Sabiens de Harran continuèrent à former une association à-part jusqu'au XI^e siècle, et peut-être jusqu'à l'invasion des Mongols. Ceux-ci ayant protégé d'abord les prêtres des communautés païennes, en Mésopotamie, furent ensuite animés d'une espèce de rage contre ces restes de païens, dans la seconde moitié du XIII^e siècle.

Cependant il est difficile de croire que tous les membres des associations sabiennes en Mésopotamie aient péri à la même époque. M. Chwolson est disposé à admettre que les restes d'anciens païens de la Mésopotamie existent encore sous plusieurs noms, tout en se gardant de déclarer nominativement une des peuplades païennes de la Mésopotamie actuelle comme descendant immédiatement des pseudosabiens. Si l'on en croit M. Volger, géographe fort bien connu, les *adorateurs du soleil* à Diarbékr portent actuellement le nom de *Sabiens*. Que ce soient les descendants des pseudosabiens ou des *Schemsyés* (= adorateurs du soleil) ou des *Arévascht* (= adorateurs du soleil; nommés aussi *Arévorti* = fils du soleil), ou des *Yézidis*, je ferai observer, que les *Schemsyés* se trouvaient, il y a environ 90 ans, dans la même position que les *Harraniens* en 830, et qu'ils savaient se tirer d'embarras à-peu-près par le même moyen. Je me permets d'engager les voyageurs français et anglais à communiquer des renseignements plus étendus, particulièrement sur les restes actuels des païens domiciliés à Mardin et à Diarbékr et, en outre, à mieux explorer les ruines de Harran dont il est question dans la description du voyage fait par M. le colonel Chesney⁵⁰.

50) Ce voyageur (voir *The expedition for the survey of the*

Le Chap. XII renferme des recherches sur les *institutions sociales et religieuses des pseudosabiens*. Ayant égard à la stérilité des sources, je n'ose exiger de l'auteur de développer davantage ces institutions, qui caractérisent si bien les pseudosabiens. Plusieurs points relatifs à cette grave matière ont été d'ailleurs discutés dans les Commentaires. A la tête des Harraniens païens il se trouva un chef ou un primate, portant le titre de *Ras-komor* et jouant le rôle d'un pontife. M. Chwolsohn énumère, d'après le *Fihrist*, une série complète de ces primats de 693 à 955 de notre ère. Il paraît qu'un nouveau siège fut établi à Bagdad, capitale des califes, à cause de dissensions dogmatiques, par Th'âbit ben Qorrah († 901). Ce qui est bien frappant, c'est que ces païens fanatiques poussèrent même après al-Mamoun leur soi-disant orthodoxie jusqu'à prononcer l'anathème et l'excommunication sur les membres diffamés de leur association. J'ajoute encore que les Harraniens païens ainsi que leurs descendants, les pseudosabiens, possédaient une fabrique (ou trésor de temple) destinée particulièrement à être employée, dans les circonstances critiques, à corrompre les fonctionnaires vénaux des mahométans. Ils n'épousaient que les filles de leur tribu, à l'instar des Schemsyés actuels. Vers la fin du X^e siècle, il y avait parmi les pseudosabiens de Harran des familles qui ap-

rivers Euphrates and Tigris. London 1850 I. pag. 115) cite, parmi les ruines de Harran, *a castle, the remains of a temple or church*, et donne une représentation figurée du *West Gate of Hâran*. La situation du temple consacré, à Harran, à la Lune androgyne, n'est pas exactement fixée ni par Hérodien ni par Ammien, tandis que les auteurs arabes le mentionnent, dans le Kala'h (ou dans la forteresse). Masoudy assure avoir vu une inscription gravée en caractères syriaques sur la porte du temple des Harraniens, tout en ajoutant que ce temple était près de la barrière de Raqqah. Voir encore l'article *Mondtempel*, dans l'Index que M. Chwolsohn se propose d'annexer à son ouvrage.

Il est fort peu probable que les prétendus Sabiens de Diarbékr soient des descendants des Harraniens. Il me semble plutôt qu'il sont en connexion quelconque avec les adorateurs du soleil, dont plusieurs auteurs arméniens font mention. Je renvoie le lecteur à l'ouvrage de M. Chwolsohn, qui s'est proposé de parler de ces descendants des anciens païens dans le Chap. XI de la première section du premier volume.

partenaient aux « enfans (Béné) d'Héraklich ». M. Chwolsohn suppose qu'ils avaient un Grec nommé Ἡρακλῆς pour ancêtre.

Dans le XIII^e ou dernier chapitre de la première section (Buch) du premier volume, M. Chwolsohn nous offre des *notices biographiques et bibliographiques sur les hommes célèbres des pseudosabiens et sur leurs travaux littéraires*, tandis qu'il a intitulé ainsi ce chapitre: *Das Verhältniss der Ssabier zur Wissenschaft und ihre berühmten Männer*. Ces notices fort nombreuses sont empruntées presque uniquement à des sources inédites. Il faut convenir qu'on n'a eu, jusqu'à-présent, que des notions très superficielles sur la vie littéraire et des renseignements trop insuffisants sur les personnages célèbres des Sabiens de distinction, dont on signalait même plusieurs, faute d'études exactes sur cette matière, comme étant d'origine arabe. Il est vrai que ces aristocrates d'esprit parmi les pseudosabiens ont enrichi la littérature arabe d'un nombre considérable d'ouvrages originaux et de traductions, bien que ces productions soient perdues, à l'exception de quelques-unes. Mais, en même temps, il est rapporté expressément que les habitants de Harran et d'Édesse parlaient le dialecte syriaque le plus élégant, et que les pseudosabiens distingués par leur style syriaque ont composé des ouvrages assez nombreux, tant sur leur culte que sur la philosophie de la religion païenne en général. M. Chwolsohn communique des notices biographiques et des renseignements bibliographiques sur une trentaine de Sabiens célèbres, qui étaient plus ou moins fameux comme médecins, mathématiciens, astronomes, philosophes, historiens ou traducteurs d'ouvrages grecs dans les langues syriaque et arabe. La plus grande partie de ces hommes de lettres séjournaient à Bagdad, lieu central des lettres arabes, où ils surent gagner la confiance même des califes, comme par exemple Th'ābit ben Qorrah († 901), un des écrivains les plus féconds du moyen-âge, et Ibrahim Ben Hilāl qui réussit, dans la seconde moitié du X^e siècle, à obtenir un édit de tolérance pour les associations sabiennes de Harran et d'autres villes de Mésopotamie.

L'importance de ces matériaux, recueillis par M. Chwolsohn, est évidente, tant pour l'histoire littéraire en général

que pour l'histoire de la propagation des idées philosophiques et des connaissances mathématiques et astronomiques. Néanmoins notre auteur s'est borné à communiquer *un choix* de notices empruntées aux auteurs arabes et syriens. On peut donc dire que ce chapitre ne fait qu'indiquer un sujet nouveau. Il me paraît qu'on pourrait, à l'aide de ces matériaux indiqués par M. Chwolson, composer un tableau historique aussi brillant qu'instructif. Je vais même jusqu'à prétendre que le sujet traité dans ce chapitre dépasse en valeur intrinsèque toutes les autres matières discutées par notre auteur dans son volumineux ouvrage. Toutefois je crains que lui et d'autres orientalistes ne s'accordent pas, sous ce rapport, avec moi. Quoi qu'il en soit, ce sujet mérite d'être élaboré spécialement et d'une manière plus étendue.

Je suis entré dans tant de détails sur la première section du premier volume, pour qu'on puisse *se former une idée claire et exacte de l'érudition, du talent et des capacités que notre jeune auteur possède pour l'éclaircissement et pour l'exposition des questions les plus difficiles et les plus compliquées*. Comme j'en ai prévenu le lecteur, je crois pouvoir me passer d'examiner le reste de l'ouvrage dans tous ses détails. En général, on peut dire de la seconde section du premier volume, qu'elle est le fruit de recherches individuelles, et qu'elle renferme aussi des résultats qui frappent le lecteur. Cette seconde section est destinée à exposer *la doctrine religieuse des (faux) Sabiens ou leurs idées spéculatives sur le paganisme syrien, à l'époque du califat* (Die Religionslehren der Sabier oder die spätere philosophische Auffassung der syrisch-heidnischen Landesreligion von den Heiden in Mesopotamien zur Zeit des Chalifats).

Dans les dix chapitres dont cette section se compose, il est d'abord question du point de vue duquel il faut envisager les sources et nommément les rapports de Schahristani et de Maimonide sur la doctrine et sur la philosophie religieuse professées par les Sabiens. Puis l'auteur traite de l'être-suprême des pseudosabiens et de leur adoration du soleil; de l'idée fondamentale du Sabisme (d'après les écrivains spéculatifs des Arabes), du culte des faux Sabiens, de leurs idées sur la création, sur l'origine du mal, de leurs spéculations sur la

chute (Untergang) du monde, de l'homme et de l'âme, des prétendus fondateurs du Sabisme et des traditions (Sagen) bibliques et juives des pseudosabiens.

Pour instruire les lecteurs de ce que notre auteur pense au sujet des prétendus fondateurs du Sabisme, je dois dire ici quelques mots sur le chapitre mis par lui à la fin de son premier volume; car les noms donnés à ces fondateurs ont contribué à arrêter le progrès des études sur le sujet que nous traitons. Les recherches renfermées dans ce chapitre sont fort curieuses et serviront toujours à éclaircir les questions concernant les prétendus fondateurs du Sabisme et les soi-disant traditions bibliques attribuées aux faux Sabiens, quand même notre auteur n'aurait pas réussi à résoudre complètement ces problèmes.

L'origine de toutes ces historiettes est due ou à l'égarement et à la ruse des pseudosabiens ou à la méprise des auteurs arabes. Il ne manque pas pour cela d'analogies chez d'autres peuplades et sectes, telles que les mages, les Mendaïtes, les Druzes, les Nassairiens. Mais quelque admirables que soient la sagacité et l'érudition que notre auteur a déployées à ce propos, nous espérons qu'il réussira à rendre encore plus intelligibles les motifs et les origines de cet égarement d'un côté et de cette méprise de l'autre. Car c'est justement à propos de quelques-unes de ces historiettes qu'on pourrait proposer une hypothèse sur l'identité de fausses traditions attribuées tantôt aux Mendaïtes et aux manichéens, tantôt aux Harraniens. Il convient de rechercher bien exactement, comment et où ces fausses traditions à l'égard de Noé, de Zoroastre et de Bouddha ont pris naissance. Évidemment les noms de Zoroastre et de Bouddha se rattachent déjà aux origines du manichéisme. Mais l'histoire de Manès et de ses premiers adhérents est en rapport intime avec le Sabisme babylonien, bien que Manès, après s'être séparé des dualistes mendaïtes, se fût quelque peu familiarisé avec la doctrine chrétienne. Il faut cependant se garder bien de prendre le mendaïsme et le manichéisme pour identiques avec la doctrine originaires de Zoroastre. On doit, au contraire, adopter complètement la conclusion de M. R o d o l p h e R o t h, que la doctrine ré-

formée du Bactrien Zoroastre ⁵¹) et des anciens Perses, bien loin d'admettre d'une manière absolue le dogme de deux principes, attribue le pouvoir suprême exclusivement à Ormouzd toujours victorieux. Ce point une fois établi entrainera la conséquence que le dualisme, tel qu'il est professé par les mages postérieurs, par les Mendaïtes et les manichéens (voy. ci-dessus pag. 647), ne remonte qu'à l'époque des Arsacides ou tout au plus à celle d'Alexandre-le-Grand. Pour qu'on puisse rétablir l'histoire du dualisme de tous ceux qui, depuis cette époque, admirent plus ou moins clairement l'existence de deux principes, égaux en puissance, producteurs du bien et du mal, on doit faire des études comparatives sur les écrits de la littérature houzvâresche, sur le Divan des Mendaïtes retrouvé récemment par M. Renan et enfin sur différents textes relatifs aux manichéens et aux mazdakites. Ce n'est qu'alors qu'on parviendra à bien apprécier le rôle attribué soit à Zoroastre second ou mythique soit à Bouddha, par les partisans du dualisme et par les écrivains antérieurs ou postérieurs à Mahomet.

Supposé qu'il y eût déjà, avant l'an 830, des traditions relatives au Sabisme soi-disant fondé par Zoroastre (Zaradès) et par Bouddha (Boudaspe), il resterait à éclaircir par le moyen de témoignages formels la question que voici: les Arabes ont-ils embrouillé encore davantage l'histoire imaginaire du Sabisme babylonien, tout en le confondant avec la doctrine des Harraniens? D'ailleurs toutes ces questions minucieuses sont désormais plutôt curieuses qu'importantes,

51) Je m'empresse de compléter mes indications relatives à l'époque du réformateur bactrien Zoroastre (voy. Note 15) par la citation d'un article récemment publié par M. Roth (*Real-Encyclopädie der classischen Alterthumswissenschaft*, 6. Band. Stuttg. 1852. Art. *Zoroaster*). Cependant ce savant ne précise point l'époque où la Réformation iranienne a gagné ses premiers adhérents sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. Aussi il me paraît détacher, à tort, le magisme originaire des Mèdes et des Chaldéens babyloniens (voy. ci-dessus pag. 535 et 628) de la vie nationale des Iraniens occidentaux et l'attribuer, si je comprends bien le savant orientaliste, à des hordes sauvages de la race altaïque.

et ne pourront jamais être préjudiciables aux résultats principaux établis par M. Chwolsohn, au sujet de l'histoire réelle du Sabisme syrien.

Le II^{ème} volume de l'ouvrage de M. Chwolsohn contient *les textes arabes les plus étendus relativement aux Sabiens harraniens*. Ils sont empruntés au Fihrist d'en - Nedim, aux ouvrages de Masoudy, de (Schems - ed - Din Mohammed Ibn Abû - Thâleb) Dimeschky, de Schahristani, de Maïmonide, d'el - Châthibî, de Bar - Hébraeus, d'Aboulfedâ et de Kesâyi etc. La plus grande partie de ces textes sont collationnés sur plusieurs manuscrits ⁵²), de sorte qu'il est devenu possible à notre orientaliste d'accompagner toutes les relations originales *d'une traduction allemande et de commentaires fort détaillés*.

M. Chwolsohn a mis à la tête du II^{ème} tome une *Introduction aux sources principales relatives aux Sabiens harraniens et au Sabisme pris dans le sens le plus vaste*. Il n'a pas manqué d'y puiser, entre autres, des renseignements instructifs sur ces ouvrages entièrement ou partiellement perdus qui, composés par des pseudosabiens ou par des Syriens chrétiens, concernaient exclusivement les Harraniens païens ⁵³). Quant à

52) MM. Reinaud à Paris, Dozy et Kuenen à Leyde, de Hammer et Joseph Müller à Vienne, Bernstein et Schmolders à Breslau, Fleischer à Leipzig, Mehren à Copenhague et Gottwaldt à Kazan, sont cités par M. Chwolsohn pour lui avoir prêté leur concours par rapport aux auteurs ci-dessus mentionnés.

53) Plus d'un savant regrettera avec nous que M. Chwolsohn ne se soit pas donné la peine de citer, dans cette Introduction, *tous* les auteurs grecs, latins, syriens, byzantins, arabes, juifs, parlant *des païens de Harran*, tout en indiquant sous une forme succincte leur époque etc. Cela aurait beaucoup facilité aux lecteurs l'intelligence du sujet, tandis que l'auteur les force de parcourir deux volumes, pour arriver à la connaissance de sources nombreuses, d'une moindre étendue. Je m'abstiens de parler d'autres inconvénients qui ressortent de cet éparpillement dans une *monographie* savante, mais je ne dois pas passer sous silence, que l'auteur a parfois regardé des citations exactes ou plus complètes comme un accessoire superflu dans les ouvrages historiques! A quoi bon citer des ouvrages anciens ou peu connus, sans indiquer le lieu et l'année de la publication? Il y a peu de grandes bibliothèques

Schahristani († 1153) et à Maïmonide († 1208), l'auteur a jugé convenable de discuter fort au long leurs idées particulières sur le Sabisme. Cette discussion est une des preuves les plus marquantes de sa sagacité et de son talent critique. On peut signaler cet exposé, abstraction faite de quelques points secondaires encore obscurs, bien propre à rendre inutile tout ce qu'on a avancé jusqu'à-présent sur le caractère individuel du Sabisme, dans la pensée de ces deux philosophes, si mal compris par des savants du premier rang.

Pour bien apprécier les rapports de ces deux philosophes sur les Sabiens et le Sabisme, il faut se rappeler que c'était déjà, à leur époque, l'usage commun, d'employer les mots *sabi* et *sabiéyah* dans le sens païen (astrolâtre) et *paganisme* (astrolâtrie). Schahristani ne désigne souvent par le *sabisme* autre chose que l'idée abstraite du *paganisme*, bien qu'il soit certain que le point de vue dont les auteurs arabes et notamment Schahristani envisageaient le *paganisme* ou les religions païennes, est fort différent de nos idées. Cependant ce philosophe a aussi inséré dans son ouvrage des exposés de la doctrine des Harraniens païens, nommés par lui en arabe *Harmanites* (Harbanites, d'après de mauvais manuscrits) et parfois tout simplement *Sabiens*. Ces exposés et renseignements, examinés et analysés par M. Chwolson, doivent être pris, en général, pour un extrait de quelque traité philosophique. Tel ou tel Sabien néoplatonien y avait émis, d'après l'avis de notre orientaliste, ses opinions spéculatives sur le paganisme, à l'instar des théurges, à l'époque florissante du néoplatonisme. Mais on n'est nullement autorisé à attribuer ces spéculations philosophiques des Harraniens païens et des pseudosabiens à la tribu entière de ce reste des païens syriens. Parmi ceux-ci, en général, ainsi que parmi les pseudosabiens en particulier, les philosophes et les théurges ne for-

où l'on puisse trouver à l'instant, sans avoir recours aux Manuels bibliographiques, des ouvrages mal cités. D'ailleurs on voit que déjà le jeune auteur commence à réparer ses torts à cet égard dans les feuilles qui sont sous presse. Il se propose, en outre, de réunir la plus grande partie de témoignages d'une moindre étendue, dans le second volume de son ouvrage.

maient, sans aucun doute, qu'une *minime* partie de leurs coreligionnaires. Le *profanum vulgus* de l'association des pseudosabiens, attaché, par fanatisme, à son culte, se gardait probablement bien de se perdre dans les nuages des doctrines spéculatives, à l'instar de ses compatriotes, aristocrates d'esprit.

Quant à Maïmonide, il ne faut pas perdre de vue qu'il était Juif d'origine et de religion, mais en même temps bien versé dans la littérature arabe. Il se vit même obligé de jouer en Espagne, durant quelque temps, le rôle d'un mahométan converti. Puis il passa sa vie en Égypte. Le point de vue dont il envisage l'histoire du paganisme paraît donc être, au premier abord, double. Cependant les idées particulières aux rabbins et aux Arabes sur le paganisme sont presque identiques, si l'on les compare avec nos systèmes, fondés sur l'étude exacte de chaque mythologie comme branche distincte de la science générale de l'histoire religieuse. Maïmonide s'appliqua aussi peu que la plupart des auteurs arabes, rabbiniques et persans, à faire une distinction rigoureuse entre les différentes religions païennes de l'antiquité. Ainsi cet auteur arabe et juif du XII^e siècle, ne se soucia point des motifs pour lesquels le mot *sabi* simplement signifiait en arabe *païen*. Il est donc fort naturel qu'il n'ait pas hésité à indiquer les extraits faits par lui de l'Agriculture nabatéenne (babylonienne), des livres attribués aux Hindous et d'une quantité de livres divers sur la magie, la sorcellerie, le sortilège, les talismans etc., comme sources renfermant des doctrines et des pratiques particulières aux *sabiens*.⁵⁴⁾ Il a conséquemment profité des sources

54) Il est assez probable qu'une partie des sources «sabiennes» dont Maïmonide a fait des extraits provient des restes des anciens Babyloniens qui devinrent fameux, dans les premiers siècles de notre ère, sous le nom de *Chaldaei* (= Ἀστροσκόποι, *Astrologi, Harioli, Doctores ethnici*). Voici ce qu'Abrahamus Ecchellensis communique sur un livre sacré des Mendâites babyloniens ou des véritables Sabiens:

«*Alius (liber) circumfertur inter Sabaitas Chaldaice inscriptus Sphaera Maluasce id est, Liber signorum Zodiaci, siue De Sphaera, et est de Chaldaeorum perantiqua illa, et tam decantata Astrologia. In viginti quatuor signa ex huius libri regulis tota diuiditur Sphaera, scilicet in*

sabiennes ou *païennes* qui provenaient de peuples tout-à-fait différent d'origine, pour le lieu et pour le temps, en un mot, *des Sabiens supposés des savants européens*, ce qui résulte, en outre, d'une comparaison de ses ouvrages intitulés *Mischnah - Torah* et *Moré - Nébokhim*. Dans le premier il attribue certaines idées simplement aux *païens* en général, tandis qu'il signale, dans le second, les mêmes idées comme appartenant aux *sabiens*.⁵⁵⁾ Parmi ses sources *sabiennes* il cite cependant deux ouvrages d'un certain (faux) Sabien nommé *Abou-Ishak*, dont il a probablement fait quelques extraits tant soit peu importants. On peut donc tirer de l'exposé succinct que je viens de présenter la conclusion, que la contradiction existant entre les rapports de *Maïmonide* et les autres auteurs arabes sur le *Sabisme* a enfin cessé. Il fallut être, comme *M. Chwolsohn*, instruit dans les lettres arabe et rabbinique à la fois, pour démontrer que les ouvrages de *Maïmonide*, bien loin de former les sources principales pour l'histoire des *Sabiens*, doivent être regardés comme des sources extrêmement insignifiantes et stériles pour cet objet.

J'ai déjà exposé les raisons pour lesquelles je m'abstiens de soumettre les vastes «*Commentaires*» du second volume à un examen spécial. L'auteur même prévient ses lecteurs avec

12. signa mascula, ac totidem foeminina. Hinc natorum diligentissime horoscopus observant, et fausta, vel infausta illis praenunciant. Praeterea mari signi masculini, sub quo nascitur, inditur nomen, matris semper addito nomine . . . Similiter foeminae foemininum imponitur nomen . . . Nomen autem eiusmodi Astrologicum vocant, ac sacrum illis est, et in rebus tantum vtuntur sacris. Praeter quod nomen aliud habent ciuile, seu profanum, quo in rebus ciuilibus, et profanis vtuntur.» J'aurai dû (voy. pag. 537) citer ce texte *babylonien* à côté de l'Agri-culture *nabatéenne* et du *Fihrist*.

55) Cette interprétation vient d'être confirmée de la manière la plus évidente par un *Manuscrit arabe* renfermant la traduction de la légende de *Josaphat* et de *Barlaam*. C'est dans ce *Manuscrit* appartenant à *M. le sénateur Norov* et décrit par *M. Dorn* que le mot *Ἐλληνες* (= *pagani*) qu'on lit pag. 240 et 244 de l'édition de l'original grec, est rendu par *sabioun*. Voy. pag. 318 et 319 du *Tome IX* du *Bulletin de la Classe des sciences historiques* ou pag. 604 du *Tome I des Mélanges asiatiques*.

une modestie étrangère à plusieurs mythologues contemporains, qu'il compte, pour ses Commentaires, sur l'indulgence des juges compétents. Nonobstant cet aveu modeste, je ne peux m'empêcher de faire une observation, relative à la méthode suivie par l'auteur dans ses recherches sur la religion des Syriens harraniens. Des études comparatives sur les moeurs, sur les traditions et le culte des peuples de l'antiquité, exigent, outre une grande érudition et surtout une connaissance *spéciale* des sources, ainsi que des traités publiés en différentes langues sur des sujets de ce genre, un tact historique qui fait distinguer les véritables investigateurs des inventeurs de combinaisons à bon marché. C'est dans ce domaine des sciences historiques que l'on a commis les erreurs les plus graves. Notre orientaliste ne prétend pas être du nombre des savants qui rêvent une uniformité intellectuelle des peuples de l'antiquité. Cependant des savants peu judicieux ou pas encore assez expérimentés peuvent être aisément induits en erreur par ses Commentaires.

M. Ch wol so hu fait grand cas de ces matériaux nombreux, tirés par lui tant de sources inédites que de sources connues. Il n'hésite point à mettre à profit pour l'éclaircissement de son sujet tantôt la mythologie des Ariens asiatiques et des Égyptiens, tantôt celle des Grecs et des Romains. On doit donc le dire franchement, il a mal fait d'omettre d'exposer, ne fût-ce que succinctement, les principes de la critique mythologique par lesquels il s'est laissé guider, là où il croit reconnaître des points de comparaison ou d'analogies entre les religions desdits peuples. Un tel exposé de motifs était d'autant plus nécessaire, que les Commentaires consistent en plusieurs centaines de notes détachées, et qu'il règne encore des opinions très divergentes sur le degré de parenté des Sémites avec les peuples de la race indo-européenne et sur les rapports mutuels entre les anciens Grecs et les peuples de l'Asie occidentale, y compris les Iraniens. Notre auteur néglige trop, à ce qu'il me paraît, l'examen des questions mythologiques du point de vue ethnographique. D'ailleurs je laisse à d'autres savants à décider, si telle ou telle combinaison de notre auteur est hasardée, et je

me borne seulement à dire que plusieurs d'entre elles m'ont fortement frappé, comme p. e. la conjecture relative à une image d'idole qui, au dire des Harraniens du moyen-âge⁵⁶), doit avoir émigré dans *les Indes (orientales?)*. La précaution et l'exactitude, si nécessaires dans les recherches de ce genre, exigent au moins que l'auteur mentionne, dans les Additions, les Indes du sud-ouest de l'Asie. Comme la dernière dénomination doit, à ce qu'il paraît, son origine aux Phéniciens commerçants, il n'est pas étonnant que d'autres peuples sémitiques et justement *les Syriens du moyen-âge* désignent aussi les Arabes limitrophes de la Mésopotamie par le nom d'Indiens.

Toutefois, ces observations que je viens de faire ne peuvent porter grand préjudice à la valeur générale des «Commentaires», dans lesquels M. Chwolsohn aborde souvent le premier des questions aussi difficiles qu'intéressantes. En outre, il y rend parfois plus lucides, à l'aide des matériaux tirés des sources orientales, des questions souvent traitées par d'autres savants.

C'est surtout la question du culte et de la mythologie des païens syriens de l'antiquité et du moyen-âge qui s'enrichira de matériaux aussi neufs qu'abondants, dont une grande partie est tirée du *Fihrist* d'en-Nédim. Ceux qui font une étude spéciale des antiquités des païens sémitiques en tireront également parti, sans aucun doute. Je m'empresse d'attirer l'attention de ces derniers savants sur plusieurs renseignements renfermés dans le *Fihrist*, tels que ceux sur les sacrifices, sur les règles de purification et d'alimentation, sur les lois du mariage, sur les têtes d'hommes qui rendent des oracles, sur la division des sept planètes d'après les sept jours de la semaine etc. Plus loin, le *Fihrist* contient un calendrier fort complet des fêtes, des jours fériés et des jours de sacrifices, pour toute l'année. C'est dans le même calendrier des Harraniens que nous trouvons des notices sur la fête du nouvel an, sur celles du printemps, de la *Dea Luna* et de l'anniversaire

56) Voir l'ouvrage de M. Chwolsohn, Tome II pag. 40 et pag. 301 — 304 de l'édition imprimée.

du *Deus Lunus*; sur celles encore du *Tammouz* (de l'*Adonis*), de la *Balthi* (de la *Vénus*), et des théogamies ainsi que sur l'adoration du *Schemâl*, Dieu suprême des *Harraniens*. Un autre chapitre du *Fihrist*, qui se rapporte également aux *Harraniens*, nous fait connaître une quantité de Dieux et de Déeses dont plusieurs étaient inconnus à ceux qui se sont occupés jusqu'à ce jour de la mythologie des peuples de l'Asie occidentale. Il en est de même des renseignements fort curieux concernant le culte des peuples asiatiques, tirés de l'ouvrage de *Dimeschky* (Damascène). L'importance de tous ces matériaux, pris dans leur ensemble, est incontestable, et s'augmente encore dans le détail, par les Commentaires riches et étendus de *M. Chwolsohn*, qui s'est appliqué à mettre à profit tant les auteurs grecs et romains que les ouvrages des savants modernes, autant qu'ils sont connus de lui. Quelquefois il a communiqué ses recherches pour servir à l'éclaircissement du texte du *Fihrist*, sous la forme de petits traités (*Excuse*), dont celui sur *les mystères des Sabiens harraniens*⁵⁷), ainsi que d'autres parties des Commentaires, doivent attirer l'attention des archéologues disposés à reconnaître quelques points de contact et d'analogie entre la mythologie des Hellènes et celle des peuples anciens de l'Asie occidentale.

Il est fort à désirer que des hommes spéciaux soumettent telle ou telle partie des Commentaires à un examen scrupuleux, pour que le jeune auteur soit mis en état d'apprécier la justesse de la direction suivie par lui dans ses recherches, et pour qu'il se répande enfin des idées plus solides par rapport aux études comparatives sur le culte et sur les mythes des anciens peuples. N'est-on pas parfois disposé à exagérer l'importance des matières mythologiques en comparaison avec les recherches sur les institutions sociales et les productions littéraires des anciens peuples? Et les matériaux mythologiques renfermés dans l'ouvrage de notre auteur ne donnent-ils pas, de nouveau, une idée peu favorable du goût esthétique et de l'élan moral de ceux des barbares de la

57) Pag. 319 — 365 du second Tome de l'édition imprimée.

Mésopotamie qui sont d'origine syrienne et antérieurs à Alexandre-le-Grand? M. Chwolsohn regardant la partie mythologique de ses Commentaires comme le sujet le plus important de ses recherches entières, je prends la liberté de l'engager à soumettre à un examen réitéré la question suivante: le point de vue moral (ethisch, culturgeschichtlich) d'où l'on a commencé à envisager l'histoire antérieure au christianisme, doit-il être de nouveau obscurci par une direction tant soit peu mystique? Notre auteur est trop prudent, pour me répondre par un de ces lieux communs qui sont soutenus, à propos de cette question, par des historiens arriérés.

Les lecteurs se seront, sans doute, aperçus que M. Chwolsohn a choisi, pour sujet de ses premières recherches une question qui mérita sous plusieurs rapports d'être traité à fond, et dont l'éclaircissement était même un besoin urgent du présent. Il lui a fallu réunir une application infatigable, des connaissances assez vastes en plusieurs langues et littératures orientales, une habileté supérieure pour l'examen critique des sources orientales et une érudition historique assez grande, pour vaincre les difficultés principales que la question du Sabisme a toujours offertes, et qui ont fait échouer tant de tentatives littéraires depuis 1601 — 1850, pour la résoudre. Notre auteur, en réussissant à deviner cette énigme, a enrichi la science contemporaine d'un ouvrage qui doit exciter le plus vif intérêt chez les orientalistes, chez les ethnographes et les historiens pour qui le Sabisme n'est pas tout-à-fait un sujet étranger. Les résultats abondants que l'auteur offre au monde savant feront enfin disparaître, je n'en doute point, ce chaos d'opinions erronées sur le Sabisme. Quelque grandes que soient encore les modifications que subiront telle ou telle des recherches variées de M. Chwolsohn, soit par le moyen de sources inconnues, soit par suite des études critiques d'autres écrivains, j'ose assurer, sans crainte être démenti, que les difficultés principales qui ont arrêté l'éclaircissement et l'intelligence du Sabisme sont surmontées pour toujours.

L'ouvrage en question ne peut manquer non plus de faire une bonne impression, sous un autre rapport, sur les orientalistes, surtout sur ceux qui, manquant de tact historique ou de goût littéraire, n'ont su s'occuper jusqu'à-présent que de la théologie mahométane, ou de poèmes médiocres, frivoles ou plusieurs fois publiés et traduits. On ne peut qu'ardemment désirer que d'autres jeunes orientalistes qui se préparent à la carrière littéraire, prennent exemple sur M. Chwolson et choisissent des sujets littéraires propres à répandre du jour sur de graves questions ou à combler des vides sensibles, dans telle ou telle branche des sciences historiques. Des richesses immenses faisant autrefois partie intégrante des littératures arabe, persane, arménienne et syriaque, il ne nous est parvenu qu'une minime partie, mais ce reste forme encore un beau trésor qui est bien loin d'être à moitié épuisé. Lesdites littératures ne se rapportent point à l'histoire d'une seule nation, mais comme elles sont d'une valeur universelle, les historiens de profession ont le droit incontestable d'exiger de leurs confrères, les orientalistes de profession, qu'ils fassent enfin, pour parler en général, un meilleur choix des ouvrages manuscrits à publier. En même temps, c'est un devoir indispensable pour les orientalistes renommés et pour les sociétés savantes protégées par des gouvernements éclairés, de prendre les mesures nécessaires, afin que la publication des ouvrages manuscrits des littératures orientales avance mieux que par le passé. ⁵⁸⁾

58) Voici ce que vient d'écrire un savant qui a bien mérité des études orientales: «Einverstanden sind wir über die vielen Missgriffe, welche die Orientalisten in der Wahl der zu edirenden Texte sich zu Schulden kommen lassen, während unendlich Wichtigeres, was die hohe Bedeutung der orientalischen Literatur auch dem grösseren Publicum mehr empfehlen würde, in den Hintergrund geschoben wird.»

Post - Scriptum du 9 Nov. 1851. Les grands services rendus aux sciences historiques par les publications de l'Oriental translation found sont généralement connus. Il me faut encore ajouter, que l'exhortation adressée plus haut aux sociétés savantes ne peut plus regarder la Société asiatique de Paris. En effet, je viens de lire (voir le Journ. asiat. 1851. Tome XVII. pag. 60 et Tome XVIII. pag. 114 — 117)

Je viens recommander, sous un rapport, M. Chwolsohn, comme modèle aux jeunes orientalistes à venir, tant indigènes qu'étrangers. En outre, il ne sera pas mal à propos de leur faire connaître que ce savant a commencé et consommé son travail dans des circonstances fort peu favorables, qui l'auraient même dû écraser, si un amour pur et désintéressé pour les études orientales n'eût brûlé dans son cœur. Ce noble enthousiasme pour les sciences nous garantit que l'hommage qu'on lui a déjà rendu ne lui inspirera pas une fausse idée de son mérite: elle ne fera que l'exciter à justifier encore davantage les espérances qu'il a fait naître.

que M. Mohl a appelé cette société à consacrer ses fonds disponibles à la publication d'une collection de *classiques orientaux*, qui contiendra les ouvrages les plus célèbres, et ceux qui offrent de l'intérêt au plus grand nombre des savants. Le Conseil de ladite société a adopté unanimement les bases proposées pour la nouvelle collection, qui sera imprimée dans le format le plus économique, et publiée au plus bas prix possible. Il n'y a pas lieu de douter que le gouvernement français ne protège une entreprise si importante, qui caractérise si bien le progrès des sciences en France et, en outre, ne peut manquer de rappeler vivement leur devoir aux orientalistes d'autres pays.

Malheureusement la Russie possède trop peu d'orientalistes suffisamment préparés et laborieux tout à la fois, pour pouvoir, comme la France, ouvrir ses trésors manuscrits. On ne peut citer qu'un nombre très limité d'orientalistes savants qui s'efforcent, chez nous, de publier des textes *historiques*, et notamment ceux qui font partie des littératures afghane, géorgienne, persane et tataro-turques. La seule branche des lettres orientales où la Russie pourrait dès à-présent s'acquitter de ses obligations envers les autres pays civilisés, c'est la partie manuscrite de la littérature historique des Arméniens. Il suffit de dire que les chroniqueurs arméniens inédits et conservés à St.-Pétersbourg ou à Edchmiadsin pourraient être publiés, au moins en original, et que M. Brosset est depuis long-temps disposé à publier lui-même ou à faire paraître sous sa surveillance une collection de chroniques arméniennes, pour peu qu'il trouvât des collaborateurs. Avec lui, c'est M. Dulaurier qui seul à Paris sache profiter de nos manuscrits arméniens. Pour la publication des textes mongols, mandjous, chinois et tibétains, je me contente de dire que les reproches directs et indirects adressés par M. Pott à l'Académie Impériale, sont moins sévères au fond, qu'ils ne le paraissent au premier abord. Voir «Allgemeine (Hallsche) Literaturzeitung». 1848. N° 132 et 133. p. 1055 et 1062.

On aurait pu adresser à l'Académie Impériale le juste reproche d'avoir manqué à un de ses devoirs, si elle s'était refusé à accueillir la demande modeste d'un orientaliste indigène qui s'était adressé, en pleine confiance, à l'ancien doyen de la Classe historico-philologique et ensuite à l'Académie entière. Grâce à la sollicitude de M. le Ministre de l'instruction publique, le prince Schikhmatov, et de M. le sénateur Norov, son adjoint, le jeune auteur est fixé maintenant à St.-Pétersbourg. Il a donc à sa disposition les manuscrits orientaux conservés au Musée asiatique de l'Académie Impériale, à la Bibliothèque Impériale publique et à l'Institut des langues orientales vivantes. Comme savant laborieux et habile en fait de recherches sur l'histoire de la civilisation orientale il pourrait rendre de grands services à la science en général et bien mériter, en même temps, de la patrie. Aucun des orientalistes de Russie, faisant une étude spéciale des littératures de l'Asie occidentale, ne doit omettre l'occasion d'explorer les trésors de l'orient dans l'intérêt de l'histoire des peuples de la Russie antérieure à Pierre-le-Grand. Ce devoir a été signalé, en 1764, pour la première fois, par l'académicien Schlözer. Cependant ce domaine spécial des études orientales n'a été frayé avec un zèle exemplaire que par feu Frähn, et M. Chwolsohn peut se féliciter d'avoir été le dernier des jeunes savants qui furent soutenus dans leurs études par cet orientaliste illustre.

Rectifications.

- P. 1, l. 3. lisez : Lu le 19 janvier 1849.
- P. 431, dernière l. et p. 432, l. 1 et 2. lisez : représentée par les princes Grégoire et Paul Potemkin, et le monarque géorgien, représenté par les princes Jean Bagration etc.
- P. 578, dern. l. lisez : Mikhaïl Féodorovitch au lieu de : Alexeï Mikhaïlovitch.